


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



OEUVRES
DE
CLEMENT MAROT

VALET-DE-CHAMBRE DE FRANÇOIS I. ROY DE FRANCE,

Revûes sur plusieurs Manuscrits, & sur plus de quarante Editions;

ET AUGMENTE'ES

Tant de diverses Poësies veritables, que de celles qu'on lui a faussement attribuées:

AVEC

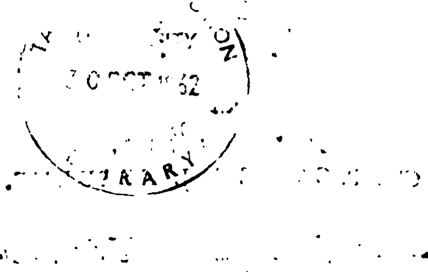
Les Ouvrages de JEAN MAROT son Pere, ceux de MICHEL MAROT son Fils, & les Piéces du Different de CLEMENT avec FRANÇOIS SAGON:

Accompagnées d'une Preface Historique & d'Observations Critiques.

TOME QUATRIEME.



A LA HAYE,
Chez P. GOSSE & J. NEAULME.
M.DCC.XXXI.



TABLE

Des Pieces contenues dans le Tome IV.

Des Oeuvres de

CLEMENT MAROT.

LA premiere Eclogue des Bucoliques de Virgile. 1512. Pag. 1

Marot au Roy, touchant la Metamorphose. 8

Livre I. *de la Metamorphose d'Ovide.* 11

Livre II. *de la Metamorphose d'Ovide.* 56

Histoire de Leander & Hero. 1541. 103

Le Jugement de Minos, sur la preference d'Alexandre le grand, Annibal de Carthage, & Scipion le Romain, dit l'Africain, pris de Lucian entre les Dialogues des morts au premier Tome. 1514. 122

Des Visions de Petrarque, de Thuscan en François. 136

Les tristes Vers de Philippe Béroalde, sur le jour du Vendredi-saint: qui commence en Latin: Venit mœsta dies, rediit lachrymabile tempus. 146

Colloque d'Erasme, traduict de Latin en François par Clement Marot, intitulé Abbatis & Eruditæ, *ou de l'Abbe & de la femme savante.* 152

- - - *intitulé:* Virgo Misogamos. 174

Cinquante Pseaumes de David, traduits en

François par Clement Marot. 198
Clement Marot au Roy Très Chrestien François I. de ce nom, sur la traduction des Pseaumes de David. ibid.
Aux Dames de France touchant lesdits Pseaumes. 204
Le premier jour d'Aoust 1543. Au Roy encore. 206
Vers sur la Traduction des Pseaumes. 207
Epigramme de Scevole de saincte Marthe. 209
Ode sur les Pseaumes. ibid.
Au très-illustre Prince, Monseigneur le Reverendissime Cardinal de Lorraine, Archevêque de Reims. 212
Preface de Jean Calvin à tous Chrestiens & amateurs de la parole de Dieu. 214
Extrait du Privilege du Roy, Charles IX. 223
PSALME I. 1540. *Qui au conseil &c.* 226
- - - II. *Pourquoi font bruit.* 227
- - - III. *O Seigneur que de gens.* 229
- - - IV. *Quand je t'invoque, helas.* 231
- - - V. *Aux paroles que je veux dire.* 233
- - - VI. *Ne vueille pas, ô Sire.* 235
- - - VII. *Mon Dieu, j'ay en toi esperance.* 237
- - - VIII. *O nostre Dieu, & Seigneur amiable.* 239
- - - IX. *De tout mon cueur t'exalterai.* 241
- - - X. *D'où vient cela, Seigneur, je te suppli.* 244
- - - XI. *Veu que du tout en Dieu mon cueur s'appuye.* 246
- - - XII. *Donne secours, Seigneur, il en est heure.* 247
- - - XIII. *Jusques à quand as establi.* 249

PSAL-

PSALME XIV. *Le fol malin en son cueur dit & croit.* 250
- - - XV. *Qui est-ce qui conversera.* 251
- - - XVIII. *Je t'aimeray en toute obeïssance.* 253
- - - XIX. *Les Cieux en chacun lieu.* 257
- - - XXII. *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu laissé.* 260
- - - XXIII. *Mon Dieu me paist, sous sa puissance haute.* 264
- - - XXIV. *La terre au Seigneur apartient.* 265
- - - XXV. *A toy, mon Dieu, mon cueur monte.* 266
- - - XXXII. *O bienheureux celui dont les commises.* 269
- - - XXXIII. *Resveillez-vous chacun fidele.* 271
- - - XXXVI. *Du malin les faits vicieux.* 275
- - - XXXVII. *Ne sois fasché si durant ceste vie.* 277
- - - XXXVIII. *Las en ta fureur aiguë.* 281
- - - XLIII. *Revenge-moi, pren la querelle.* 285
- - - XLV. *Propos exquis faut que de mon cueur sorte.* 288
- - - XLVI. *Dès qu'adversité nous offence.* 289
- - - L. *Le Dieu, le fort, l'Eternel parlera.* 292
- - - LI. *Misericorde au povre vicieux.* 294
- - - LXX. *Tes jugemens, Dieu veritable.* 297

PSALME LXXIX. *Les gens entrez sont en ton heritage.* 300
- - - LXXXVI. *Mon Dieu, preste-moi l'oreille.* 302
- - - XCI. *Qui en la garde du haut Dieu.* 304
- - - CI. *Vouloir m'est pris de mettre en Escriture.*
- - - CIII. *Sus louez Dieu, mon ame en toute chose.* 308
- - - CIV. *Sus, sus, mon ame il te faut dire bien.* 311
- - - CVII. *Donnez au Seigneur gloire.* 315
- - - CX. *L'Omnipotent à mon Seigneur & maistre.* 321
- - - CXIII. *Enfans qui le Seigneur servez.* 322
- - - CXIV. *Quand Israël hors d'Egypte sortit.* 323
- - - CXV. *Non point à nous, non point.* 325
- - - CXVIII. *Bien heureux est quiconques.* 331
- - - CXXX. *Du fonds de ma pensée.* 332
- - - CXXXVII. *Estans assis aux rives aquatiques.* 333
- - - CXXXVIII. *Il faut que de tous mes esprits.* 335
- - - CXLII. *Seigneur Dieu, oy l'oraison mienne.* 337
Les Commandemens de Dieu. Exod. XX. 339
Le Cantique de Simeon. Luc. II. 340
L'Oraison de nostre Seigneur Jesus-Christ. 341
La salutation Angelique. ibid.
Les Articles de la Foi. 342
Priere avant le repas. 343

Au-

Autre Priere devant le repas. ibid.
Priere après le repas. 344
Graces pour un Enfant. ibid.
Oraison à Dieu pour dire au matin quand on se leve. Charles Fontaine. 345
Petits Devis Chrestiens. 346
Adam & Eve. 347

Ce qui est adjousté de nouveau.

PSALM XXIV. *En tout temps l'excellence.* 348
- - - XLII. *Comme le cerf longuement pourchassé.* 352
- - - LXII. *N'est-ce raison que mon ame regarde.* 355
Le Cantique de Moyse, Deuteron. XXXII. 357
Du salut par Jesus-Christ. 362

Avertissemens & Prefaces, tirées des differentes Editions de Clement Marot.

Avertissement de l'Edition de Nyort en 1596. 363
PREFACE *de l'Edition de Nyort de Thomas Portau en 1596.* 365
- - - *de l'Adolescence Clementine qui parut pour la premiere fois en 1530.* 369
- - - *de la premiere Edition entiere de Cl. Marot à Lyon en 1538.* 371
- - - *de l'Edition de Lyon par du Rocher en 1545.* 375
- - *de l'Edition de Lyon par Jan de Tournes en 1549.* 377

PRE-

PREFACE *de l'Edition de Lyon par Guillaume Roville à l'Escu de Venise en* 1554. 379
Vers à la louange de Cl. Marot. 381

Fin de la Table du Tome IV.

De rechanter après ta chalemelle
La tienne amye Amaryllis la belle.

TYTYRE.

O Melibée, amy cher & parfaict,
Un Dieu fort grand ce bien icy m'a faict:
Lequel aussi tousjours mon Dieu sera,
Et bien souvent son riche autel aura
Pour sacrifice, un aigneau le plus tendre,
Qu'en mon troupeau pourray choysir & prendre.
Car il permet mes brebis venir paistre
Comme tu voys, en ce beau lieu champestre:
Et que je chante en mode pastorale
Ce que voudray est de ma fluste rurale.

MELYBE'E.

Je te prometz que ta bonne fortune
Dedans mon cueur ne met envie aucune,
Mais m'esbahys, comme en toutes saisons
Malheur nous suit en noz champs & maisons.
Ne voys tu point, gentil berger, helas,
Je tout malade, & privé de soulas
D'un lieu loingtain mene cy mes Chevrettes
Accompaignées d'aigneaux, & Brebiettes,
Et (qui pis est) à grand labeur je meine
Celle que vois tant maigre en ceste plaine,
Laquelle estoit la totalle esperance
De mon troupeau: or n'y ay je asseurance,
Car maintenant, je te prometz, elle a
Faict en passant, près de ces coudres là,
Qui sont espez, deux gemeaux Aignelets,
Qu'elle a laissez, moy contrainct, tous seuletz,
Non dessus l'herbe, ou aucune verdure,
Mais tout tremblans dessus la pierre dure.

Ha

Ha Tityrus, si j'eusse esté bien sage,
Il me souvient, que souvent par presage
Chesnes frappez de la foudre des Cieux
Me prédisoient ce mal pernicieux.
Semblablement la sinistre Corneille
Me disoit bien la fortune pareille.
Mais je te pry, Tityre, compte moy,
Qui est ce Dieu, qui t'a mis hors d'esmoy?

MITYRE.

Je sot cuidois, que ce que l'on dit Romme,
Fust une ville ainsi petite, comme
Celle de nous :. là où maint Aignelet
Nous retirons, & les bestes de laict.
Mais je faisois semblables à leurs peres
Les petitz chiens, & aigneaux à leurs meres,
Accomparant, d'imprudence surpris,
Chose petite à celle de grand prix :
Car pour certain Romme noble, & civile
Leve son chef par sus toute autre ville,
Ainsi que font les grans & hauts Cyprez
Sur ces Buyssons, que tu vedis icy près.

MELIBEE.

Et quel motif si exprès t'a esté
D'aller veoir Romme?

TITYRE.

Amour de liberté,
Laquelle tard toutesfoys me vint veoir,
Car ains que vint, barbe povois avoir:
Si me veit elle en pitié bien exprès,
Et puis je leus assez long temps après:

C'eſt aſçavoir, ſitoſt qu'euz accointée
Amaryllis, & laiſſé Galathée.
Certainement, je confeſſe ce poinct,
Que quand j'eſtois à Galathée joinct,
Aucun eſpoir de liberté n'avoye,
Et en ſouci de beſtail ne vivoye :
Voire & combien, que maintefois je fiſſe
De mes troupeaux à noz Dieux ſacrifice :
Et nonobſtant, que force gras fourmage
Se feiſt tousjours en noſtre ingrat village:
Pour tout cela jamais jour de ſemaine
Ma main chez nous ne s'en retournoit pleine.

MELIBE'E.

O Amaryl' : moult je m'eſmerveillois,
Pourquoy les Dieux d'un cueur triſte appellois,
Et m'eſtonnois, pour qui d'entre nous hommes
Tu reſervois en l'arbre tant de pommes.
Tityre lors n'y eſtoit, à vray dire,
Mais toutesfois, ô bienheureux Tityre,
Les pins très-hauts, les ruiſſeaux qui couloient,
Et les buiſſons adonques t'appeloient.

TITYRE.

Qu'euſſe je faict, ſans de chez nous partir ?
Je n'euſſe peu de ſervice ſortir,
N'ailleurs que là, n'euſſe trouvé des Dieux
Si à propos, ne qui me duiſent mieux.
Là, pour certain, en eſtat triumphant
(O Melibée) je vey ce jeune enfant;
Au loz de qui noſtre autel par couſtume
Douze foys l'an en ſacrifice fume.
Certes c'eſt lui, qui premier reſpondit
A ma requeſte, & en ce poinct me diſt;

Allez enfans, menez paistre voz boeufz,
Comme devant, je l'entends & le veux:
Et faictes joindre aux vaches vos Toreaux.

MELIBE'E.

Heureux vieillard sur tous les pastoureaux,
Donques tes champs par ta bonne advanture
Te demouront, & assez de pasture,
Quoi que le roc d'herbe soit despouillé,
Et que le lac de bourbe tout souillé,
Du jonc lymeux couvre le bon herbage,
Ce neantmoins le mauvais pasturage
Ne nourrira jamais tes brebis pleines:
Et les troupeaux de ces prochaines plaines
Desormais plus ne te les gasteront,
Quand quelque mal contagieux auront.
Heureux vieillard, desormais en ces prées
Entre ruisseaux, & fontaines sacrées
A ton plaisir tu te rafreschiras:
Car d'un costé, joignant de toy auras
La grand' closture à la saulsaye espesse,
Là où viendront menger la fleur sans cesse
Mousches à miel, qui de leur bruyt tant doux
T'inciteront à sommeil tous les coups.
De l'autre part, sus un haut roc sera
Le Rossignol, qui en l'air chantera:
Mais cependant la Palombe enrouée,
La Tourtré aussi de chasteté louée
Ne laisseront à gemir sans se taire
Sus un grand Orme: & tout pour te complaire.

TITYRE.

Donques plustost Cerfz legers, & cornuz
Vivront en l'air & les Poissons tous nudz

Seront laissez de leurs fleuves taris:
Plus tost beuront les Partes Araris
Le fleuve grand: & Tigris Germanie
Plus tost fera ma personne bannie
En ces deux lieux: & leurs fins & limites
Circuiray à journées petites,
Ains que celui que je tai racompté
Du souvenir de mon cueur soit osté.

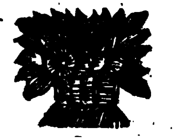
MELIBÉE.

Helas, & nous irons sans demourée
Vers le pays d'Afrique l'alterée:
La plus grand' part en la froide Scytie
Habiterons, ou irons en Parthie,
Puis qu'en ce poinct Fortune le decrete,
Au fleuve Oaxe impetueux, de Crete.
Finablement viendrons tous esgarez
Vers les Angloys, du monde separez.
Long temps après ou avant que je meure,
Verray-je point mon pays & demeure?
Ma povre loge aussi faicte & chaume?
Las s'il advient, qu'en mon petit royaume
Revienne encor, je le regarderay,
Et des ruynes fort je m'estonneray.
Las faudra-il, qu'un gendarme impiteux
Tienne ce champ tant culte, & fructueux?
Las faudra-il qu'un barbare estranger
Cueille ces bledz? O en quel grand danger
Discorde a mis & pasteurs, & marchans!
Las, & pour qui avons semé noz champs?
O Melibée, plante arbres à la ligne,
Ente poiriers, mets en ordre la vigne:
Helas pour qui? allez jadis heureuses,
Allez brebis maintenant malheureuses.
Après cecy, de ce grand creux tout vert,
Là

Là où souvent me couchois à couvert,
Ne vous verray jamais plus de loin paistre
Vers la montagne espineuse & champestre :
Plus ne diray chansons recreatives :
Ny dessous moy povres chevres chetives
Plus ne paistrez le treffle fleurissant,
Ne l'aigre feuille au saule verdissant.

TITYRE.

Tu pourras bien, & te pri que le vueilles,
Prendre repos dessus des vertes fueilles
Avecques moy, ceste nuict seulement.
J'ay à soupper assez passablement,
Pommes, pruneaux, tout plein de bon fruictage,
Chastaignes, aulx, avec force laictage.
Puis de citez les cheminées fument,
Desjà le feu pour le souper allument:
Il s'en va nuict, & des hauts monts descendent
Les umbres grands, qui parmi l'air s'espandent.



MAROT AU ROY,

Touchant la Metamorphose.



Ong temps avant que vostre liberalité Royalle m'eust fait successeur de l'estat de mon Pere, le mien plus affectionné (& non petit) desir avoit tousjours esté, Sire, de pouvoir faire œuvre en mon labeur poëtique, qui tant vous agreast que par là je peusse devenir (au fort) le moindre de vos domestiques. Et pour ce faire, mis en avant comme pour mon Roy, tout ce que je peus : & tant importunay les Muses, qu'elles enfin offrirent à ma plume inventions nouvelles & antiques, lui donnant le choix ou de tourner en nostre langue aucune chose de la Latine : ou d'escrire œuvre nouvelle, par cidevant non jamais veuë. Lors je considerai que à Prince de haut esprit hautes choses luy affierent : & tant ne me fiay en mes propres inventions, que pour vous trop basses ne les sentisse, Parquoy les laissant reposer, jettay l'œuil

l'œuil ſur les livres Latins : dont la gravité des ſentences, & le plaiſir de la lecture (ſi peu que je y comprins) m'ont eſpris mes eſprits, mené ma main, & amuſé ma Muſe. Que di-je amuſés ? Mais incitée à renouveller, pour vous en faire offre, l'une des plus Latines antiquitez, & des plus antiques Latinitez. Entre leſquelles celles de la Metamorphoſe d'Ovide me ſembla la plus belle : tant pour la grande douceur du ſtile, que pour le grand nombre des propos tombans de l'un en l'autre par lyaiſons ſi artificielles, qu'il ſemble que tout ne ſoit qu'un. Et toutesfois aiſément (& peut-eſtre point) ne ſe trouvera Livre, qui tant de diverſitez de choſes racompte. Parquoy, Sire, ſi la nature en la diverſité ſe resjouiſt, là ne ſe devra-elle melancolier. Pour ces raiſons & autres maintes deliberai mettre la main à la beſongne : & tout mon pouvoir ſuivre & contrefaire la veine du noble Poëte Ovide, pour mieux faire entendre & ſçavoir à ceux qui n'ont la langue Latine, de quelle ſorte il eſcrivoit : & quelle difference peut eſtre entre les Anciens & les Modernes. Outre plus, tel lit en maint paſſage les noms d'Appollo, Daphné, Pyramus, & Tisbée, qui a l'Hiſtoire auſſi loin de l'eſprit, que les noms près de la bouche : ce qui pas ainſi n'iroit, ſi en facile vulgaire eſtoit miſe ceſte belle Metamorphoſe : laquelle aux Poëtes vulgaires, & aux Painctres ſeroit très-profitable : & auſſi decoration grande en noſtre langue : veu meſmement que l'arogance Grecque l'a bien voulu mettre en la ſiéne. Or eſt ainſi que Metamorphoſe eſt une diction Grecque, vulgairement ſignifiant transformation. Et a voulu Ovide ainſi tituler ſon livre conte-

nant quinze livres, pource qu'en icelui il transforme les uns en arbres, les autres en pierres, les autres en bestes, & les autres en autres formes. Et pour ceste mesme cause, je me suis pensé trop entreprendre de vouloir transmuer celuy qui les transmuë. Et après j'ay contrepensé, que double louenge peut venir de transmuer un transmueur, comme d'assaillir un assailleur, de tromper un trompeur, & moquer un moqueur. Mais pour rendre l'œuvre presentable à si grande Majesté, faudroit premierement que vostre plus qu'humaine puissance transmuast la Muse de Marot en celle de Maro. Toutesfois telle qu'elle est, sous la confiance de vostre accoustumé bon recueil, elle a (par maniere d'essay) traduit & parachevé de ces quinze livres le premier : dont au Chasteau d'Amboise vous en pleut ouir quelque commencement. Si l'Eschantillon vous plaist, par temps aurez la Piece entiere : car la plume du petit Ouvrier ne desire voler si non là, où le vent de vostre Royale bouche la voudra pousser. Et à tant me tairay, Ovide veut parler.



LIVRE PREMIER

DE LA

METAMORPHOSE

D'OVIDE.

1530.



Rdant desir d'escrire un haut Ouvrage,
M'a vivement incité le courage
A réciter maintes choses formées
En autres corps tous nouveaux transformées.
Dieux souverains qui tout a faire savez,
Puis qu'en ce point changées les avez,
Donnez faveur à mon commencement.
Et deduisez mes propos doucement,
A commencer depuis le premier naistre
Du Monde rond, jusqu'au temps de mon estre.
Avant la Mer, la Terre, & le grand Oeuvre
Du Ciel très-haut qui toutes choses coeuvre,
Il y avoit en tout ce monde énorme
Tant seulement de Nature une forme,
Dicte Chaos, un monceau amassé,

Gros, grand, & lourd, nullement compassé.
Bref ce n'estoit qu'une pesanteur vile
Sans aucun art, une masse immobile,
Là où gisoient les semences encloses,
Desquelles sont produictes toutes choses;
Qui lors estoient ensemble mal couplées,
Et l'une & l'autre en grand discord troublées.
Aucun Soleil encores au bas monde
N'eslargissoit lumiere claire & munde:
La Lune aussi ne se renouvelloit,
Et ramener ses cornes ne souloit
Par chacun mois. La terre compassée
En l'air espars ne pendoit balancée
Sous son droict poids. La grand' fille immortelle
De l'Occean, Amphitrite la belle
N'estendoit pas ses bras marins encores
Aux longues fins de la terre, ainsi que ores,
Et quelque part où fût la Terre, illec
Estoit le Feu, l'Air, & la Mer avec.
Ainsi pour lors estoit la terre instable,
L'air sans clarté, la mer non navigable,
Rien n'avoit forme, office, ne puissance,
Ainçois faisoit l'un aux autres nuisance:
Car froid au chaud menoit guerre & discords:
Sec à l'humide, & le tout en un corps.
Avec le dur le mol se combatoit:
Et le pesant au leger debatoit.
Mais Dieu qui est la nature excellente,
Appaisa bien leur noise violente:
Car terre adonc du ciel desempara,
De terre aussi les eaux il separa,
Et meit à part pour mieux faire leur paix,
Le ciel tout pur d'avecques l'air espais.
Puis quand il eut desmeslez, & hors mis
De l'orde masse, iceux quatre ennemis,
Il va lier en concorde paisible

Cha-

Chacun à part, en sa place duysible.
Le feu sans poids du ciel courbe & tout rond
Fut à monter naturellement prompt,
Et occupa le degré plus hautain.
L'air le suivit qui n'en est pas lointain,
Ains du cler feu approche grandement
D'agilité, de lieu semblablement.
En espesseur la terre les surpasse,
Et emporta la matiere plus crasse
Du lourd monceau : dont en bas s'avalla
Par pesanteur. Puis la mer s'en alla
Aux derniers lieux sa demeurance querre,
Environnant de tous costez la terre.
En tel' façon, quiconques ait esté
Celuy des Dieux, quand il a projetté
Ce grand ouvrage & en membres dressée
La grosse masse en ce poinct despecée,
Il arrondit & fit la terre au moule,
Forme & façon d'une bien grande boule,
A celle fin qu'en son poids juste & droit
Egale fust par un chacun endroit,
Puis çà & là les grans mers espandit,
Et par grans vents enflées les rendit,
Leur commandant faire flotter leur onde
Tout à l'entour des fins de terre ronde:
Parmi laquelle adjousta grans estangs,
Lacs & marests & fontaines sortans:
Et puis de bords & rives tournoyantes
Ceinctures feit, aux rivieres courantes.
Qui d'une part en la terre se boivent:
Autres plusieurs en la mer se reçoivent
Et là au lieu de rives & de bors
Ne battent plus que grans havres & ports.
Aux champs après commande de s'estendre,
Et aux forests, rameaux & fueilles prendre:
Un chascun val en pendant fit baisser,

Et contre haut les montaignes dresser.
Et tout ainsi que l'ouvrier advisé
Feit le haut ciel par cercles divisé,
Deux à la dextre, & sur senestre deux,
Dont le cinquiesme est le plus ardant d'eux.
Par tel' façon, & en semblable nombre
Il divisa terre pesante & sombre :
Et en cela le haut ciel ne l'excede :
Car comme luy cinq regions possede,
Dont la moyenne habiter on ne peut,
Par le grand chaut qui en elle se meut:
Puis elle en a deux couvertes de neige:
Et au milieu de ces deux est le siege
De deux encor, que Dieu, qui ouvroit,
Amodera par chaut meslé de froit.
Sur tout cela l'air il voulut renger :
Lequel d'autant comme il est plus leger
Que terre & l'eau, d'autant est-il pesant
Plus que le feu tant subtil & luisant.
En celuy air les nuës & nuées,
Commanda estre ensemble situées :
Et le tonnerre & tempestes soudaines,
Espouventans les pensées humaines :
Semblablement avec la foudre ardante,
Les vents causans froidure morfondante.
A iceux vents Dieux n'a permis d'aller
Confusément par la voye de l'air :
Et nonostant que chacun d'eux excerce
Ses soufflemens en region diverse,
Encor à peine on peut, quand s'esvertuent,
Y resister, qu'ils ne rompent & ruent
Le monde jus par bouffemens austeres :
Tant terrible est la discorde des freres.
Le vent Eurus tout premier s'envola
Vers Orient, & occuper alla
Nabathe & Perse, & les monts qui s'eslevent
Sous

Sous les rayons qui au matin se levent:
Zephirus fut sous vesper resident,
Pres des ruisseaux tiedis de l'Occident.
Boreas froid envahit la partie
Septentrionne, avecques la Scithie.
Et vers midi qui est tout au contraire,
Auster moiteux jetta pluye ordinaire.
Sur tout cela que j'ay ci declaré,
Le grand ouvrier mit le ciel etheré
Cler, pur, sans poids, & qui ne tient en rien
De l'espesseur, & brouas terrien.
A peine avoit tous ces œuvres hautains
Ainsi assis, en lieux seurs & certains,
Que tout autour du ciel claires & nettes
Vont commencer à luire les planettes,
Qui de tout temps pressées & cachées
Sous celle masse avoient esté cachées.
Aussi afin que region aucune
Vuide ne fust d'animaux à chascune
Propres & duicts, les estoilles & signes
Et des hauts Dieux les formes très-insignes
Tindrent le ciel. Les poissons nets & beaux
Eurent en part, pour leur manoir, les eaux.
La terre après print les bestes sauvages:
Et l'air subtil oiseaux de tous plumages.
La trop plus sainte & noble Créature,
Capable plus de haut sens par nature,
Et qui sur tout pouvoit avoir puissance,
Restoit encor. Or print l'homme naissance,
Où l'ouvrier grand, de tous biens origine
Le composa de semence divine,
Où terre adonc (qui estoit separée
Tout freschement de la part etherée)
Retint en soy semence supernelle
Du Ciel, qui print sa facture avec elle:
Laquelle après Prometheus mesla

En eau de fleuve, & puis formée l'a
Au propre image & semblable effigie
Des Dieux, par qui toute chose est regie.
Et neantmoins que tout autre animal
Jette toujours son regard principal
Encore bas, Dieu à l'homme a donné
La face haute, & luy a ordonné
De regarder l'excellence des cieux,
Et d'eslever aux estoilles ses yeux.
La terre donc nagueres desnuée
D'art, & d'image ainsi fut transmuée,
Et se couvrit d'hommes d'elle venus,
Qui luy estoient nouveaux & incognus.
L'aage doré sur tous resplendissant,
Fut le premier au monde fleurissant,
Auquel chacun, sans correcteur & loy,
De son gré gardoit justice & foi.
En peine, & peur aucun ne souloit vivre:
Loix menaçans ne se gravoient en cuivre
Fiché en murs: povres gens sans refuge
Ne redoutoient la face de leur Juge:
Mais en seurté se sçavoient acointer,
Sans qu'il fallust Juge à les appointer.
L'arbre du Pin charpenté & fendu
N'estoit encor des hauts monts descendu
Sur les grans eaux, pour flotter & nager,
Et en païs estrange voyager.
Hommes mortels ne cognoissoient à l'heure
Fors seulement le lieu de leur demeure.
Fossez profons, & murs de grans efforts
N'environnoient encor villes & forts.
Trompes clerons d'airain droit, ou tortu,
L'armet, la lance & le glaive poinctu
N'estoient encor. Sans usage & alarmes
De chevaliers, de pietons, & gensdarmes,
Les gens alors seurent en tous cas
Ac-

Accompliſſoient leurs plaiſirs delicats.
La terre auſſi non froiſſée & ferue
Par homme aucun, de ſoc de la charuë,
Donnoit de ſoy tous biens à grand' planté,
Sans qu'on y euſt ne ſemé, ne planté :
Et les vivans contens de la paſture
Produicte alors ſans labeur ne culture,
Cueilloient le fruict des ſauvages Pommiers,
Fraiſes aux monts, les cormes aux cormiers:
Pareillement les meures qui ſont joinctes
Contre buiſſons pleins d'épineuſes poinctes,
Avec le gland qui leur tomboit à gré
Du large Cheſne à Juppiter ſacré.
Printems le verd regnoit inceſſamment,
Et Zephirus ſoupirant doucement
Soefves rendoit, par tiedes alenées,
Les belles fleurs ſans ſemence bien nées.
Terre portoit les fruicts toſt & à poinct,
Sans cultiver. Le champ ſans eſtre point
Renouvellé, par tout devenoit blanc,
Par force eſpics pleins de grain bel & franc,
Preſts à cueillir. Fleuves de laict couloient.
Fleuves de vin auſſi couler ſouloient,
Et le doux miel, dont lors chacun gouſtoit,
Des arbres verts tout jaune degoutoit.
Puis quand Saturne hors du beau regne mis
Fut au profond des tenebres tranſmis,
Sous Juppiter eſtoit l'humaine gent:
Et en ce temps ſurvint l'aage d'Argent,
Qui eſt plus bas que l'or treſſouverain,
Auſſi plus haut & riche que l'Airain.
Ce Jupiter abaiſſa la vertu
Du Beau printemps, qui toujours avoit eu
Son cours entier, & ſous luy fut l'année
En quatre parts reduitte & ordonnée ;
En froid Yver, & en Eſté qui tonne,

En

En court printems, & variable Automne.
Lors commença blanche & vive splendeur
Reluire en l'air espris de seche ardeur.
D'autre costé survint la glace froide,
Par vent d'Yver penduë, estrainćte & roide.
Lors on se print à musser sous maisons:
Maisons estoient, cavernes, & cloisons,
Arbres espés, fresche ramée à force,
Et verts osiers joinćts avecques escorce.
Lors de Cerès les bons grains secourables
Sous longs seillons de terres labourables
Sont enterrez: & furent Bœufs puissans
Pressez du joug, au labeur mugissans,
Après cestui troisiesme succeda
L'aage d'Airain, qui les deux exceda
D'engin mauvais: & plus audacieux
Aux armes fut, non pourtant vicieux.
Le dernier est de Fer dur & rouillé,
Où tout soudain chacun vice brouillé
Se vint fourrer, comme en l'aage total
Accomparé au plus meschant Metal,
Honneste Honte & Verité certaine
Avecques soy prindrent fuite lointaine:
Au lieu desquels entrerent Flaterie,
Deception, Trahison, Menterie,
Et Folle amour, Desir, & Violence
D'aquerir gloire & mondaine opulence.
Telle avarice adonc, le plus souvent
Pour pratiquer mettoit voiles au vent.
Lors mal cognu du Nautonnier & maistre
Et mainte nef, dont le bois souloit estre
Planté debout sur montagnes cornuës,
Nageoit, sautoit par vagues incognuës.
Mesmes la terre (avant aussi commune,
Que la clarté du Soleil, Air, & Lune)
Fut divisée en bornes, & partis.
Par

Par mesureurs fins, cauts & deceptifs.
Non seulement humaines Creatures
Chercherent bleds & autres nourritures:
Mais jusqu'au fons des entrailles allerent
De terre basse, où prindrent & fouillerent
Les grans tresors & les richesses vaines,
Qu'elle cachoit en ses profondes veines:
Comme Méteaux, & pierres de valeurs,
Incitemens à tous maux & malheurs.
Jà hors de terre estoit le Fer nuisant,
Avec l'Or, trop plûs que Fer cuisant:
Lors Guerre sort, qui par ces deux Métaux
Faict des combats inhumains & brutaux,
Et casse & rompt de main sanguinolente
Armes cliquans sous force violente.
On vit des-jà de ce qu'on emble & oste:
Chez l'hostelier n'est point asseure l'hoste,
Ni le beau-pere avecques le sien gendre:
Petite amour entre freres s'engendre:
Le mari s'offre à la mort de sa femme:
Femme au mari faict semblable diffame:
Par maltalent les marastres terribles
Meslent souvent venins froids & horribles:
Le fils afin qu'en biens mondains prospere,
Souhaitte mort, avant ses jours, son pere.
Dame pitié gist vaincuë & outrée:
Justice aussi la noble vierge Astrée,
Seule & derniere après tous Dieux sublimes,
Terre laissa taincte de sang & crimes.
Aussi afin que le ciel étheré
Ne fust de soy plus que terre asseuré,
Les fiers Geants (comme on dict) affecterent
Regner aux cieux, & contremont dresserent,
Pour y monter, mainte montagne ont mise
L'une sur l'autre. Adonques par transmise
Foudre du Ciel, l'Omnipotent facteur
Du

Du mont Olympe abbatit la hauteurs :
Et debrisa en ruine fort grosse
Pellion mont assis sur celuy d'Osse.
Quand par son poids ces corps faux & cruels,
Furent gisans derompus & tuez,
La terre fut mouillée en façon telle,
De moult de sang des Geants enfans d'elle,
Que (comme on dit) trempée s'enyvra :
Puis en ce sang tout chaut, ame livra :
Et pour garder enseigne de la race
En fit des corps portans humaine face :
Mais ceste gent fut aspre & depiteuse,
Blasmant les Dieux de meurdres convoiteuse :
Si qu'à la voir, bien l'eussiez devinée
Du cruel sang des Geants estre née.
Ceci voyant des hauts cieux Jupiter,
Crie, gemit, se prent à despiter,
Et sur le champ par luy fut allegué
Un autre faict non encor divulgué,
Des banquets pleins d'horreur espouventable,
Que Lycaon preparoit à sa table :
Dont en son cueur ire va concevoir
Tel qu'un Roy, comme luy, peut avoir :
Et son conseil appela hautement,
Dont les mandez vindrent subitement.
Or d'icy bas, là sus lieu celeste
Est une voye aux humains manifeste
Semblable à laict, dont laictée on l'appelle,
Aisé à voir pour sa blancheur tant belle :
Et par icelle est le chemin des Dieux,
Pour droict aller au Trosne radieux
Du grand Tonnant, & sa maison Royalle.
En ce lieu blanc, des nobles Dieux la salle
Fut frequentée alors par tout son estre,
A huys ouverts, sur dextre & à senestre.
Les moindres Dieux en divers lieux s'assirent,
Et

Et les puissans leurs riches sieges meirent
Vers le haut bout : bref, telle est ceste place,
Que se j'avois de tout dire l'audace,
Je ne craindrois dire que c'est la mesme,
Qu'est du haut Ciel le grand Palais supresme.
Donc quand les Dieux furent en ordre assis
Aux sieges bas, faicts de marbre massifs,
Juppiter mis au plus haut lieu de gloire,
Et appuyé sur son Sceptre d'Yvoire,
Comme indigné, par trois fois, voire quatre;
De son grand Chef fit bransler & debatre
L'horrible poil : duquel par son pouvoir,
Fait terre & mer, & estoilles mouvoir:
Puis tout despit devant tous il desbouche
En tel' façon son indignée bouche.
Je ne fus onc pour le regne mondain
Plus triste en cueur, de l'orage soudain
Auquel Geants qui ont serpentins pieds,
Furent tous prests, quand fusmes espiez,
De tendre & mettre au Ciel recreatif
Chacun cent bras pour le rendre captif.
Car neantmoins que l'ennemi fust tant
Cruel & fier, celle guerre pourtant
Ne dependoit que d'une seule suitte,
Et d'une ligue enfin par moy destruitte:
Mais maintenant en toute voye & trasse,
Par ou la mer le monde entier embrasse,
Perdre & tuer me faut pour son injure,
Le mortel genre. Et qu'ainsi soit, j'én jure
Des bas enfers les eaux noires & creuses,
Coulans sous terre aux forests ténébreuses:
Quoi que devant faut toute chose vraye
Bien esprouver : mais l'incurable playe
Par glaive faut toujours coupper à haste,
Que la part saine elle n'infecte & gaste.

J'ay en forests & sur fleuves antiques.
Mes Demodieux, & mes Faunes rustiques,
Satyres gays, Nymphes nobles compagnes,
Et mes Sylvains residens aux montagnes:
Lesquels d'autant que ne les sentons dignes
D'avoir encor les gloires celestines,
Souffrons, aumoins, que seurement & bien
Ils puissent vivre en terre, que du mien
Leur ay donnée O Dieu intercesseurs,
Les pensez-vous en bas estre assez seurs,
Quand Lycaon noté de felonnie,
A conspiré mortelle vilenie
Encontre moy, qui par puissance éterne,
La foudre & vous ça haut tiens & gouverne?
Lors tous ensemble en frémissant murmurent,
Et Juppiter, d'ardant desir qu'ils eurent,
Vont suppliant qu'en leurs mains vueille mettre
Cil qui osa telle chose commettre.
Ainsi au temps que la cruelle main
D'aucuns voulut tenir le nom Romain,
Tendant au sang Cesarien espandre,
Pour la terreur d'un tant subit esclandre,
Fut l'humain genre asprement estonné,
Et tout le monde à l'horreur adonné.
Et la pitié des tiens, ô preux Auguste,
Ne te fut pas moins agreable & juste,
Que ceste-cy à Juppiter insigne:
Lequel aprés avoir par voix & signe
Refraint leur bruit, chacun d'eux feit silence.
Le bruit cessé par le grave excellence
Du haut regent, derechef tout despit,
D'un tel propos la silence rompit:
Les peines a (ne vous chaille) souffertes:
Mais quoy qu'il ayt receu telles dessertes,
Si vous diray-je en résolution,
Quel est le crime, & la punition.

De

De ce dur temps l'infamie à merveilles
Venoit souvent jusques à noz oreilles:
Lequel rapport desirant estre faux,
Subit descens des Cieux luysans & hautz,
Et circuy le terrestre dommaine,
Estant vray Dieu dessouz figure humaine.
Fort long seroit vous dire (ô Dieux sublimes)
Combien par tout il fut trouvé de crimes:
Car l'infamie, & le bruit plein d'opprobre
Bien moindre fut que la verité propre:
De Menalus traversay les passages,
Crainct, pour les trous des grans bestes sauvages,
Et les hautz Pins du froid mont Lyceus,
Et Cillené. Quand cela passé eus,
Du Roy d'Archade ès lieux me viens renger,
Et en sa Court dangereuse à loger
Entre tout droict, au point que la serée
Tire la nuict d'un peu de jour parée.
Par signes lors monstray que j'estois Dieu
Venu en terre, & le peuple du lieu
A m'adorer jà commance, & m'invoque:
Mais Lycaon (d'entrée) raille & moque
Leurs doux priers, en disant: Par un gref
Et cler peril j'esprouveray de bref
Si mortel est ce Dieu-cy qu'on redoute
Et n'en sera la verité en doute.
Puis quand serois la nuict en pesant somme,
A me tuer s'appreste ce faux homme,
De mort subite: icelle experience
De verité luy plaist d'impatience.
Et non content est de si griefve coulpe,
Mais d'un poignad la gorge il ouvre & coupe
A un, qui là fut en hostage mis,
De par les gens de Molosse transmis.
Et l'une part des membres de ce corps

Va faire cuire ainsi à demi morts
En eau bouillant, rendant l'autre partie
Sus ardant feu, de gros charbons rostie :
Lesquels sur table ensemble mect & pose :
Dont par grand feu qui vengea telle chose,
Sur le Seigneur tomba la maculée
Orde maison digne d'estre bruslée.
Adonc s'enfuit troublé de peur terrible :
Et aussi-tost qu'il sentit l'air paisible
Des champs & bois, de hurler lui fut force;
Car pour neant à parler il s'efforce.
Son museau prend la fureur du premier,
Et du desir des meurdres coustumier
Sur les Aigneaux or en use & jouit ;
Et de voir sang encores s'esjouit.
Ses vestemens poil de beste devindrent,
Et ses deux bras façon de cuisses prindrent.
Il fut faict Loup, & la marque conforme
Retient encor de sa premiere forme :
Tel poil vieillard, & tel' frayeur de vis
Encores a : semblables yeux tous vifs
Ardent en luy. Bref, tel' figure porte
De cruauté, comme en premiere sorte.
Or est tombé un manoir en ruine,
Mais un manoir tout seul n'a esté digne
D'estre peri : par tout où paroist terre
Regne Erinnys, aimant peché & guerre.
Et si diriez que tous ils ont juré,
De maintenir vice desmesuré.
Tous donques soyent par peine meritée
Punis à coup. C'est sentence arrestée.
Alors de bouche aucuns des Dieux approu-
vent
L'arrest donné par Juppiter, & mouvent
Plus son couroux. Les autres rien ne dirent,
Mais, sans parler, par signe y consentirent.
Ce

Ce neantmoins du genre humain la perte
A tous ensemble est douleur trèsaperte:
Et demander vont à Juppiter, quelle
Forme adviendra sur la terre, après qu'elle
Sera privée ainsi d'hommes mortels,
Qui portera l'encens sur les Autels,
Et si la terre aux bestes veut bailler,
Pour la destruire & du tout despouiller.
Alors deffend Juppiter, & commande
A un chascun qui tel' chose demande,
De n'avoir peur, disant qu'à ce besoing,
De toute chose il a la cure & soing:
Et leur promet lignée non semblable
Au premier peuple, en naissance admirable.
Soudain devoit pour mettre humains en poudre
Par toute terre espandre ardente foudre:
Mais il craignit que du Ciel la facture,
Par tant de feux, ne conceust d'adventure
Quelque grand' flamme, & que soudainement
Bruslé ne fust tout le haut Firmament.
Puis luy souvint qu'il est predestiné,
Qu'advenir doit un temps determiné,
Que mer, que terre, & la maison prisée
Du Ciel luysant, ardra toute embrasée:
Et qu'on doit veoir le très-grand Edifice
Du Monde rond, en labeur & supplice.
Lors on cacha les dardz de feu chargez,
Des propres mains des Cyclopes forgez:
Et d'une peine au feu toute contraire
Luy plaist user: car souz eaux veut deffaire
Le mortel genre: & sur les terres toutes,
De tout le Ciel jetter pluyes & goutes.
Incontinant aux cavernes d'Eole
Enclost le vent Aquilon qui tost vole:
Semblablement en ses fosses estuye

Tous ventz chassins la Nuë apportant pluye:
Et seulement meit Notus hors d'icelles.
Lors Notus vole avec ses moytes esles,
Son vis terrible est couvert ceste foys
D'obscurité noire comme la poix.
Par force d'eau sa barbe poyse toute,
De ses cheveux tous chenuz eau dégoute,
Dessus son front moyteurs coulent & filent;
Son sein par tout, & ses plumes distilent
Puis quand il eut çà & là nuës maintes
Pendans en l'air dedans sa main estrainctes,
Gros bruyt se fait, esclers en terre abondent,
Et du haut Ciel pluyes espesses fondent.
Iris aussi de Juno messagere
Vestant couleurs de façon estrangere
Tire conçoit grandes eaux & menuës,
En apportant nourrissement aux nuës,
Dont renversez sont les blez à outrance.
Morts sont & vains les veux, & l'esperance
Des laboureurs, & fut perdu adonc
Tout le labeur de l'an qui est si long.
Encor pour vray l'yre ouverte & patente
De Jupiter ne fut assez contente
Des grandes eaux, que de son ciel jetta:
Mais Neptunus son frere s'appresta
De promptement à son ayde envoyer
Grand renfort d'eaux, pour le monde noyer.
Et à l'instant tous ces fleuves il mande:
Lesquelz entrez dedans la maison grande
De leur Seigneur en bref dire leur vient.
Pour le present user ne vous convient
De long propos: voz forces desfouvrez,
Ainsi le faut, & voz maisons ouvrez:
Puis en ostant voz obstacles & bondes,
Laschez la bride à voz eaux furibondes.
Ce commandé, s'en revont à grand course:
Tous

Tous les ruiſſeaux l'entrée de leurs ſources
Laſchent à plein, & d'un cours effrené
Tout alentour des grans mers ont tourné.
Neptune adonc de ſon Sceptre maſſif
Frappa la terre, & du coup exceſſif
Elle trembla, ſi que du mouvement
Elle feit voye aux eaux apertement.
Si vont courant tous fleuves eſpandus
Parmy les champs ouverts & eſtendus,
En raviſſant avec les fruicts les arbres,
Beſtes, humains, maiſons, palais de marbres,
Sans eſpargner Temples peinctz & dorez,
Ne leurs grans Dieux ſacrez & adorez.
Et s'ainſi eſt, qu'aucun logis debout
Soit demouré en reſiſtant du tout
A ſi grand mal, toutesfois l'eau plus haute
Cœuvre le feſt, & par deſſus ſaute.
Que diray plus? grandes tours ſubmergées
Cachées ſont ſoubz les eaux deſgorgées:
Et n'y avoit tant ſoit peu d'apparence,
Qu'entre la mer, & terre euſt difference,
Tout eſtoit mer; & la mer, qui tout baigne,
N'a aucuns bortz. L'un pour ſe ſauver gaigne
Quelque haut mont. L'autre tout deſtombé
Se ſiet dedans un navire courbé:
Endroit au lieu il tire l'aviron,
Où labouroit n'agueres environ.
L'un ſur les bledz conduit nefs & bateaux
Ou ſur le haut des villes & chaſteaux,
Qui ſont noyez. L'autre ſur les grans ormes
Prent à la main poiſſons de maintes formes.
L'encre de mer ſe fiche au pré tout vert:
Fortune ainſi l'a voulu & ſouffert.
Bateaux courbez couvrent les beaux vignobles
Giſans ſoubz l'eau, & pluſieurs terres nobles:

Et au lieu propre, où chevres & moutons
Brouſtoient n'aguere herbes, fleurs, & boutons,
Là maintenant balaines monſtrueuſes
Poſent leurs corps. Les Nymphes vertueuſes
Regnent en mer, & belles Nereides
S'eſtonnent fort de voir ſous eaux liquides
Foreſts, maiſons, villages, & citez;
Par les Dauphins les bois ſont habitez,
Et en courant parmi les hauts rameaux
Heurtent maint roc agité de grans eaux.
Entre brebis nagent loups raviſſans,
La mer ſouſtient les roux lions puiſſans:
Tigres legers porte l'eau undoyante:
De rien ne ſert la force foudroyante
Au dur ſanglier: ne les jambes agiles
Au cerf ravy par les undes mobiles.
Et quant l'oiſeau vagant a bien cherché
Terres, ou arbes, où puiſſe eſtre branché,
A la fin tombe en la mer amaſſée,
Tant a du vol chacune eſle laſſée.
Jà de la mer la fureur à grans braſſes
Avoit couvert & mottes, & terraſſes:
Vagues auſſi, qui de nouveau flottoient,
Les hauts ſommets des montagnes battoient,
Bref, la pluſpart giſt engloutie & morte
Dedans la mer. Ceux que la mer n'emporte,
Le long jeuſner de tel façons les mine,
Qu'à la parfin tombent morts de famine.
Or ſeparez ſont les champs très-antiques
Aoniens d'avecques les Attiques
De par Phocis, terre graſſe j'entens,
Quand terre eſtoit: mais en iceluy temps
La plus grand' part n'eſtoit que mer comblée,
Et un grand champ d'eau ſubit aſſemblée.
En ce pays Parnaſſus le haut mont

Ten-

Tendant au ciel ſe dreſſe contremont
A double crouppe, & les nuës ſurpaſſe
De ſa hauteur. Sur ceſte haute place,
Pource que mer couvroit le demeurant,
Deucalion aborda tout courant
En une nef, qui grande n'eſtoit mie,
Avec Pyrrha ſa compagne & amie.
Les Dieux du mont, & Nymphes Corycides
Là adoroient, prians à leurs ſubſides
Themis diſant les choſes advenir,
Qui lors ſouloit des oracles tenir
Le temple ſainct : onques ne fut vivant
Meilleur que luy, ne de plus enſuivant
Vraye équité, & n'eus onc au monde ame,
Plus honorant les Dieux, qu'icelles dame.
Quand Juppiter veit par l'eau continuë
Que terre eſtoit un eſtang devenuë,
Et ne reſter de tant de milliers d'hommes
Maintenant qu'un ſur la terre où nous ſommes,
Et ne reſter de tant de femmes qu'une :
Voyant auſſi, que ſans malice aucune
Tous deux eſtoient, & tous deux amateurs
De ſon ſainct nom, & vrais adorateurs :
Cela voyant, les nuës qui tant pleurent,
Rompt & ſepare. Et quant les pluyes furent
Par Aquilon chaſſées en maints lieux,
Aux Cieux la Terre, à la Terre les Cieux
Il va monſtrer : auſſi l'ire & tempeſte
De la marine illec plus ne s'arreſte.
Puis Neptunus ſur la mer preſident,
En mettant jus ſon grand Sceptre & Trident
Les eaux appaiſe, & huche ſans chommer
Le vert Triton flottant deſſus la mer,
Le dos couvert de pourpre faict exprès
Sans artifice : & luy commande après
Souffler dedans la reſonnant' buccine,

Et rappeller après avoir faict signe,
Fleuves & flots. Lors Triton prend & charge
Sa trompe creuse entortillée en large,
Et qui du bas vers le haut croit ainsi
Qu'un tourbillon: laquelle trompe aussi
Après qu'elle a prins air tout au milieu
De la grand' mer, chacun rivage & lieu
Gisant sous l'un & sous l'autre soleil
Elle remplit de son bruit non pareil.
Laquelle aussi, quand elle fut joignante
Contre la bouche à Triton, dégouttante
Pour la moiteur de sa barbe chargée,
Et qu'en soufflant la retraicte enchargée
Elle sonné, par tout fut entenduë,
Des eaux de terre, & de mer estenduë,
Tant que les eaux qui l'ouyrent corner,
Contraignit lors toutes s'en retourner.
Desjà la mer prend bords & rives neufves,
Chacun canal se remplit de ses fleuves,
Fleuves on voit baisser & departir,
Et hors de l'eau les montagnes sortir:
Terre s'esléve, & les Cieux qui paroissent,
Croissent ainsi, comme les eaux décroissent.
Longs jours après, boys & forestz mouillées,
Manifestoient leurs testes despouillées
De feuille & fruict: au lieu de quoy retindrent
Les gras limons, qui aux branches se prindrent.
Restably fut tout pays despourveu,
Lequel estant par Deucalion veu
Large & couvert, & que terrestre voye
Mise en desert faisoit silence coye,
La larme à l'oeil adonc il souspira
Parlant ainsi à sa femme Pyrrha.
O chere Espouse, ô ma soeur honorée,
O femme seule au monde demourée,
Que commun sang, puis parenté germaine,
Puis

Puis mariage ont joincte à moy prochaine,
Et à present joincte à moy de rechef
Par ce peril & dangereux meschef
De toute terre, & pays évident
De l'Orient, & de tout l'Occident :
Nous deux seuletz sommes tourbe du monde,
Le residu possede mer profonde :
Et n'est encor la fiance, & durée
De nostre vie assez bien asseurée :
Et d'autre part les nuës qu'icy hantent,
Nostre pensée asprement espouventent.
Si par fortune eschappée sans moy
Fusses des eaux, quel courage or en toy
Fust demeuré ? O chetifve & dolente,
Comme eusses-tu tell' craincte violente
Seule souffert ? qui te fust consoleur,
Pour surporter maintenant ta douleur ?
Certes, croy-moy, si l'eau t'avoit ravie,
Je te suyvrois, & l'eau auroit ma vie.
Que pleust aux Dieux, qu'un si grand pouvoir j'eusse
Que par les arts de mon pere je peusse
Renouveller toute gent consommée,
Et mettre esprit dedans terre formée.
Le genre humain reste en nous deux : & pource
Doit en nous deux prendre fin, ou ressource,
Et des humains demourons la semblance :
Telle a esté des hauts Dieux l'ordonnance.
Après ces mots, après pleur & crier,
Bon leur sembla devotement prier
Themis celeste, & sous divins miracles
Cercher secours en ses sacrés oracles.
Lors n'ont tardé : tous deux s'en vont aux undes
De Cephysis, non bien cleres & mundes

Encor du tout: mais bien jà retirées
Au droict vaisseau, duquel s'estoient tirées,
Et quand jecté eurent de l'eau benie
Sur leurs habits en grand' cerimonie,
Et sur leurs chefs, ils prindrent leur adresse
Droict vers le temple à la sainte Déesse,
Dont les sommets, & voutes se gastoient
De laide mousse, & les autels estoient
Sans sacrifice, & les lampes estainctes.
Puis quand du temple ont les marches at-
taingctes,
Un chacun d'eux s'encline contre terre,
Et tout crainctif baise la froide pierre,
Disant ainsi : Si en tristes saisons
Les Dieux vaincuz par justes oraisons
Sont amolis : & si courroux & ire
Flechist en eux, helas, vueille nous dire,
Dame Themys, par quel art, ou sçavoir
Reparable est la perte que peux voir
De nostre genre, & aux choses noyées
Tes aides soyent par douceur octroyées.
Adonc s'esmeut ce divin simulacre,
Et leur respond; partez du temple sacre,
Couvrez vos chefs en devotions sainctes,
Et déliez vos robes qui sont ceinctes,
Après jettez souvent par sus le dos
De vostre antique & grand Mere les os.
Lors esbahis demeurent longuement,
Et puis Pyrrha parlant premierement
Rompt la silence, & d'obeïr refuse
Aux motz & dictz dont celle Déesse use,
En la priant (avec crainctive face)
Devotement, qu'en ce pardon luy face:
Et d'offenser crainct de sa mere l'ame,
Jettant ses os, & de luy faire blasme.
Tandis entre eux revolvent & remirent
Les

Les mots obſcurs de l'Oracle, que ouyrent
Souz couverture ambiguë donné.
Deucalion, comme moins eſtonné,
R'aſſeure après, & doucement conſole
La femme ſimple, avec telle parole:
Croy moy, Pyrrha, que les Dieux pour nous
veillent
Ilz ſont tous bons, & jamais ne conſeillent
Rien de mauvais, & ſi trop fort je n'erre,
Noſtre grand' mere antique, c'eſt la Terre.
Ses oſſemens, ſelon le mien recors,
Les pierres ſont, qu'elle a dedans ſon corps:
Et commandé nous eſt de les lancer
Derriere nous. Combien qu'en bon penſer
Pyrrha fut meuë à cauſe de l'augure,
Que ſon mary bien expoſe & figure,
Ce nonobſtant, ſon eſpoir eſt douteux;
Et moult encor ſe deffient tous deux
De ceſt oracle: en après vont diſant:
Mais que nuyra l'eſpreuve ce faiſant?
Sur ce s'en vont du temple où ſe humilient;
Couvrent leurs chefz & leurs robes deſlient,
Et derriere eux, à toutes adventures,
Comme on leur dit, jettent les pierres dures.
Les pierres lors vindrent à délaiſſer
Leur dureté, & rudeſſe abaiſſer,
A s'amollir, & en amolliſſant
Figure humaine en elles fut yſſant:
Mais qui croyra que ce ſoit verité,
Si pour teſmoing n'en eſt l'Antiquité?
Bien-toſt après que croiſſance leur vient,
Et que nature en icelles devient
Plus douce & tendre, aucune forme d'homme
On y peut veoir, non pas entiere, comme
Celle de nous, mais ainſi que esbauchée
D'un marbre dur, non aſſez bien touchée:

Et reffembloit du tout à ces images
Mal rabotez, & rudes en ouvrages.
Ce neantmoins des pierres la partie
Qui fut terreufe, ou molle, ou amoytie
C'aucun humeur, elle fut transformée
En chair & fang d'homme ou femme formée:
Ce qui eft dur & point ne flechiffoit,
En offement tout fe convertiffoit:
Ce qui eftoit veine de pierre à l'heure
Fut veine d'homme, & fouz fon nom demeure.
Si qu'en bref temps les pierres amaffées
Qui par les mains de l'homme font lancées,
Des hommes ont (par le pouvoir des Dieux)
Prins la figure en corps, en face, & yeux:
Auffi du ject de la femme efgarée
La femme fut refaicte & reparée.
Et de-là vient, que fommes (comme appert)
Un genre dur, aux gros labeurs expert:
Et biens donnons entiere congnoiffance,
D'où nous fortons, & de quelle naiffance.
Quand l'humeur vieille alors des eaux laiffée,
Fut par l'ardeur du cler foleil preffée
D'efchauffoifon, & que paludz & fanges
Furent enflez fous ces chaleurs eftranges,
Terres engendra tous autres animaux
De fon vueil propre, en formes inégaux.
Pareillement les femences des chofes
Concevans fruict, nourries & enclofes
En terre graffe à produire propice,
Comme au giron de leur mere & nourrice,
Vindrent à croiftre, & demourance y tindrent
Si longuement, qu'aucune forme prindrent.
Qu'il foit ainfi, quand l'eau du Nil qui court
Par fept tuyaux, a delaiffé tout court
Les champs mouillez, & chacun fen raiffa.
Ren-

Rendu dedans son antique vaisseau :
Après aussi que le lymon tout frais
Est eschauffé du Soleil & ses rais,
Les paysans plusieurs animaux trouvent,
Faictz & creez de mottes où se couvent :
Et en peut-on en elles veoir assez,
Qui seulement ne sont que commencez
Pour le bref temps de leur tout nouveau naistre.
Semblablement d'autres y veoit-on estre
Tous imparfaictz, qui à demy sont nez,
D'espaule, teste, ou jambes tranconnez :
Et du corps mesme imparfaict, l'une part
Bien souvent vit, l'autre est terre sans art.
Certes après que humeur de froid esprise,
Et chaleur aspre ont attrempance prise,
Produysans sont, & conçoivent & portent,
Et de ces deux toutes les choses sortent.
Et quoy que feu à l'eau contraire soit,
Humide chaut toutes choses conçoit :
Et par ainsi concorde discordante
A géniture est apte & concordante.
Donques après que la terre mouillée,
Et du nouveau Deluge fort souillée,
Vint à sentir de rechef le grant chaut
De l'air prochain & du soleil très-haut,
Elle meit hors cent mille especes siennes :
Et d'une part les formes anciennes
Restitua, jadis mortes des eaux :
De l'autre part feit monstres tous nouveaux.
O grand Phyton monstre horrible & infect,
Terre voudroit, certes, ne t'avoir faict :
Mais toutesfoys elle, dont se repent,
T'engendra lors : ô incongneu serpent,
Au peuple neuf aussi craincte donnois,
Tant large lieu de montaigne tenois.
Or Apollo tenant pour faire alarmes

L'arc & la fleche, & qui de telles armes
Par cy-devant n'usoit jamais que contre
Chevres fuyants, ou dains : à sa rencontre
Ce gros serpent rua mort estendu,
Par coups noircis du venin espandu,
Sous tant de traictz tiré à tel' secousse,
Que toute vuide en fut quasi sa trousse,
Et puis affin que vieil temps advenir
Ne sceust du faict la memoire ternir,
Il establit sacrez jeux & esbats
Solennisez par triumphans combats,
Phyties dictz du nom du grand Phyton
Serpent vaincu pour cela les feit-on.
En celuy prix quiconques jeune enfant
A lucte, à course, ou au char triumphant
Estoit vainqueur, par honneur singulier,
Prenoit chappeau de fueilles de meslier,
Car le laurier encores ne regnoit:
Et en ce temps Phebus environnoit
Sa blonde tête à long poil bien seante
De chascun arbre, & fueille verdoïante.
L'amour premiere au cueur de Phebus née,
Ce fut Daphné, fille au fleuve Penée :
Laquelle amour d'aucun cas d'avanture
Ne luy survint : mais de l'ire & poincture
De Cupido. Phebus tout glorieux
D'avoir vaincu le serpent furieux,
Veit Cupido, qui de corde nerveuse
Bendoit son arc de corne sumptueuse :
Si luy a dit, dy moy, pourquoy tu portes,
Enfant lascif, ces riches armes fortes?
Ce noble port qui sur ton col s'assiet,
Mieux en escharpe à mes espaules siet,
Qui bien en sçay donner playes certaines
Aux ennemys, aux bestes inhumaines:
Qui puis un peu par sagettes sans nombre

Ay rué jus le serpent plein d'encombre
Phyton l'enflé, dont la mortelle pance
Fouloit de terre incredible distance.
Tien-toy content d'esmouvoir en clamours,
Par ton brandon, ne sçay quelles amours,
Et desormais n'approprie à toy mesmes
Ainsi à tort, nos louanges supresmes.
Lors luy respond de Venus le fils cher,
Fiche ton art ce qu'il pourra ficher,
O Dieu Phebus, le mien te fichera:
Ainsi ton bruit du mien est & sera
Moindre d'autant que bestes en tout lieu
Plus foibles sont, & plus basses qu'un Dieu.
Ainsi disoit: & quand en ses volées
Eut trenché l'air, des esles esbranlées,
Il se planta prompt & leger, dessus
L'obscur sommet du haut mont Parnassus:
Et de sa trousse où mect ses dards pervers,
Tira deux traicts d'ouvrages tous divers:
L'un chasse amour, & l'autre l'amour crée:
Tout doré est celuy qui la procrée,
Et a ferrure aguë, clere, & coincte:
Cil qui la chasse est rebouché de poincte,
Et a du plomb tout confict en amer
Souz l'empennon. Cupido Dieu d'aymer
Fiche ce traict, qui est de mercy vuyde,
Contre Daphné la nymphe Peneyde:
Et du doré les os il traversa
Du blond Phebus, & au cueur le blessa.
Subitement l'un ayme, & l'autre non,
Ains va fuyant d'amoureuse le nom,
Et jusqu'aux tous des boys chasser venoit:
Bref, la despouille aux bestes que prenoit,
C'estoit sa grand' joye quotidiane,
En imitant la pucelle Diane,
Et d'un bandeau ses cheveux mal en ordre

Serroit au chef, sans les lyer ne tordre.
Plusieurs l'ont quise, à l'espouser tendans,
Mais tousjours feit refuz aux demandans,
Sans vouloir homme: & du plaisir exempte
Va par les boys, qui n'ont chemin ne sente,
Et ne luy chaut sçavoir que c'est de nopces,
Ne aussi d'un tas d'amoureuses negoces.
Son pere aussi luy a dit maintes foys,
Ma chere fille un gendre tu me doys:
Et luy a dit cent foys, blasmant ses veuz,
Tu me dois, fille, enfans & beaux nepveuz.
Elle abhorrant mariage aussi fort
Que si ce fust un crime vil & ord,
Entremesloit parmy sa face blonde
Une rougeur honteuse & verecunde:
Puis en flatant son pere desolé,
Et le tenant doucement accolé:
Mon treschèr pere, helas (ce disoit-elle)
Fais moy ce bien, que j'use d'éternelle
Virginité. Juppiter immortel
Feit bien jadis à Dyane uu don tel.
Lors, ô Daphné, vray est qu'à ta demande
Ton pere entend: mais ceste beauté grande,
A ton vouloir ne donne aucun adveu,
Et ta forme est repugnante à ton vœu.
Phebus qui tant la veit bien composée,
L'ayme tousjours, la souhaitte espousée:
Ce qu'il souhaite espere, quoy que soit,
Mais son oracle à la fin le deçoit.
Et tout ainsi que le chaume sec ard,
Quand on a mis les espiz à l'escart:
Comme buyssons ardent par nuict obscure
D'aucuns brandons, qu'un passant d'aventure
En s'esclerant a approché trop près
D'iceux buissons, ou les y laisse après
Qu'il vooit le jour: ainsi Phebus en flamme
S'en

S'en va reduyt, & d'amour qui l'enflamme,
Par tout son cueur se brusle & se destruict,
Et en espoir nourrist amour sans fruict.
Au long du col de Daphné veoit pendus
Ses blondz cheveux, meslez & espandus.
O Dieux, dit-il, si peignée elle estoit,
Que pourroit-ce estre? En après s'arrestoit
A contempler ses estincellans yeux,
Qui ressembloient deux estoilles des cieux.
Sa bouche veoit petite par compas,
Dont le seul veoir ne le satisfaict pas:
Prise ses mains aussi blanches que lys,
Prise ses doigts, prise ses bras polys,
Semblablement ses espaules charnuës
Plus qu'à demy descouvertes & nués.
S'il y a rien caché dessoubz l'habit,
Micilleur le pense: elle court plus subit,
Que vent leger, & ne prend pied la belle
Aux dictz de cil qui en ce poinct l'apelle.
Je te pry, Nymphe, arreste un peu tes pas:
Comme ennemy après toy ne cours pas:
Nymphe, demeure; ainsi la brebiette
S'enfuit du loup, & la bische foiblette
Du fort lyon: ainsi les colombelles
Vont fuiant l'aigle avec fremissans esles:
Ainsi chacun de ses haineux prend fuite,
Mais vray Amour est cause de ma fuite.
O que je crains que tombes, & qu'espines
Poignent tes pieds & tes jambes, non dignes
D'avoir blessure! ô pour moy grand malheur,
Si j'estois cause en rien de ta douleur!
Là où tu vas, sont lieux fascheux, & bestes:
Je te suppli (non pas que tu t'arestes
Du tout sur pied) mais cours plus lentement,
Je te suivray aussi plus doucement.
Enquiers, au moins, à qui tu plais, Amie:
D'une

D'une montaigne habitant ne ſuis mie,
Ne paſtoureau : point ne garde & fais paiſtre
Troupeaux icy , comm' un vilain champaiſtre.
Tu ne ſçais point, ſotte, tu ne ſçais point
Qui eſt celuy que tu fuis en ce point:
Pour ce me fuis. La puiſſante iſle Clare,
Delphe, Tenede, & auſſi de Patare,
Le grand Palais me ſert & obtempere:
Jupiter eſt mon geniteur & pere:
Tout ce qui eſt, ſera, & a eſté,
Aux hommes eſt par moy manifeſté.
Par moy encor maint beau vers poëtique
Accorde au ſon des cordes de Muſique:
Et ma ſagette eſt pour vray bien certaine:
Mais une autre eſt trop plus ſeure & ſoudaine,
Laquelle a faict playe en mon triſte cœur,
Dont n'avoit onc Amour eſté vainqueur.
Medecine eſt de mon invention,
Et ſi ſuis dit par toute nation
Dieu de ſecours: & la grande puiſſance
Des herbes eſt ſous mon obéïſſance
O moy chetif, ô moy trop miſerable,
De ce qu'amour n'eſt par herbes curable,
Et que les arts, qui un chacun conſervent,
A leur Seigneur ne prouffitent , ne ſervent!
Alors Daphné craintive ſe retire
Loin de Phebus, qui vouloit encor dire
Maints autres mots , & laiſſa ſur ſes faicts
Avecques luy ſes propos imparfaicts.
Lors en fuyant , moult gente ſe monſtroit
Le vent par coups ſes membres deſcouvroit,
Et voleter faiſoit ſes veſtemens,
Qui reſiſtoient contre les ſoufflemens:
Puis l'air ſubit repouſſoit en arriere
Ses beaux cheveux eſpandus par derriere:
Dont ſa fuitte a ſa honte augmentée.

Mais

Mais le Dieu plein de jeunesse tentée,
Plus endurer ne peut à ce besoin,
Perdre & jetter son beau parler au loin:
Ains comme amour l'admonneste & poursuit
D'un pas leger les trasses d'elle suit.
Et tout ainsi que le levrier agile,
Quand il a veu le lievre moins habile
Et un champ vague, & qu'au pied l'un conclud
Gaigner sa proye, & l'autre son salut,
Le chien leger de près le semble joindre,
Et pense bien jà le tenir & poindre:
Puis de ses dents, ouvrant sa gueulle gloutte,
Rase ses pieds: lors le lievre est en doute
S'il est point pris: ceste morsure eschappe,
Et de la dent, qui coup sur coup le happe,
Il se desmesle, & fuit tout estonné.
Ainsi est-il de Phebus & Daphné,
Espoir le rend fort leger à la suite,
Cainéte la rend fort legere à la fuite:
Mais le suyvant, qui des esles d'amours
Est soulagé, va de plus soudain cours,
Sans point donner de repos ne d'arrest
A la fuyante: & prochain il est
De ses talons, que jà de son alaine
Ses beaux cheveux tous espars il aleine.
Quand de Daphné la force fut estainéte,
Pasle devint: lors vaincuë & attainéte
Par le travail d'une si longue course,
Va regarder de Peneus la sourse,
Disant: Mon pere, ayde à mon cueur tant las,
Si puissance est en voz fleuves & lacs.
Puis dit: O terre, or me perds & efface
En transmuant ma figure & ma face,
Par qui trop plais, ou la trangloutis vive,
Elle, qui est de mon ennuy motive.

Ceste

Ceste priere ainsi finie à peine,
Grand' pasmoyson luy surprend membre & veine.
De son cueur fut la subtile toilette
Tournée en tendre escorce verdelette.
En feuilles lors croissent ses cheveux beaux:
Et ses deux bras en branches & rameaux.
Le pied qui fut tant prompt avec la plante,
En tige morne & racine se plante.
D'un arbre entier son chef la hauteur a.
Et sa verdeur (sans plus) luy demeura:
Parquoy Phebus l'arbre ayma de fadonc,
Et quand eut mis sa dextre sur le tronc,
Encor sentoit le cueur de la pucelle
Se demener souz l'escorce nouvelle.
En embrassant aussi ses rameaux verts,
Comme eut bien faict ses membres descouverts:
Il baise l'arbre, & tout ce nonobstant,
A ses baisers l'arbre va resistant.
Au quel Phebus a dit. Puis que impossible
Est, que tu sois mon espouse sensible,
Certainement mon arbre approprié
Seras du tout, & à moy dedié.
O vert Laurier, toujours t'aura ma harpe,
Ma clere teste, & ma trousse en escharpe:
Et si seras des capitaines gloire
Tous resjouys, quand triumphe & victoire
Chanteront haut les cleres voix & trompes:
Et qu'on verra les grans & longues pompes
Au Capitolle, aux consacrez posteaux
Seras debout devant les grans portaux
Feale garde, & au loz de ton regne
Entrelassé seras au tour du chesne:
Et tout ainsi que mon beau chef doré
Est tousjours jeune, & de poil decoré,

Vueil-

Vueilles aussi porter en chacun aage
Perpetuel honneur de vert fueillage.
Ces mots finiz, le laurier s'y consent
En ses rameaux qui sont faictz de recent:
Et si sembloit bransler en sorte honneste
Sa sommité, comme on bransle la teste.
En Thessalie une haute forest
Par tout enclost un val, qui encor est
Nommé Tempé, temperé, fleurissant:
Parmy lequel Peneus fleuve yssant
Du fonds du pied de Pindus grand' montaigne,
D'eaux escumans le pays tourne & baigne.
D'un roide cours les nuës embrumées
Va conduisant, qui petites fumées
Semblent jetter: & va si roidement
Contre les rocz, que du redondement
Les boys arrouse: & de son bruyt qui sonne,
Les lieux plus loing, que ses voisins, estonne.
Là la maison, là le siege l'on treuve,
Et lieu secret de Peneus grand fleuve:
Là comme Roy residant en ses terres
En sa caverne estant faicte de pierres
Gardoit justice aux undes là courantes:
Pareillement aux Nymphes demourantes
En celles eaux. Premier sont là venus
Tous les prochains fleuves à luy tenus,
Non bien sachant si chere luy feront,
Ou par sa fille ils le consoleront
Que perduë a. Sperche y vint à propos
Portant peupliers; Enipe sans repos,
Le doux Amphryse, & le vieil Apidain,
Avec Eas: d'autres fleuves soudain
Y sont venus, qui de quelque costé
Où soient portez d'impetuosité,
En la mer font leurs undes retourner
Quand lassez sont de courir & tourner.

Le fleuve Inache à part soy tout fasché
Seul est absent, & au profond caché
De son grand creux l'eau par larmes augmente
Et tout chetif sa fille Io lamente
Comme perduë: il ne sçait si en vie
Elle est au monde, ou aux enfers ravie:
Mais pour autant que point ne l'apperçoit
En aucun lieu, cuide qu'elle ne soit
En aucun lieu, & crainct en ses esprits,
Que pirement encores luy soit pris.
Or quelque fois Juppiter éternel
La voit venir du fleuve paternel:
Si luy a dit, O vierge bien formée,
De Juppiter trèsdigne d'estre aimée,
Et qui dois faire un jour par grand delict
Je ne sçay qui bien heureux en ton lict,
Ce temps pendant que le soleil très-haut
Est au milieu du monde ardent & chaut,
Vien à l'umbrage en ce bois de grand monstre,
Ou en cestuy: & tous deux les luy monstre:
Et si tu crains entrer seulette aux creuses
Fosses & trous de bestes dangereuses,
Croy qu'à seurté iras doresnavant
Sous les secrets des forests, moy devant
Qui suis un Dieu, non point des moindres
Dieux,
Mais qui en main le grand sceptre des Cieux
Tiens & possede, & qui darde & envoye
La foudre esparse en mainte place & voye;
Ne me fuy point: or fuyoit-elle fort,
Et jà de Lerne avoit par son effort
Outrepassé les paslis & les plains,
Et les beaux champs Lycées d'arbres plains,
Quand Jupiter couvrit terre estenduë
D'obscurité parmi l'air espanduë,
Retint la fuite à Io jeune d'aage,

Et par ardeur ravit ſon pucelage.
Ce temps pendant, Juno des courts hautaines
Regarde en bas au milieu des grans plaines:
Si s'esbahit, dont les nuës ſubites
Sous le jour clair avoient aux bas limites
Faict & formé la face de la nuict,
Et bien jugea que d'aucun fleuve induict
A grans moiteurs ne ſont faictes ces nuës,
Ne de l'humeur de terre en l'air venuës.
  Puis çà & là regarde d'œil marri,
Où eſtre peut Jupiter ſon mari,
Comme ſachant les emblées ſecrettes
Du ſien eſpoux tant de fois en cachettes
D'elle ſurpris. & après que apperceu
Ne l'a au Ciel: Ou mon cœur eſt deceu
(Dit elle lors) ou je ſuis offenſée.
  Puis du haut Ciel ſoudainement baiſſée
Se plante en terre, & commande aux nuées
Loin s'en aller d'obſcurité deſnuées.
Mais Juppiter qui bon temps ſe donnoit,
Prevoïoyt bien que ſa femme venoit,
Et jà avoit de Io fille de Inache
Mué la forme en une blanche vache,
Belle de corps comme Io fut en vis.
  Adonc Juno (quoy que ce fut envis)
En eſtima la forme, & le poil beau,
Et ſi s'enquiert, à qui, de quel troupeau,
Et d'où elle eſt, comme non cognoiſſant
La verité. Jupiter Dieu puiſſant
Dit en mentant qu'elle eſt née de terre,
A celle fin, que l'on ceſſe d'enquerre
S'il l'a point faicte: & lors Juno la grande
Icelle vache en pur don luy demande.
  Que pourra-il or' faire, ou devenir?
C'eſt cruauté, ſes amours forbannyr:
Ne luy donnant, la faict ſouſpeçonner:
Hon-

Honte en après l'incite à luy donner:
Puis amour est à l'en divertir prompte:
Et en effect amour eust vaincu honte:
Mais si la vache (un don qui peu montoit)
Eust refusée à celle qui estoit
Sa femme & sœur, sembler eust peu adonques
Visiblement, que vache ne fut onques.
Quand Juno eut en don son ennemye,
Du premier coup elle ne laissa mye
Toute sa peur, & craignit grandement,
Que Jupiter luy print furtivement,
Jusques à tant qu'ès mains d'Argus l'eust mise
Fils d'Aristor, pour en garde estre mise.
Or tout le chef avoit cestuy Argus
Environné de cent yeux bien agus,
Qui deux à deux à leur tour sommeillans
Prenoient repos: tous les autres veillans
Gardoient Io, & en faisant bon guet
Demouroient tous arrestez en aguet.
En quelque lieu où fust Yo la belle,
Incessamment regardoit devers elle.
Devant ses yeux Io tousjours il voit,
Quoy que sa face ailleurs tournée avoit.
Quand le jour luist, il souffre qu'elle paisse:
Quand le Soleil est sous la terre espesse,
L'enferme & clost: & de rude chevestre
Lye son col, qui n'a merité d'estre
Ainsi traicté: de fueille d'arbre dure
Et d'herbe amere elle prend sa pasture:
Puis la povrette en lieu de molle couche
Toute la nuict dessus la terre couche,
N'ayant tousjours de la paille qu'à peine,
Et boyt de l'eau de bourbier toute pleine.
Quand elle aussi, qui si fort se douloit,
Devers Argus ses bras tendre vouloit
S'humiliant, las, sa doucette & tendre

N'a

N'a aucun bras, qu'à Argus puisse tendre:
Et s'efforçant lamenter de sa gorge,
Un cry de vache & mugissant desgorge,
Tant que du son en crainte se bouta,
Et de sa voix propre s'espoventa.
Après s'en vint aux rives de son pere
Le fleuve Inache, où en soulas prospere
Souloit jouer souvent avec pucelles.
Et quand en l'eau vit ses cornes nouvelles,
Eut grande peur, & de la crainte extresme
S'effarouchoit & se fuyoit soy mesme.
Ignorans sont les Nayades encore,
Voire Inachus le fleuve mesme ignore
Qui elle soit: mais pour les rendre seurs,
Suyvoit son pere, & si suyvoit ses soeurs:
Estre touchée assez elle souffroit,
Et à iceux (tous esbahys) se offroit.
  Le bon vieillart Inachus à jonchées
Luy presenta des herbes arrachées.
Soudain ses mains elle luy vint lécher,
Baisant la paulme à son pere treschier,
Et retenir onc ses larmes ne sceut:
Et se orendroit de parler la grace eust,
Elle eust requis secours & ayde aucune,
Et recité son nom & sa fortune.
En lieu de mots, la letre que imprima
Son pied en terre, adoncques exprima
Parfaictement & mit en descouvrance
Du corps mué la triste demonstrance.
  O moy chetif, cria lors esperdu
Son pere Inache, & aux cornes pendu,
Aussi au col de la vache luysante
En son poil blanc, & en dueil gemissante,
O moy chetif (dit-il par plusieurs fois)
N'est-ce pas toy, ma fille, que je vois
Cherchant par tout? Or est chose esprouvée,
Qu'en

Qu'en te trouvant je ne t'ay point trouvée,
Et mes douleurs plus que devant sont grandes.
Las, tu te tais & aux miennes demandes
Tu ne rens point responces reciproques,
Tant seulement aigres souspirs évoques
Du cœur profond, & ce que faire peux,
A mon parler mugis comme les bœufs.
  Las, le povret ignorant tout ce mal,
Te preparois cierge & lict nuptial,
D'un gendre fut l'espoir premier de moy,
Et le second de voir enfans de toy.
Or d'un troupeau mary te faut avoir,
Et d'un troupeau lignée concevoir,
Et n'est possible à moy que finir face
Tant de douleurs, par mort qui tout efface.
Ains estre Dieu ce m'est nuisante chose,
Et de la mort la porte qui m'est close,
Prolonge & faict le mien regret durable,
En aage & temps eterne & perdurable.
  Comme Inachus disoit son desconfort,
Argus se leve, & en le poussant fort,
Mene par force en pasturages maints
La povre fille arrachée des mains
De son cher pere, & puis occupe & gaigne
Legerement le haut d'une montaigne
Assez lointaine, où se sied & accule,
Et là seant en toutes pars specule.
  Lors Jupiter Roy de tous les celestes
Plus endurer ne peut tant de molestes
A celle Yo, du bon Phorone extraicte.
Si appela son fils, que une parfaite
Clere Pleiade eut en enfantement.
Mercure eut nom, luy fit commandement
D'occir Argus. Si ne demoura gueres
Mercure à prendre aux pieds esles legeres,
En main puissante aussi la verge preste
D'en-

D'endormir gens, & son chappeau en teste.
Tantost après, que celuy Dieu Mercure
Eut disposé tout cela par grand cure,
Du haut manoir de son pere sauta
Jusques en terre, où son chappeau osta:
Semblablement des esles se desnuë,
Et seulement sa verge a retenuë.
D'icelle verge (en s'en allant) convoye
Brebis en trouppe, à travers champs sans voye,
Comme un pasteur chantant de chalumeaux
Faicts & construits de pailles, ou roseaux.
Argus vacher de Juno tout espris
Du son de l'art nouvellement appris,
Luy dit ainsi. Quiconques sois, approche:
Tu pourras bien te seoir sur ceste roche
Avecques moy. En autre lieu du monde
L'herbe n'est point (pour certain) plus feconde
Pour le bestail: tu voys aussi l'umbrage
Bon aux pasteurs en cestuy pasturage.
Mercure adonc s'assit auprès d'Argus,
Tint & passa en propos & argus,
Le jour coulant, parlant de plusieurs poinctz:
Et en chantant de ses chalumeaux joinctz
L'un avec l'autre, à surmonter il tasche
Les yeux d'Argus gardans Io la vache:
Et toutesfois Argus vaincre s'efforce
Le doux sommeil amolissant sa force.
Voire & combien que jusques au demy
De tous ses yeux, se trouvast endormy,
Ce nonobstant veille de l'autre part,
S'enquiert aussi, pourquoy & par quel art
Trouvée fut la fluste dont chantoit,
Car puis un peu inventée elle estoit.
Lors dit Mercure. Aux montz gelez d'Ar-
cade
En Nonacris sur toute Hamadriade

Une Nayade y eut très-renommée:
Syringue estoit par les Nymphes nommée.
  Non une foys, mais par diverses tires
Avoit moqué grand nombre de Satyres
Qui la suyvoient, & tous les Dieux avecques
Du boys umbreux & champ fertil d'illecques.
  En venerie & virginal' noblesse
Elle ensuyvoit Diane la Deesse
De l'isle Ortige: & accoutrée & ceincte
A la façon de ceste noble saincte
Maintz eust deceu: & pour Diane aussi
Prendre on l'eust peu, ne fust que ceste-cy
Avoit un arc de corne decoré,
Et ceste-là en avoit un doré:
Encor ainsi maintes gens decevoit,
Or le Dieu Pan un jour venir la voit
Du mont Lycée, & ayant sur sa teste
Chappeau de pin, luy feit telle requeste.
  O noble Nymphe obtempere au plaisir
D'un Dieu qui a grand vouloir & desir
De t'espouser. Bref, mainte autre adventure
Restoit encor à dire par Mercure,
C'est assavoir, tel' priere ennuyante
Mise à despris, la Nymphe estre fuyante
Par boys espaiz, tant que de grand randon
Vint jusque au bort du sablonneux Ladon,
Fleuve arresté: & comment à la suyte,
Lors que les eaux empescherent sa fuyte,
Ses cleres sœurs pria illecques près
De la muer: aussi comment après
Que Pan cuyda Syringue par luy prise,
Au lieu du corps de la Nymphe requise
Tint en ses mains des cannes & roseaux
Croissants au tour des paludz & des eaux:
Comment aussi, quand dedans anhela,
Le vent esmeu dedans ces cannes-là

Y feit un son delicat en voix fainćte,
Semblable à cil d'un cueur qui faict sa plainćte,
Et comment Pan surpris du son predict,
Et du doux art tout nouveau luy a dict:
Cestuy parler & chant en qui te deus,
Sera commun tousjours entre nous deux.
Aussi comment pour eternel renom,
Deslors retint, & donna le droict nom
De la pucelle à ses flustes rurales,
Joinćtes de cire en grandeur inegales.
Ainsi pour vray que Mercure devoit
Dire telz motz, les yeux d'Argus il veoit
Tous succomber, & sa lumiere forte
De grand sommeil enveloppée & morte.
Soudain sa voix refraignit, & cessa,
Et puis d'Argus le dormir renforça,
Adoucissant de la verge charmée
Les yeux foiblets de sa teste assommée.
Lors tout subit d'un glaive renversé
Baissant le chef, en dormant l'a blessé
Au propre endroict auquel est joinćte & proche
La teste au col: puis du haut de la roche
Le jette à val: & le mont haut & droict
Souille du sang. Ainsi es orendroit
Gisant par terre, ô Argus, qui vivois:
Et la clarté qu'en cent yeux tu avois
Est or' estainćte: & la seule obscurté
De mort surprent cent yeux & leur clarté.
A donc Juno prent ces yeux & les fiche
Dessus la plume au Paon son oiseau riche,
Et luy emplit toute la queuë d'yeux,
Clers & luysans comme estoilles des cieux.
Soudain Juno en ire ardante brusle,
Et du couroux le temps ne dissimule:
Car Erinnys la Deesse de rage
Mit au devant des yeux & du courage

D'icelle Yo: & cacha l'insensée
Maint aiguillon secret en sa pensée,
Espouventant par rage furibunde
La povre Yo fuyant par tout le monde.
O fleuve Nil! en grand labeur & plaindre,
Tu luy restois le dernier à attaindre:
Auquel pourtant à la fin elle arrive,
Et en posant tout au bout de la rive
Ses deux genoux, se veautra en la place:
Et en levant sa telle quelle face
Vers le haut Ciel, renversant en arriere
Son col de Vache, en piteuse priere,
En larmes d'œil, & en gemissemens,
Et en plainctifs & gros mugissemens
Elle sembloit à Juppiter crier,
Et de ses maux fin final' luy prier.
Lors Juppiter de ses deux bras embrasse
Sa femme au col, la priant que de grace
Vueille de Yo finablement finir
La grande peine. Et quant à l'advenir,
De moy, dit-il, toute craincte demects:
Car ceste-ci ne te sera jamais
Cause de dueil. Et aux stigieux fleuves
Commande ouïr cestuy serment pour preuves.
Quand Juno eut appaisé sa pointure,
Io reprint sa premiere stature,
Et faicte fut ce que devant estoit.
Du corps s'enfuit le poil qu'elle vestoit:
Lors luy decroist des cornes la grandeur,
Moindre devient de ses yeux la rondeur,
Gueule & museau plus petits luy deviennent,
Espaules, bras, & les mains luy reviennent:
L'ongle de Vache en nouveaux pieds & mains,
Fut divisé en cinq ongles humains.
Bref, rien n'y eut de la Vache sur elle,
Fors seulement la blancheur naturelle,

Et tout debout fut la Nymphe plantée
Du cheminer de deux pieds contentée:
N'osant parler, que de la gorge n'ysse
Mugissement, comme d'une genisse:
Et avec crainte essayoit à redire
Ce qu'autrefois elle avoit bien sceu dire.
Or maintenant est Déesse honorée,
Elle est du peuple en Egypte adorée.
Parquoy en elle Epaphus on pourpense
Estre engendré de la noble semence
De Jupiter: & bref en lieux certains
Cestuy Epaphe a ses Temples hautains
Faictz à l'honneur de son pere & de luy.
Or en ce temps, vray est qu'à icelluy
Estoit égal, de cueur, d'aage, & puissance,
Un qui avoit du Soleil prins naissance,
Dict Phaëton qui jadis devisant
De ses grans faictz, & honneur non faisant
A Epaphus, en gloire se mectoit,
Dont le Soleil son propre pere estoit.
Ce que Epaphus ne peut pas bonnement
Lors endurer, & luy dit plainement:
O povre sot, tu mectz foy & credit
A tout cela que ta mere te dit:
Et te tiens fier & louanges retiens
D'un pere sainct, qui pour vray ne t'est riens.
Lors Phaëton rougit d'ouir ce dire,
Et refraingnit de vergongne son ire.
Puis s'en courut à Clymene sa mere
Luy raporter l'injure tant amere,
Et si luy dit, chere mere, au surplus
Cela dequoy tu te dois douloir plus,
C'est que rien n'ay replique sur l'injure:
Car quant à moy, je suis de ma nature
Doux & courtois, & l'autre insupportant
Et outrageux: mais j'ay honte pourtant,

Dont tel opprobre on m'a peu imputer.
Et que sur champ ne l'ay sceu confuter.
Donc si créé suis de ligne celeste,
Monstre à present le signe manifeste
D'un genre tel, tant digne & precieux,
En maintenant que je suis des hauts Cieux.
Ces motz finis, ses deux bras avança,
Et de sa mere au col les enlassa,
La suppliant par son chef tant chery,
Et par celuy de Merops son mary,
Et en l'honneur des nopces de ses seurs,
De luy donner signes certains & seurs
De son vray pere. En effect à grand' peine
Sçait-on lequel a plus esmeu Clymene,
Ou le prier par son fils proposé,
Ou le despit du reproche imposé.
Des bras au Ciel lors tendit & leva,
Et regardant le Soleil, elle va
Dire ces mots : Par la lumiere saincte
Des luisans raiz environnée & ceincte,
Qui nous voit bien, & qui entend nos voix,
Je jure, Fils, que ce Soleil que vois,
Et qui le monde illumine & tempere,
T'a engendré, & que c'est ton vray pere.
Si menterie en mes propos je mets,
Je me consens qu'il face que jamais
Je ne le voye, & que ceste lumiere
Soit maintenant à mes yeux la derniere.
Or tu n'a pas grand affaire à cognoistre
La demourance à ton Pere, & son estre :
Car la maison dont il se leve & part,
Est fort voisine à nostre terre & part.
Si aller là tu desires & quiers,
Pars de ceste heure, & à lui t'en enquiers.
Quand Phaëton de sa mere eut ouy
Un tel propos, soudain fut resjouy,

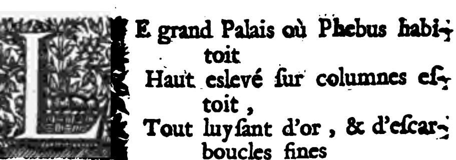
Tressaut de joye, & se promet soi-mesmes
Les plus hauts dons des regions supresmes.
Bref son pays d'Ethiope il traverse,
Et les Indois gisans sous la diverse
Chaleur du Ciel: & promptement de là
En la maison de son cler Pere alla.

F. I N.





LIVRE SECOND
DE LA
METAMORPHOSE
D'OVIDE.



LE grand Palais où Phebus habitoit
Haut eslevé sur columnes estoit,
Tout luysant d'or, & d'escarboucles fines
Qui du cler feu en splendeur sont affines.
De blanc ivoire estoit la couverture,
Le grand portail fut à double ouverture
De fin argent espandant mille rais:
Moult sumptueux estoit & de grans frais.
Mais la façon les estoffes surpasse,
Car Mulciber des fevres l'outrepasse
Y entailla de la mer la claire unde,
Qui tournoyoit la terre ferme & ronde:
Et y grava des terres le grand tour,
Avec le Ciel qui se courbe à l'entour.
En ceste Mer les Dieux marins veoit-on,
C'est assavoir le resonnant Triton,
Puis Protheus qui se transforme ainsi

Comme il luy plaist, & Egeon aussi,
Lequel estrinct parmi les undes pleines
De ses grans bras, les gros dos des baleines:
Doris aussi, & ses filles ensemble,
Dont l'une part en la mer nouer semble:
L'autre seant' en quelque Isle ou rocher
Ses verts cheveux semble faire secher:
L'autre au vif semble estre sur un poisson.
Visage n'ont toutes d'une façon,
Non pas aussi trop differens à voir,
Mais comme il faut entre sœurs les avoir.
La Terre après qui là estoit emprainćte,
Hommes portoit, Fleuves, & ville mainte,
Bestes, Forests, Nymphes illec cerchans
Leur demourance, & autres Dieux des champs.
Puis là-dessus estoit fort bien gravée
Du Ciel luysant la figure eslevée,
Et y avoit dessus la porte dextre
Six signes clairs, & six à la senestre.
En la maison que j'ay cy racomptée,
Vint Phaëton par une grand' montée,
Et de prinsaut devant les yeux se boute
Du pere sien, dont il estoit en doute:
Si se tint loin, car de plus près estant
N'eust peu souffrir clarté qui luisoit tant.
Le clair Phebus à la barbe dorée,
Robe portant de pourpre colorée,
Seoit en Trosne à sa hauteur duisant,
Garni estoit d'esmeraude luysant.
Autour de luy sont en ce beau sejour
L'An & les Mois, les Siecles, & le Jour,
Les Heures là tiennent aussi leurs places
Toutes de reng par egales espaces.
Là est debout Printemps le nouveau né,
Qui d'un chapeau de fleurs est couronné
Là est sur pieds l'Esté nud, sans chemise;

D'espics de bled la couronne au chef mise ;
Automne aussi, qui les membres tachez
Avoit par tout de raisins escachez,
Avec Hyver qui tremble & qui frissonne,
Et dont le poil tout chenu herissonne.
Au milieu d'eux Phebus son siege avoit:
Lors de ses yeux, dont toutes choses voit,
Veit ce jeune homme estonné à merveilles
De voir là-haut choses si nompareilles:
Si luy a dit à chef de temps ainsi.
Que cherches-tu en ce Palais icy,
O Phaëton, enfant très-recevable
De moy ton Pere, & non desavouable ?
Que cherches-tu ? O lumiere pudique,
Ce respond-il, Phebus mon pere unique,
S'il est ainsi que tu vueilles que j'use
De ce nom-là, sans ce que j'en abuse,
Et s'il est vray que ma mere qui faict
Tant de sermens, ne couvre son meffaict
Sous couleur fausse, en te monstrant vray pere,
Fais moy un don par lequel il appere
Que je suis tien, & hors de ma pensée
Soit, je te pri, ceste doubte chassée.
Ces mots finis, Phebus qui l'escouta
Ses clairs rayons estincellans osta
D'entour du chef, & luy commande après
De s'approcher hardiment de plus près.
Puis l'accola, disant, en verité,
Mon cher enfant, tu n'as point merité
Que te renonce, & Clymene a produict
Vray, naturel & legitime fruict
S'il en fut onc : or sans autres tesmoings,
A celle fin que tu en doubtes moins,
Demande un don tel que tu le voudras,
Tien toy certain que de moy ne faudras
A l'obtenir. O grand serment des Dieux!
Par

Paludz d'enfer, incogneuz à mes yeux
Soyez presens à ce que j'ay promis.
A peine avoit à fin son propos mis,
Que Phaëton, d'une ardeur jeune & grande,
Le chariot de son pere demande,
Avec la charge & le gouvernement
De ses chevaux, pour un jour seulement
Dont tout à coup Phebus se repentit
D'avoir juré, & du gref qu'il sentit
Son chef luisant secoua plusieurs fois,
Disant; mon fils, ma parole & ma voix
Trop de leger s'accorda à la tienne,
Que pleust aux Dieux que la promesse mienne
Retinse encor; je confesse ce poinct,
Que ce seul don ne t'accorderois point.
Or est besoin de ton propos changer,
Car ton desir est plain de grand danger,
O Phaëton, ton sens peu raisonnable
Quiert un haut don, voire mal convenable
A ceste force encor si peu virile,
Et à cest aage encor si puerile.
Tu es mortel, & sujet à trespas:
Ce que tu quiers mortel certes n'est pas:
Ainçois te di qu'il y a plus d'affaire
Qu'il n'est permis aux Dieux d'en pouvoir faire.
Bref, tu ne sçais que tu vas affectant,
Les autres Dieux auront du pouvoir tant
Qu'il leur plaira. Mais celuy seul je suis
Qui le flambant chariot mener puis.
Le Roy du Ciel, dont la main merveilleuse
Jecte où luy plaist la foudre perilleuse,
Ne s'y pourroit luy même habiliter.
Et qu'est-il rien plus grand que Jupiter!
Si difficile est la voye premiere,
Que mes chevaux ont peine coustumiere
A la monter partans au poinct du jour,

Combien qu'ils soient tout frais & de séjour.
Le haut chemin est du Ciel au milieu
D'où bien souvent moy mesmes qui suis Dieu,
Tremble & fremi de frayeur & d'esmoy,
Voyant la terre & la mer dessous moy.
L'autre chemin dernier est en descente,
Et a besoin de conduicte descente :
Aussi Thetis qui en mer me reçoit
Tousjours s'effraye, alors qu'elle apperçoit
Que je descens, & entre en peur subite
Que je ne tombe, & ne me precipite.
Et d'autre part du haut ciel la rondeur
Incessamment tourne de tel' roideur,
Qu'avecques soy les estoilles il tire,
Et d'un grand bransle impetueux les vire :
Mais j'y resiste, & la force qui dompte
Les autres tous, jamais ne me surmonte ;
Ains en allant au ciel tout au coutraire
On voit du bas au plus haut me retraire.
Prens donc le cas que le Chariot mien
Je t'ai donné : entreprendras-tu bien
Tirer devers les deux Poles, en sorte
Que la roideur du haut Ciel ne t'emporte?
Tu crois, peut-estre, en des discours debiles,
Que là-haut sont forests, temples & villes :
Je t'averti, afin que ne tresbuches,
Qu'aller il faut par dangers & embuches,
Et que passer te faut devant les formes
Des animaux horribles & difformes.
Donques afin que tu tiennes la voye
Si seurement que rien ne te desvoye,
Passer auprès des cornes conviendra
Du fier Toreau, qui contre toy viendra ;
Du Sagittaire ayant l'arc en la main,
Et du Lyon cruel & inhumain :
Puis le chemin du Scorpion suivras,

Qui

Qui d'un grand tour courbe ces villains bras:
Celuy du Cancre aussi finablement,
Qui les deux bras courbe tout autrement.
Et n'est en toy pouvoir par nuls travaux
Du premier coup regir mes fiers chevaux :
Fiers, pour le feu qui ard en leurs poictrines,
Et qui leur sort par bouches & narines.
Certes depuis que leurs aigres courages
Sont eschaufez tant sont folz & volages,
Qu'a bien grand' peine ils souffrent pour leur guide
Ma propre main, & tirent à la bride.
Donques afin que d'un don mortifere
Je ne t'estrene, helas, mon fils, differe,
Prens garde à toy, & refrains ton desir
Ce temps pendant que tu as le loisir.
Tu veux, afin d'avoir la congnoissance
Comme tu as de mon sang pris naissance,
Qu'un gage sur en tes mains j'abandonne:
Las, en craignant, gage seur je te donne:
Et ceste peur que celer je ne puis
Tesmoigne assez que ton pere je suis.
Jette un petit sur ma face tes yeux,
Et voi mon trainct : que pleust ores aux Dieux
Que jusque au cœur me peusses voir aussi,
Et là-dedans comprendre mon souci.
Au demeurant voi tout ce qui abonde
En cestuy riche & universel monde :
Et de si grans & tant d'autres richesses
Dont terre, & mer, & ciel font leurs largesses,
Demande m'en ce que bon tu verras,
D'estre esconduit au danger ne cherras:
Fors qu'en ceci je te dirai, non,
Qui n'est que peine, à bien dire son nom,
Non point honneur : ô mon enfant treschér,

Peine pour don tu viens icy cercher :
Qui te faict donc estre à mon col pendu ?
Oste tes bras . flateur mal entendu,
Tu obtiendras, & t'en tiens asseuré,
Puis que les eaux d'enfer j'en ay juré,
Ce que voudras, tant soit la chose grande :
Mais sois aumoins plus sage en ta demande.
Ainsi Phebus son fils admonnestoit,
Qui à ses dicts fort repugnant estoit.
Opiniastre en son premier propos,
Et le beau char convoite sans repos.
Donc quand son pere avec peine indicible
Eut differé tant qu'il luy fut possible,
Il le mena au lieu haut, où rengé
Estoit ce char, par Vulcanus forgé.
D'or fut l'aisseul, d'or luysoient tout autour
Les deux limons, d'or estoit le haut tour
De chasque rouë, & l'ordre bel & gent
De chacun ray fut estoffé d'argent.
Sur les coliers sont belles chrysolites
Mises par ordre, avec gemmes eslites.
Desquelles fut grande lummiere issant
Pour le soleil contre resplendissant.
Et cependant que l'œil & haut courage
De Phaëton contemploit cest ouvrage,
Aurore vint ouvrir les portes closes
De l'Orient, toutes plaines de roses,
Si vont fuyant les estoilles par routes
Que Lucifer devant soy chasse toutes
A grans troupeaux & après tout le reste
Sort le dernier de la maison celeste.
Lors aussi tost que Phebus apperçoit
Que terre & monde à rougir commençoit.
Et qu'il eut veu toutes pasles & mornes
Esvanouir du croissant les cornes,
Il va soudain les Heures appeler,

Et les Chevaux leur commande atteler;
Ce qu'elles font & les chevaux ſuperbes
Fort bien repeus d'ambroſiennes herbes,
Hors de l'eſtable ont tirez & guidez,
Et de leurs frains bien reſonnans bridez.
Le pere adonc d'un unguent precieux
Oignit le blanc viſage gracieux
De ſon cher fils, & de tendre & ſenſible
Contre l'ardeur le rendit deffenſible;
Si luy a mis les raiz autour du chef,
Et les mectant redoubla de rechef
Mille ſouſpirs, qui ſon prochain martire
Pronoſtiquoient, & ſur ce luy va dire:
Au moins, mon fils, à l'advis que ton pere
Te veut donner, ſi tu peux, obtempere:
Les fiers chevaux piquer donne-toy garde,
Ains par la reſne à force les retarde:
De leur gré vont, voire ſi roide & fort
Qu'à les tenir faut merveilleux effort.
Et ne faut pas que d'aller t'aventures
Directement le long des cinq Arctures:
Le vray chemin qu'à tenir je t'encharge
Va de travers en curvature large,
Et ſeulement juſqu'à l'extremité
De trois cerceaux ſon but eſt limité,
Du pole Auſtral, tant qu'il peut, s'eſloingnant.
Auſſi de l'Ourſe à l'Aquilon joignant
D'aller par-là, non par ailleurs t'advouë:
Tu verra bien les traces de la rouë.
Et pour donner eſchauffoiſon egalle
A terre & ciel, ne monte, ne devale:
Car ſi ton char en l'air haut monter laiſſes,
Le ciel ardras: ſi auſſi tu l'abaiſſes
Par meſme feu la terre detruiras:
Tien le moyen, à ſeurté tu iras.
Auſſi affin que la rouë qui tourne

Du

Du costé droict, ne te mene & destourne
Au Serpent tors, & qu'au signe de l'Arc,
La gauche rouë aussi point ne t'esgare,
Tien l'entre-deux, ne fais destorse aucune,
Le demourant je laisse à la fortune :
Laquelle puisse à ton secours veiller,
Et mieux que toy te vueille conseiller.
Or cependant que t'ay propos tenu,
L'humide nuict par ataindre est venu
L'extremité de l'Hesperide mer :
Honnestement ne pouvons plus chommer :
On me demande, & Aurore advancée
Reluit desjà, toute obscure chassée.
Prens ceste resne, il est temps de partir,
Ou si tu veois que puisses divertir
Ta fantaisie, use pour ton grand bien
De mon conseil, non du chariot mien.
Outre, tandis qu'as d'y penser le terme,
Et que tu es encores en lieu ferme,
Sans que mal duit tu sois encor jecté
Dessus le char follement convoité,
Concede-moy clarté en terre espandre,
Laquelle voir tu puisses sans esclandre.
Lors Phaëton de corps jeune & habile
Sauta dedans le chariot mobile,
Sur pieds se plante, & grand plaisir prenoit
A manier la resne qu'il tenoit.
Puis mercia son pere plein d'ennuy
Contre & maugré la volonté de luy.
Ainsi s'en va le jeune Phaëton :
Lors Pyroïs, Eous, & Aeton,
Phlegon aussi, chevaux du Soleil clair,
En hennissant de feu remplirent l'air,
Et du ciel clos les barres grans & lées
Heurtent des pieds, lesquelles reculées
Furent soudain par Tethis, qui encore

De son neveu les fortunes ignore.
Donc quand le ciel ainsi par elle ouvert
Se fut monstré bien large & descouvert,
Les fiers chevaux deslogeant galoperent
Parmi les airs, & les nuës coupperent,
Outrepassant, tant fut prompt leur départ,
Le vent issu d'icelle mesme part.
Mais trop à l'aise & peu chargez se treuvent,
Ne, qui pis est, bien cognoistre ne peuvent
Qui les conduict, & pas ne leur pesoit
Le joug, ainsi que paravant faisoit.
Ains comme danse en la mer le navire
Sans juste poids, & sur l'eau tourne & vire
Puis çà, puis là, instable & sans arrest,
Pource que vague & par trop leger est;
Ainsi n'ayant l'accoustumée charge,
Ce chariot par le ciel haut & large
Saute & ressaute, & l'air le pousse & guide
Encontremont, comme une chose vuide.
Ce que sentans les chevaux attellez
Hors du chemin battu s'en sont allez,
Et d'un grand cueur leurs freins vindrent à mordre
Sans plus courir selon le premier ordre.
Dont Phaëton se print à estonner:
Ne sçait la bride à quelle main tourner,
Ne sçait la voye, & quand il la sçauroit,
Sur les chevaux nulle puissance auroit.
Ces sept Trions tous gelez de froidure
Furent surpris de chaleur aspre & dure,
Et se baigner pour neant ont tendu
En l'Oecean, qui leur est defendu.
La grand' serpente au pole arctique emprainte
Morne de froid, & à nul donnant craincte,
Sentit ardeur, & du chaut irritée
Concent en soi fureur inusitée.

On

On dit aussi par tout (ô Bootès)
Que moult troublé alors enfuy t'es,
Quoi que courir ne pouvois, ne voulusses,
Et qu'empesché à ta charette fusses.
Donc aussi tost que du haut des clers cieux
Le miserable en bas jetta ses yeux,
La terre veit en rondeur bien formée
Totalement dessous luy abismée,
Si devint pasle, & de peur promptement
Aux deux genoux luy vint un tremblement,
Et par si claire & grand' resplendissance
Obscurité print en ses yeux naissance.
Jà voudroit-il qu'en ces lieux supernels
N'eust onc mené les chevaux paternels:
Jà se repent dont sa race a cognuë,
Et plus, d'avoir sa requeste obtenuë:
Jà souhaittant de Merops estre né,
Le malheureux est ainsi pourmené,
Que le navire agité des orages,
Auquel le maistre a lasché les cordages,
L'abandonnant du tout à la mercy
Des oraisons, des veux, des Dieux aussi.
Que fera-il? il a laissé derriere
Beaucoup de ciel, & si en voit arriere
Plus devant soi, il mesure, il compasse
En son cerveau & l'une & l'autre espace:
Aucunes fois vers l'Occident se tourne,
Aucunes fois son œil jette & sejourne
Sur l'Orient, mais il est fort à craindre
Que jamais plus ne les puisse restraindre:
Car rien ne fait de ce que faire tâsche,
Tant y est neuf: la bride point ne lasche,
La tenir court ne luy sert d'un seul poinct:
Et des chevaux les noms ne cognoist point.
Puis tout tremblant voit les merveilles sacres,
Qui sont là sus, & les grans simulacres

Des monſtres fiers, qui en diverſes pars
Par tout le ciel ſont ſemez & eſpars.
Là eſt un lieu où parmi ceſte tourbe
Le Scorpion ſa queuë & ſes bras courbe
En forme d'arc, & juſques aux manoirs
De ſes voiſins eſtend ſes membres noirs.
Quand l'enfant veit la beſte monſtrueuſe
De noir venin toute moite & ſueuſe,
Le menaſſant à luy de près ſe joindre,
Et de ſa queuë aguillonnant le poindre,
Povre de ſens tellement s'eſtonna,
Que de frayeur la bride abandonna.
Quand ſur le dos les chevaux la ſentirent,
En s'eſcartant parmi les airs bondirent,
Et librement d'allées & venuës
Vont galopant regions incogneuës,
Là où leurs cours impetueux les porte;
Là ſans compas chacun d'eux ſe transporte.
Juſques au ciel des eſtoilles ils vont,
Le chariot trainent, & rouller font
A travers lieux où n'a chemin, ne ſente:
Plus toſt vont haut, plus toſt vont en deſcente;
Et de droict fil viennent fondre grand erre
Juſques à l'air plus prochain de la terre:
Si qu'esbahye eſt la Lune en ſa ſphere,
De voir courir les chevaux de ſon frere
Deſſous les ſiens: & les nuës eſparſes
Parmi les airs fument à demi arſes:
Meſmes la terre au plus bas lieu aſſiſe
De flambes eſt (comme le reſte) eſpriſe.
Toute ſe fend pour l'humeur qui tarit,
L'herbe ſe fene, arbre & fueille périt:
Le champ du bled à ſon dommage baille
Au feu ardant foiſon de ſeche paille.
Cela n'eſt rien, les grans villes & fortes,
Murs & rempars bruſlent juſques aux portes,
Et

Et pour neant du feu les gens se gardent,
En cendre vont : bois & montagnes ardent :
Tmolus en ard, le mont Athos s'enflambe,
Taurus se brusle, Oete est tout en flambe,
Si fut Ida, pour lors, seche & sans eaux,
Qui paravant triumphoit en ruisseaux :
Et Helicon des neuf Muses aimé,
Aussi Aemus non encor surnommé
Oeagrien : grand' flambe fit Aetna,
Car pour un feu à ce coup deux en a :
Cynthus, Eryx, Parnassus à deux testes,
Cytheron propre à celebrer les festes,
Mimas, Othris, & Dindyma s'alument,
De Rhodopé les neiges se consument,
En feu s'en va Mycalé & Caucase :
Maugré son froid, la Scytie s'embrase,
Le grand mont d'Osse avec Pindus brusla,
Voire Olympus plus grand que ces deux-là ;
Si firent bien les grans Alpes cornuës,
Et Apenin, lequel soustient les nuës.
  Lors Phaëton va adviser le monde,
Qui flamboioit de feu tout à la ronde,
Si que de chaut grand' angoisse portoit :
Et anhelant, de sa bouche sortoit
Comme d'un four vapeur de chaleur pleine :
Son char s'enflambe, intolerable peine
Luy ont en l'air les bluettes donné,
Et de fumée espesse environné :
Ne sçait où va, où il est, & l'emmenent
Les prompts chevaux où leurs plaisirs les meinent.
  On tient qu'alors les Aethiopes prindrent
Teinct si haslé, que Mores ils devindrent,
Et que du chaut qui l'humeur estancha,
Comme on la voit, la Libye secha.
Nymphes adonc, pleurans eschevelées,

Faisoient le dueil des sources escoulées.
La Beotie avec une soif grande
Cerche Dircé, Argos par tout demande
Amymoné sa fontaine liquide:
Ephyré quiert la source Pirenide.
Les fleuves grans, grans de rives & fons
Ne furent pas en leurs canaux profons
Bien asseurez: mais trop plus qu'esbaïs.
Au fil de l'eau a fumé Tanaïs,
Aussi a faict Peneus l'ancien,
Et Caycus fleuve Teutracien,
Et Ismenos riviere non dormante,
Et de Phocis le beau fleuve Erymanthe,
Et Xanthus clair, qui devoit ardre encor,
Et Lycormas qui est aussi blond qu'or,
Et Meander qui va s'esbanoyant
Dedans son eau çà & là tournoyant.
Eurotas brusle, & Melas de Mygdonne,
Et Euphrates arrousant Babylone.
Thermodoon, Phasis, Ganges, Ister,
A ceste irdeur ne peurent resister.
Orontes ard, d'Alpheus les eaux vives,
Et Sperchius ardent jusques aux rives:
Et le fin or qui en Tagus se treuve,
Fondu du feu couloit comme le fleuve.
Les Cignes blancs qui de leur melodie
Solemnisoient les fleuves de Lydie
Ardoient, avec nombre infini d'oiseaux,
Dedans Caystre, au beau milieu des eaux.
Le Nil fuit effrayé du meschef
Au bout du monde, & retira son chef,
Si bien que point n'apparoist aujourd'huy:
Encor voit-on sept entrées de luy,
De qui les eaux s'en sont toutes allées
Maintenant sont sept poudreuses Vallées.
Pareil malheur a les undes taries

D'Herbe & Strimon, aux terres Ismaries,
Et des plus beaux qu'en Occident congnois,
Du Pau, du Rhin, du Rosne Lionnois,
Aussi du Tibre, à qui estoit promis
Qu'à luy seroit tout le monde submis.
La terre fend, & parmi ses fendaces
La grand' lueur jusqu'aux regions basses
A penetré, & si clair y raya
Que Proserpine & Pluton s'effraya.
La mer se serre, & ce qu'on disoit mer,
De sable sec un champ se peut nommer.
Les monts terreux sous l'eau profonde estans
Sont descouverts, & se manifestans
Le nombre accreu ont des Cyclades Isles.
Aux fons s'en vont les poissons moult debiles,
Nobles dauphins pour la chaleur n'osoient
Saillir en l'air, comme devant faisoient.
Maint beuf de mer, & mainte grand' baleine
Au fons de l'eau gisent morts sur l'areine.
Doris, Nerée, & leur filles faschées,
Mesmes se sont (ainsi qu'on dit) cachées
Dessous l'eau tiede : & le grand Neptunus
Tout refrongné osa ses bras tout nuds
Trois fois hors l'eau mettre & adventurer
Trois fois ne sçeut l'air ardent endurer.
Finablement Terre dame tressainte,
Des eaux de mer environnée & ceinte,
Et des ruisseaux que l'infortune amere
Feit retirer au ventre de leur mere,
Va mettre hors parmi une crevace
Jusques au col sa liberale face,
La main au front, & d'un grand tremblement
Esbranslant tout universellement,
Plus bas un peu s'assit & s'avalla
Que de coustume, & puis ainsi parla.
Si tout ceci (suprême Déité)

A gré te vient, & je l'ay merité ;
A quel propos cesse à present ta foudre ?
Puis que finir me convient, & resoudre
Par feu cruel, viens moy du tien ferir:
Regret n'aurai de telle main perir.
A peine puis dire un mot) & sans doute
La grande vapeur quasi l'estouffoit toute)
Regarde-moy, & entens à mes veux,
Grillez & ars sont desja mes cheveux :
Flambe & fumée aussi mes yeux affolent,
Et sur mon chef les estincelles volent.
Est-ce l'honnour, le fruit, le benefice,
Que tu me rens de mon fertile office ?
Et pour l'ennuy, la froissure, & l'ahan
Que j'ai de herce & de soc, d'an en an ?
O Dieu des Dieux, me traictes-tu ainsi,
Pour mon loyer d'administrer ici
L'herbe aux troupeaux, les fruicts meurs & recens
Au genre humain, & à vous de l'encens ?
Or prens encor que merité je l'aye,
Qu'ont faict les eaux pour souffrir ceste playe ?
Qu'a desservi ton bon frere Neptune ?
Pourquoy la mer, qui luy est par fortune
Escheuë en lot, va-elle en descroissant,
De jour en jour loin du ciel s'abaissant ?
Las ! si l'amour de moy, & de ton cher
Frere germain, ton cueur ne vient toucher,
Vueilles aumoins, par pitié prendre garde
A ton cler ciel. O Dieu puissant, regarde !
Bas & haut fume & l'un & l'autre Pole.
Si, tantsoit peu, la flambe les viole,
Vos beaux manoirs ruyneront, helas
Ne vois-tu point comment ahane Athlas ?
A peine peut soustenir sur l'eschine
Du ciel très-haut l'enflambée machine.

Si

Si mer, si terre, & ciel s'en vont perdus,
Au vieil chaos retournons confondus:
Retire donc du feu si peu de chose
Qui reste encor, & le tout mieux dispose,
A tant se teut la Terre douloureuse,
Car endurer la vapeur chaleureuse
Plus ne pouvoit, ne parler nullement:
Parquoi son chef retira promptement
Tout dedans soi, aux fosses sousterraines,
Qui des enfers estoient les plus prochaines.
Lors Jupiter misericordieux
Après avoir bien faict entendre aux Dieux,
Mesme à celuy qui le char a donné,
Que sans secours tout s'en va ruiné,
Droict au plus haut de la tour se retire,
D'où d'icy bas les nuës il attire,
Et de laquelle, en tel endroict qu'il veut,
Lance la foudre, & le tonnerre esmeut.
Mais pour celle heure, il n'est pas sceu ou querre
Nuës qu'il peust attirer de la terre,
N'aucunes eaux que du Ciel fist pleuvoir:
Parquoy tonna, & de tout son pouvoir,
Darda la foudre avecques le bras dextre
Sur le nouveau charetier mal adextre,
Luy osta l'ame & le char embrasé;
Et par le feu, a le feu appaisé.
Les forts chevaux qui de peur tresbucherent,
Culebutant tous ensemble, arracherent
Leurs cols des jougs, les harnois ont laissez
Sur le chemin, rompus & despecez.
Loin d'un costé gist le mort tombé seul,
De l'autre gist, hors des limons l'aisseul,
Rouës, & rais, & pieces esclatées
Du chariot au loin sont escartées:
Et Phaëton à qui les aspres feux

Faisoient flamber les beaux crespes cheveux,
Cheut renversé : Fortune ainsi le traicte,
Et parmi l'air fut porté longue traicte:
Comme par fois des sereins & clers Cieux
Chet une estoile, ou choir semble à nos yeux.
A la fin s'est sa cheutte rencontrée
Loin de sa terre, en contraire contrée,
Où le receut le Pau fleuve fameux,
Et luy lava son visage fumeux.
Les Nymphes lors Nayades d'Italie
En tumbeau faict de pierre bien polie,
Le corps formant poserent à l'envers,
Et au dessus firent graver ces Vers.
Cy dessous gist Phaëton, conducteur
Du chariot de son cler geniteur,
S'on dit que mal sceut conduire sa prise,
Si tomba-il ayant faict haute emprise.
Le pere alors miserable & fasché,
Son larmoyant visage avoit caché :
Voire & tien l'on (si croire ainsi le faut)
Que de soleil au monde y eut défaut
Un jour entier, la flambe seulement
Du survenu cruel embrasement
Donna clarté en tere longue pose,
Et ce malheur servit de quelque chose.
Clymene après avoir dit par grand' ire,
D'un tel malheur ce qu'il en faloit dire,
Hors de son sens en habit desciré,
Par tout le monde a couru & viré,
Cerchant par tout, premier le corps sans ame,
Et puis les os. Enfin la bonne Dame
Trouva les os sous dur tumbeau serrez,
Et sur rivage estranger enterrez.
Lors sur le lieu, quasi pasmée, tombe,
Et ayant leu le nom dessus la tumbe,
Le marbre froid de larmes a couvert,

Et l'eschauffa de son sein descouvert.
  Ses sœurs aussi les Heliades belles,
Non moins pleurant, firent des larmes d'elles;
Dons à la mort inutiles & vains :
Et se frappans l'estomac de leurs mains
Ont appelé, par jours & par nuits maintes,
Leur frere cher Phaëton, qui leurs plainctes
Ne peut ouir : puis de douleur touchées
Se sont dessus le sepulchre couchées.
  Jà quatre mois ce dueil plein d'amertume
Avoient mené à leur mode & coustume.
(Car jà la mode estoit faicte d'usage)
Des sœurs adonc, celle qui eut plus d'aage;
Se voulant seoir dessus la terre froide,
Crie & se plaint que des pieds devient roide :
Vers qui taschant la seconde venir
Ses plaintes sent racines devenir.
La tierce, ainsi que ses cheveux taschoit
Rompre des mains, des fueilles arrachoit,
L'une se plainct, dont ses cuisses chernuës
En tronc de bois tout court sont retenuës.
L'autre se plainct de quoy ses bras tant beaux
A veuë d'œil deviennent longs rameaux.
Et cependant qu'elles sont en ces peines,
L'escorce vert leur croist autour des aines
Des aynes monte au ventre bellement,
Au sein, aux bras, & aux mains, tellement
Que plus n'appert sinon leur bouche belle,
Qui au secours encor la mere appelle.
Mais que fera la mere martirée,
Sinon courir là où elle est tirée
D'amours d'enfans, puis deçà, puis delà,
En les baisant, si l'aisement elle a ?
Ce n'est pas tout, elle a tasché adonc
A retirer les corps hors de leur tronc,
Et pour ce faire, avecques ses mains blanches
Dont

Dont il saillit dessus l'escorce verte
Gouttes de sang, comme de playe ouverte.
Chascune adonc qui sent ce mal, s'escrie,
Laissez cela, ma mere, je vous prie,
Laissez cela, & vos mains retirez,
Car nostre corps en l'arbre deschirez.
Adieu disons; lors l'escorce & le bois
Couvrit leur bouche & empescha la voix.
De ces nouveaux arbres encor degoutte
Journellement des larmes mainte goutte.
Larmes de gomme en ambre durcissant,
Lequel le Pau fleuve clair & puissant
Souvent envoye aux Dames d'*Italie*,
Pour le porter sur leur gorge polie.
Là fut present Cygnus fils de Sthenel,
Parent sans plus du costé maternel
A Phaëton, toutes fois son plus proche
En zele vray d'amitié sans reproche.
Luy donc ayant son regne abandonné,
(Car de Ligure estoit Roy couronné.)
Avoit rempli de grans clameurs plaintives
D'Eridanus les verdoyantes rives,
Et la forest qui d'arbres & ramées
Accruë estoit, par les sœurs transformées,
Mesmes le fleuve en avoit retenti:
Quand le dolent sa voix d'homme a senti
Attenuer, & son chenu pelage
Se transmuer en semblable pennage,
Son col veit loing de l'estomac s'estendre:
Ses doigts rougir, & l'un l'autre se prendre:
Puis eut une esle à chacun costé jointe,
Et faicte fut sa bouche un bec sans poincte.
Enfin Cignus entierement devint
Un oiseau blanc auquel depuis n'advint
D'avoir au ciel, n'a Juppiter fiance,
Comme n'ayant pas mis en oubliance

Le feu à tort sur Phaëton jetté,
Parquoy depuis à son refuge esté
Parmi estangs & grans lacs spacieux,
Et luy fut lors le feu tant odieux,
Qu'il s'est depuis toujours voulu retraire
En l'eau qui est au feu toute contraire.
Tandis Phebus terni de dueil attainct,
Et aussi fort dechu de son beau tainct,
Que quand il souffre esclipse bien extresme
La clarté hait, hait le jour & soi-mesme,
Pleure, & pleurant tant se despite & deult,
Que plus au monde esclairer il ne veut.
Ma destinée a, ce dit-il, assez
Eu de travaux par les siecles passez;
Et me repens du labeur que j'ai pris,
Labeur sans fin, sans honneur, & sans prix.
Qui voudra, voise à ceste heure conduire
Le chariot qui le monde faist luire:
Et si aucun des Dieux ne le peut faire,
Vienne lui-mesme entreprendre l'affaire.
Au moins tandis que mes resnes tiendra,
De faire outrance il ne luy souviendra,
Et chommeront ses foudres trop severes,
Dont si bien sçait priver d'enfans les peres:
Lors sçaura-il ayant experience
De mes chevaux trop plains d'impatience,
Que cestui-là qui regir ne les sceut,
N'avoit gaigné que la mort en receut.
Comme Phebus se plainct de ses molestes,
Circui l'ont les autres Dieux celestes,
Le suppliant d'affection profonde
De ne laisser en tenebres le monde.
Juppiter mesme à luy bien fort s'excuse
Du feu jetté, & de prieres use.
Finablement d'une royalle audace
A la premiere adjousta la menace.

Sur

Sur ce Phebus ses grans chevaux r'assemble,
Dont le plus seur de peur encores tremble;
Les bat, les frappe, en colere les broche,
Et le trespas de son fils leur reproche:
Le tout-puissant adonc de toutes pars
A tournoyé du Ciel les hauts rempars,
Pour visiter avecques providence
Si le feu a rien mis en decadence.
Puis quand il vit que d'un chacun quartier
Tout estoit seur, ferme, & en son entier,
Du Ciel s'en vint aussi bas que nous sommes
Pour voir la terre & le labeur des hommes,
Mais par sus tout il mit son estudie
A reparer son païs d'Arcadie,
Et retablir les fleuves & ruisseaux,
Qui n'osoient faire encor courir leurs eaux:
Herbes & fleurs à la terre rendit,
Fueilles & fruicts sur les arbres pendit,
Et les forests gastées de l'ardeur
Feit revestir de nouvelle verdeur.
Tant y alla, & tant il en revint
Qu'ardentement amoureux il devint
De *Calisto* vierge, qui de Nonacre
Native estoit: ceste pucelle sacre
Pas ne faisoit ouvrages delicats;
Parer son chef aussi n'estoit son cas,
Ains le tenoit d'un blanc fronteau serré,
Et se ceignoit d'un gros tissu ferré:
Aucunes fois un dard elle tenoit,
Aucunes fois un arc elle prenoit,
Car elle estoit de Diane compagne:
Et n'y eut fille en toute la montagne
De Menalon d'elle plus fort aimée
Mais grand' faveur passe comme fumée.
Jà le soleil hautement eslevé
Son mi-chemin avoit plus qu'achevé,

Quand elle entra dans un bois, dont nul aage
N'avoit fait choir ne branche, ne fueillage.
Là sur un lieu feutré d'herbe & de mousse
Va despouiller de l'espaule sa trousse,
Puis son bel arc bien tendu destendit,
Et dessus l'herbe à terre s'estendit,
Tout de son long, de reposer contraincte,
Faisant chevet de sa trousse bien paincte.
Quand Jupiter qui de loin la regarde,
La vit seulette & sans aucune garde,
Jà, ce dit-il, ne sçaura mon espouse
Ce coup d'emblée, & n'en sera jalouse,
Ou s'ell' le sçait, elle aura beau s'en plaindre.
Sont les couroux des Dames tant à craindre?
En ce disant, il va prendre subit
De Diana le visage & l'habit,
Puis s'approcha de la vierge, en disant,
Ma chere sœur, que fait-tu cy gisant?
Et en quel bois as-tu cerché ta prise?
Lors se leva la vierge bien apprise,
Et luy respond: De cœur je te saluë,
Deesse chaste, & de plus grand valuë
Que Jupiter, j'en di ce qu'il m'en semble,
Me deust-il or ouir & voir ensemble.
Et luy de rire, avecques joye extresme
D'ainsi se voir préferer à soi-mesme:
Puis la baisa non assez chastement,
Ne comme font vierges communément.
Et comme estoit de luy racompter preste,
Dedans quel bois avoit esté en queste,
Il l'empescha, l'embrassant ferme & fort:
Si se declare, usant de grand effort.
Elle de luy met peine à se deffaire,
Autant pour vray que femme sçauroit faire:
Que pleust aux Dieux, Juno, que veoir la peusses!

Vers

Vers elle usé de plus grand' douceur eusses:
Moult se debat : mais où pourroit-on prendre
Fille, qui peust d'un tel Dieu se deffendre?
Au Ciel après victorieux il monte,
Et Calisto pleine d'ennuy & honte,
Faisant en l'air sa complainčte & querelle,
En haine print la forest maquerelle :
D'où s'en allant, tant eut le cueur saisi
Et perturbé, qu'elle oublia quasi
Ses dards, sa trousse, & son arc destendu
Qui là estoit contre un arbre pendu.
Surce voicy (avec sa chaste bande)
Venir Diane aval la forest grande
De Menalon, bien fiere en son courage
D'avoir occis mainte beste sauvage :
Si apperceut la Nymphe, & l'appella,
Elle l'oyant, soudain se reculla,
Et de prinsaut qu'eut Diane advisé,
Craignit que fust Jupiter desguisé :
Mais quand ses yeux en se retounant, veirent
Les Nymphes sœurs, qui leur Dame suivirent,
Elle cogneut que ce n'estoient cautelles,
Parquoy s'en vint droit en la trouppe d'elles.
O combien est malaisé, qu'on ne face
Cognoistre aux gens son crime par la face!
Les yeux en haut à grand' peine elle dresse,
Ne n'osoit plus costoïer sa maistresse
Ne cheminer en son reng la premiere,
Comme elle estoit paravant coustumiere:
Ains ne dit mot, & rougissant tesmoigne
Qu'en son honneur elle a receu vergongne:
Voire & ne fust que Diane est pucelle,
Juger eust peu de la coulpe d'icelle
En cent façons, & dit-on que ses sœurs
Cogneurent bien du fait des signes seurs.

Le temps coula, & la lune cornuë
Jusqu'à neuf fois estoit jà revenuë,
Quand il advint qu'au retour de la chasse
Diane estant du chaut pesante & lasse,
Entra dedans une forest ramée,
D'arbres espais à l'entour bien fermée,
Où murmurant un cler ruisseau couloit,
Duquel le sable au fons de l'eau rouloit.
Après qu'elle eut de sa divine bouche
Loué le lieu, l'eau du pied elle touche:
Puis dit ainsi; Loing de nous pour le moins,
Sont à present regardeurs & tesmoings:
Je suis d'avis, mes filles cher tenuës,
Qu'en ce beau lieu nous baignons toutes nuës,
A ce mot-là rougit la povre fille:
Toute la troupe adonc se deshabille,
Fors Calisto, qui triste & pensive est:
Voyant cela, chascune la devest,
Et près que fut mise jus sa vesture,
Avec le corps parut sa forfacture:
Dont plus avant en trouble & peur elle entre,
Et comme veut des mains cacher son ventre,
Va (dit Diane) ailleurs ton corps mouiller,
Et le sacré ruisseau ne vien souiller,
Luy commandant, puis qu'elle estoit enceincte,
De s'en aller hors de la bande saincte.
Juno Deesse arrogante & austere
De longue-main savoit tout ce mystere,
Et attendit l'heure propre & le poinct,
Pour s'en venger grefvement & appoint.
Or de tarder n'avoit plus cause aucune,
Et ce qui plus augmentoit sa rencune,
Son ennemie avoit jà fait l'enfant
Nommé Arcas, en beauté triomphant:
Devers lequel Juno plaine de rage
Tourna ses yeux & son cruel courage,

Di-

Disant ainsi : Adultere villaine ,
Encor falloit qu'eusses la pance plaine,
Et que le tort que de toy j'ay receu
Fust par ton fruict manifesté & sceu ,
Et que par-là fust aussi tesmoigné
Le deshonneur qu'a mon mary gaigné.
Mais impunie or' ne te laisseray ,
Car pour jamais ta forme effaceray ,
Qui trop te plaist & qui trop fut prisée
De mon mary , garse mal advisée.
Ces mots finis , de main cruelle & forte
La prend au poil , & par terre la porte
Le front premier : elle la suppliant,
Luy tend les bras bien fort s'humiliant.
Ses bras adonc , ainsi qu'ils s'avancerent ,
Un gros poil noir à vestir commencerent :
Ses mains , ses doigts , à se courber se prindrent ,
Et peu à peu crochuz ongles devindrent,
Servans de piedz pour marcher en tous lieux.
Sa bouche aussi que le plus grand des Dieux
Baisa jadis , changea sa belle forme
En gueulle grand' , rechignée , & difforme.
Aussi afin que par humble prier',
Elle ne peust les courages plier ,
Osté luy fut le pouvoir de rien dire:
Une voix rauque , une voix pleine d'ire
Et de terreur luy sortoit seulement
Hors du gosier espouvantablement :
Mais nonobstant que du tout devint Ourse,
Son premier sens ne perdit-elle pource ,
Ains tesmoignant ses douleurs & tourmens
Par continus aigres gemissemens
Elle a levé , comme font les humains ,
Devers le Ciel ses telles quelles mains :
Et quand ne peut son Jupiter absent

Nommer ingrat, ingrat elle le sent.
Las quantesfois en la prairie sienne
Et par devant sa demeure ancienne
Se pourmena sans repos ny arrest,
N'osant coucher seullette en la forest!
Las quantes-fois par rochers & par bois
Les chiens courans l'ont tenuë aux abbois!
Las quantesfois elle qui fut chasseuse,
Devant chasseurs fuit toute paoureuse!
Souvant voyant mainte beste champestre
S'alloit cacher ne se souvenant estre
Ce qu'elle estoit, si qu'en mont ne rocher
L'ourse n'osoit des ourses approcher:
Et voyant loups de peur se desespere,
Combien qu'entr'eux fust Lycaon son pere.
A chef de temps survint son fils Arcas,
Né de quinze ans, ignorant tout le cas,
Qui en allant les bestes pourchasser,
Et eslisant propre bois pour chasser,
Dès que ses rhetz & filets eut tendus
Aux environs du bois d'Erymanthus,
Par grand hazard sus à sa mere il court:
Qui le voyant, sur pieds s'arresta court,
Comme si elle eust congnoissance bonne
De son enfant. Arcas adonc s'estonne,
Et recula de craincte espovanté,
Voyant l'œil d'elle en luy tousjours planté,
Et non sachant que sa mere fust telle,
Il ne voulut plus près s'approcher d'elle:
Lors de son dard frefchement esmoulu,
Par l'estomac enferrer l'a voulu.
Mais Juppiter souveraine d'essence,
Retint le coup, empeschant ceste offence:
Puis par le vent en l'air haut emportez,
En un moment il les a transportez
Jusques au ciel, où il en feit deux signes

Clairs,

Clairs & luisans, en mansion voisines,
Juno s'enfla, dès que devant ses yeux
Veit resplendir son adversaire aux cieux:
D'où descendant en mer s'en est venuë
Devers Thetis la Déesse chenuë,
Et l'Ocean, tous deux pour leurs vieillesses
Moult reverez des Dieux & des Déesses.
Si ont prié Juno qu'elle leur dist
Pourquoy venoit, laquelle respondit:
Vous demandez pourquoy si diligente
Je viens ça bas, qui du ciel suis régente:
Sçavoir vous fais qu'une autre maintenant
Est au clair ciel en lieu de moy regnant.
Et mentir veux, si dès que sera nuict,
Vous ne voyez (qui trop au cueur me nuit)
Deux Astres neufz, qui d'amour favorable
Ont eut n'aguere au ciel place honorable,
Droict au cerceau, dont la rondeur accole
En petit tour, des cieux le dernier pole.
O Dieux marins, est-ce-là pour penser
Qu'on ne voudra Juno plus offenser?
Est-ce par-là qu'on craindra ma puissance,
Qui fais prouffit quand je porte nuisance?
O combien grande & habile je suis!
O que j'ay bien monstré ce que je puis!
D'estre plus femme ay gardé la traistresse,
Et maintenant elle est faicte Deesse:
Ainsi punis sont ceux qui me font faute:
Voilà comment est ma puissance haute.
Je suis d'advis que femme il la reface,
Et que de beste il luy oste la face,
Ainsi qu'il feit à Io mugissant.
A quoy tient-il qu'en me forbanissant
Il ne l'espouse, & qu'il ne delibere
De recevoir Lycaon pour beau-pere?
O puissans Dieux, si la grefve poincture

Et le mespris de vostre nourriture
Vous touche au cueur, commander vous prions
A vostre mer, que les Septentrions
N'y entrent point, & les Astres chassez
Qui par mal faire au ciel sont advancez:
A celle fin que l'ordre concubine
Point ne se baigne en l'eau pure marine.
Juno trés-bien sa demande impetra
Des Dieux de mer, puis dedans l'air entra
En chariot ayant limons dorez,
Tiré par paons bien painčts & colorez.
Aussi bien paints des yeux d'Argus tué,
Comme en noir fut ton pennage mué,
Corbeau jaseur, qui avois de coustume
Par cy-devant de porter blanche plume.
Certes l'oiseau par moy ores chanté
Estoit jadis si blanc & argenté,
Qu'égal estoit aux colombelles coyes,
Et de blancheur ne devoit rien aux oyes,
Qui preserver devoient le capitole,
N'au cygne avec, qui loing des eaux ne vole:
Mais tant luy feit sa langue de dommage,
Qu'ores, pour blanc, il porte noir plumage.
Jadis n'y eut fille en toute Aemonie
Qui fust de grace & beauté mieux garnie
Que Coronis, la Nymphe Larissée,
Que Phebus eut sur toutes en pensée,
Elle estant Vierge, ou elle ayant forfaičt:
Mais le corbeau s'apperceut de son faičt,
Si ne sceut-on jamais le divertir
D'aller Phebus son maistre en advertir.
En y allant la corneille esvolée
(Pour sçavoir tout) après luy est volée,
Et aussi tost que la cause entendit
De son chemin, rondement luy a dit:

Tu

Tu vas très-mal, croy moy si tu es sage,
Sans mespriser de mon bec le présage:
Escoute un peu ce que fus un temps,
Voy ce que suis, & le pourquoy entens,
Tu trouveras que ma fidelité
M'a faict nuisance en disant verité.
Pallas un jour, par son sens & pratique,
En corbillon tissu d'ozier Attique,
Avoit l'enfant Erichthone enfermé,
Lequel sans mere avoit esté formé:
Et deffendant que point on n'y regarde,
Elle bailla ce corbillon en garde
Entre les mains de trois pucelles, nées
Du Roy Cecrops, sans ce qu'acertenées
Pallas les eust de l'estrange merveille,
Qui enfermée estoit en la corbeille.
Je, qui estois de fueilles bien cachée,
Du haut d'un orme où je m'estois branchée
Les espiois: les deux, Herse, & Pandrose
Gardoient très-bien ceste corbeille close,
Mais Agloros, l'une de ces trois gardes,
En appelant les deux autres couardes,
La defferma; si bien que l'enfant veirent
Demy serpent: la faute qu'elles feirent
Je rapportay à la sage Pallas,
Qui m'en rendit si dur loyer helas,
Que, pour jamais, par tout suis appelée
De Minerva la garde reculée:
Et pour avoir esté mal taciturne,
Va devant moy la chevêche nocturne.
Certes ma peine, & ma punition
Doit estre exemple & admonition
A tous oiseaux de quelconque plumage,
De ne cercher par leur langue dommage.
Tu me diras, qu'en mon premier degré,
Jamais Pallas ne me print de son gré,

Ne sans l'avoir de ce bien fort requise:
Quand tu l'auras elle-mesmes enquise,
Point ne voudra (quoy que irritée l'aye)
Nier, ce croy-je, une chose si vraye:
Car sçavoir dois, que jadis je fuz née
Dedans Phocis, du noble Coronée,
Qui me nourrit en triumphant arroi:
Chacun le sçait, j'estois fille de Roy:
Et maintz Seigneurs (je le dys sans ventance)
Riches & grans cerchoient mon accoinctance.
Las, ma beauté me causa dueil amer:
Car comme un jour sur le bort de la mer
Je m'en allois pas à pas pourmenant,
Comme je fais encores maintenant,
Le Dieu des eaux me voit, & m'escria,
Et plein d'ardeur de l'aymer me pria:
Puis quand son temps, & sa douce requeste
Perdre sentit, la force meit en queste:
Me suit, je fui, j'abandonne la rive,
Et en fuïant je voy qu'en vain j'estrive:
Dont j'appelay & Dieux, & humains. Somme,
Ma voix ne vint en nulle oreille d'homme:
Pallas, sans plus, en souvenance m'eut,
(Pour une vierge, une vierge s'esmeut)
Et me donna secours que j'attendoye.
Les bras au ciel en pleurant je tendoye,
Mes bras soudain je veins à mescognoistre,
Et aperceu plumes noires y croistre:
Mes vestemens despouiller je presume,
Mais je trouvay que c'estoit desjà plume,
Dont la racine en la peau je cachois:
Frapper des mains l'estomac nud taschois,
Mais il estoit jà certes, advenu,
Que plus n'avois ne mains, n'estomac nu.
J'allois courant, & mes pieds ne fouloient
Plus le sablon, ainsi comme ils souloient:

Ains soulevée estois à fleur de terre:
Puis haut en l'air je m'envolay grand' erre,
Et de Minerve, en qui prudence abonde,
Faicte je fus servante chaste & munde.
Mais quel proffit m'en vient, ne quel service,
Quand Nictymene estant par son gref vice
Faicte cheveche, a eu tant de bon heur,
Qu'elle succede à mon premier honneur?
Ne sçais-tu point le propos qu'on demene
Par tout Lesbos, de ceste Nictymene,
Fille lascive, ayant par gref delict,
Contaminé de son pere le lict?
Vray est qu'elle a d'oiseau receu la forme,
Mais du remors de son forfaict énorme
Crainct qu'on la voye, & la lumiere fuit,
Cachant sa honte à l'ombre de la nuict:
Ou s'on la voit, tous les autres l'agassent,
Et hors de l'air de tous costez la chassent.
Lors le corbeau, se moquant, respondit:
A toy sans plus puisse nuire ton dit:
Quant est à moy, ces presages menteurs
J'ay à mespris, & tous leurs inventeurs:
Puis acheva son chemin commencé,
Et à Phebus compter s'est advancé,
Que Coronis a veuë, en acte sale,
Couchée avec un beau fils de Thessale.
Dés que Phebus entendit que s'amie,
Estoit tombée en si lourde infamie,
Du chef tomba sa couronne laurée:
Luy cheut aussi la beauté colorée
De son clair vis, & l'archet de sa lire.
Lors à la chaude enflé d'une telle ire
Enfonsa l'arc d'une force robuste,
Et de sa flesche inevitable & juste
Tout à travers a la poitrine poincte
Qui tant de foys à sa fiance fut joincte.

Sen-

Sentant le coup la dolente gémit,
Le fer trenchant hors de la playe mit,
Dont en maintz lieux sa chair blanche & polie
De rouge sang fut trempée & salie:
Disant, Ami, bien me pouvois deffaire,
Mais tu devois l'enfant me laisser faire:
Or nous convient, puis qu'il plaist à Fortune,
Presentement trespasser deux en une.
Sur ce point l'ame avec le sang rendit,
Et la froideur par le corps s'espandit.
Las, de si dure aigre punition
Receut l'amant tarde contrition:
Grand mal se veut dont le rapport ouit,
Et dont si fort son ire l'esblouit:
Maudit l'oiseau, qui l'a contrainct sçavoir
Ce qui luy fait tant de tristesse avoir:
Sa trousse hait, & son arc, & sa main,
Avec le traict qui trop fut inhumain.
S'amie eschauffe: & nettoyant sa playe
Par un secours trop tard venu s'essaye
A surmonter la mort dure & perverse,
Et l'art en vain de medecine exerce.
Ce que voyant, & le feu alumer
Pour le corps ardre, & la cendre inhumer,
Point ne pleura, car il n'affiert aux Dieux
Mouiller leur face avecques larmes d'yeux,
Mais un souspir tira de cueur profond,
Non autrement, ne moins grand que les font
Ceux qui les beufz, avec un maillet, tuënt,
Lors que le coup, pour les assommer, ruënt.
Après pourtant que sa jadis aymée
D'ingrate odeur Phebus eut embaumée,
Que plaincte l'eut, & embrassée avecques,
Et mys à fin l'injuste droict d'obseques,
Pas ne souffrit sa divine clemence
Au mesme feu veoir périr sa semence:
Ain-

Ainçois l'enfant, prochain de mort amere,
Tira du feu, & du ventre à sa mere
Puis le porta luy-mesme en son giron,
Dedans la fosse au centaure Chiron.
  Et le Corbeau, qui pour avoir vray dit,
Pensoit avoir recompense & credit,
Il condemna, d'une colere grande,
Des blancz Oyseaux n'estre plus de la bande.
  Ce temps pendant Chiron s'esjouyssoit,
Dont d'un tel Dieu l'enfant il nourrissoit:
L'aise qu'il a de peine le descharge,
Voyant honneur joinct avecques sa charge:
Sur ce voicy venir eschevellée
Sa propre fille, Ocyroe appellée,
Dont une nymphe accoucha, comme on treuve,
Dessus le bort de l'impetueux fleuve
De Caicus: elle ne fut contente
D'avoir apris, & mis en son entente
Du pere sien l'art de medeciner,
Ains tout son cueur meit à vaticiner.
Donc quand fureur de deviner l'eut prise,
Et qu'eschauffée elle fut, & esprise
De cest esprit, qui bouïlloit dedans elle,
L'enfant petit regarda d'un grand zelle:
Disant, enfant, en qui vertu abonde,
Croissance prens pour l'heur de tout le monde:
Les corps mortels, grans, moyens, & menuz,
A toy seront plusieurs fois bien tenuz:
Puissance auras, par ta science arduë,
Rendre la vie à qui l'aura perduë.
Et dès qu'auras une fois l'osé faire,
Les Dieux du ciel despits d'un tel affaire,
Feront que plus faire ne le pourras,
Et par le feu de ton ayeul mourras:
Et que d'un Dieu un corps mort seras faict,
Puis

Puis d'un corps mort un puiſſant Dieu parfaict:
Renouvellant encore un coup ta vie,
Après que mort l'aura de toy ravie.
Et toy, Chiron mon pere que j'honore,
Qui n'es ſuject à mort qui tout dévore,
Ains par la loy de divin parentage
Faict & créé pour durer en tout aage,
De trespaſſer te prendra le deſir
Lors que viendra la douleur te ſaiſir,
Que ſentiras par la cruelle attainte
D'une ſagette au ſang de l'Idre tainćte:
Et d'immortel par les Dieux tu ſeras
Rendu mortel, & ſi trespaſſeras.
Voulant encor prophetiſer & dire
Quelque autre cas, un ſouſpir elle tire
Du fons du cueur: & ſentant peine & dueil,
Deſſus ſa face eſpandit l'arme d'œil
Diſant, helas, les choſes divinées
Font avancer trop toſt mes deſtinées.
Je ſens en moy la parolle faillir,
Plus de mon corps ne peut ma voix ſaillir.
Maudit ſoit l'art (tant peu vaut & merite)
Qui contre moy l'ire des Dieux irrite.
Las, beaucoup mieux m'euſt vallu abſtenir
De tant ſçavoir des choſes advenir.
Jà m'eſt advis que de fille la face
En moy ſe perd, & peu à peu s'efface.
Jà de deſir, jà d'appetit ſuis plaine
D'herbe menger, & courir en la plaine.
Ne ſçay quel Dieu en jument me transforme:
Prendre m'en vois de mon pere la forme.
Mais pourquoy dois-je eſtre toute jument?
Demi-cheval mon pere eſt ſeulement.
Ainſi parlant la Nymphe jeune & tendre
Sur le dernier ne pouvoit bien s'entendre,
Car de ſa bouche eſt ſon parler ſorti
Con-

Confusément, tost après amorti:
Ny ne sembla de jument sa voix faicte,
Ains de jument quelque voix contrefaicte.
Puis peu-à-peu hennit de grand courage,
Et ses deux bras marchoient dedans l'herbage;
Chascun des doigts l'un à l'autre s'assemble,
Ses ongles plats tous cinq liez ensemble
Firent un ongle espais & endurcy,
Luy creut le col, luy creut la bouche aussi.
De son habit la plus longue partie
Fut par derriere en queuë convertie,
Et ses cheveux volans en toutes pars
Devindrent crins (comme devant) espars
Dessus le col, & la face & la voix
Elle mua toutes deux à la fois:
Bref tous ces cas monstrueux la tournerent
Si bien, que nom de jument luy donnerent.
Pleurs infinis son cher pere espandit,
Et pour néant ton secours attendit,
O cler Phebus: mais rompre l'ordonnance
De Jupiter n'estoit en ta puissance:
Et quand en toy eust la puissance esté,
Tu estois lors bien ailleurs arresté:
Car par les champs Messeniens à l'heure
Et en Elis tu faisois ta demeure:
C'estoit au temps que l'habit de berger
Et la houllette il te convint charger,
Et que portois à la mode rurale
De sept roseaux la flute pastorale.
Or cependant qu'en tes amours pensois,
Ou bien tandis que flustois ou dansois,
On dit qu'alors tes vaches mal gardées
S'estoyent aux champs Pyliens escartées;
Et que Mercure illec les apperceut
Qui en un bois très-bien cacher les sceut,
Ce larrecin fait de grand artifice

D'hom-

D'homme vivant ne vint en la notice,
Fors d'un villain cogneu en ce champ-là;
Par son droict nom Battus on l'appela,
Qui garde estoit de l'herbeuse valée
Et du haras du riche Roy Nelée.
Mercure eut peur de ce vilain, parquoy
Il le tira doucement à requoy,
Et luy a dit: Ami, quel que tu sois,
Si d'adventure icy tu apperçois
Quelcun cerchant ses beufs esvanouis,
Di luy que veus tu ne les as, n'ouis:
Et pour loyer du tour que m'auras faict,
Pren ceste vache, & la bailla de faict.
L'autre la print, & luy dit l'ayant prise,
Va hardiment, poursui ton entreprise,
Le larrecin duquel tu t'es meslé
Sera plus tost compté & revelé
Par ceste pierre, & luy en monstra une.
Mercure encor n'y eut fiance aucune,
Parquoy il fit de s'en aler semblant,
Et puis revint en rien ne ressemblant
De voix ne corps à sa premiere forme.
Lors au vilain appuyé contre un orme
Va dire ainsi: Bon homme, si tu peux,
Enseigne-moi où sont allez mes beufs
Que l'on m'a pris, ce larrecin ne cache,
Je te donray un beuf & une vache.
  Quand le vilain qui promit de se taire
Ouit parler de doubler son salaire,
Je les ai veus, dit-il, qui se jettoient
Dessous ces monts, & de faict y estoient.
Adonc se print à sousrire Mercure,
Puis luy a dit, double vilain parjure,
Me trahis-tu? m'accuses-tu à moy?
Et transmua son estomac sans foy
En un caillou, nommé Touche, ou Indice,
Qui

Qui d'accuser faict encore l'office:
Et au caillou, qui pourtant n'en peut mais,
Demourée est l'infamie à jamais.
De-là s'en va ses esles esbranlant
De Juppiter le messager volant:
Et haut en l'air, d'Athenes il contemple
La belle assiette, & la ville, & le temple,
Et les jardins de prouffit & soulas,
Terre, pour vrai, agreable à Pallas.
Advint ce jour que les vierges honnestes
Au temple haut porterent sur leurs testes
De Minerva les sacrifices saints,
En beaux penniers de fleurs couvers & ceincts.
A leur retour Mercure les voyant
Ne vola droict: mais ainsi tournoyant
Que le Milan qui les poulets regarde,
Quand il crainct ceux qui en font bonne garde,
Il tourne, il roue, & n'ose s'esloigner,
Bien s'attendant quelque proye empoigner:
Mercure ainsi d'Athenes sur les tours
Faisoit en l'air maints circuis & tours,
Et bassement sans s'esloigner voloit,
Pour mieux choisir la proye qu'il vouloit.
D'autant qu'Aurore est reluysante & clere
Par sus toute autre estoille qui esclaire,
Et que Phebé l'est par dessus Aurore,
La belle Hersé d'autant, & plus encore
Outrepassoit ses compagnes pucelles,
Si qu'elle estoit l'honneur & fleur d'icelles.
Mercure en l'air de la voir s'esmerveille,
Et s'embrasoit en la sorte pareille
Que le caillou qu'avec la fonde on tire,
Qui tant plus va, plus de chaleur attire:
Et sont au cueur de Mercure advenuës
Flambes ardants dessous les froides nuës.
Ainsi esprits son premier chemin laisse,
Des-

Descend de l'air, en la terre s'abaisse,
Sans que sa forme il change ne desguise,
Tant se fioit en sa beauté exquise,
Voire à bon droit: toutesfois par grand' cure
Aidoit encor à sa beauté Mercure:
Peigna son chef, sa cappe il accoustra:
Si que par tout rien qu'or ne se monstra,
Et sur l'espaule à dextre l'a troussée,
Afin qu'on vist en main son caducée
Qui gens endort, & qu'à ses plantes belles
Reluire on vist ses beaux patins à esles.
En la maison où demeuroit Hersé
Sur le derriere estoit son lict dressé
Entre celuy de Pandrose à la dextre,
Et cestuy-là d'Aglauros à senestre:
Ceste Aglauros nota de prime face
Venir Mercure, & eut bien ceste audace
De s'enquerir du nom d'un si grand Dieu,
Et qui l'a meu de venir en ce lieu.
Lors respondit Mercure en ceste sorte:
Celuy je suis qui les nouvelle porte
Du pere mien, & celuy est mon pere
A qui la terre & le ciel obtempere:
Ne desguiser te veux pourquoy je vien,
Pourveu sans plus qu'à ta sœur, pour son bien,
Vueilles en bref te monstrer sœur fidelle,
Et estre tante aux enfans qu'auray d'elle:
Sçais-tu que c'est? d'Hersé suis amoureux,
Las, favorise à l'amant doulooureux!
Lors Aglauros vint à le regarder
Du mesme œil qui ne se sceut garder
De voir n'aguere, en trop grand' hardiesse,
Le clos secret de Pallas la Déesse:
Puis pour loyer du plaisir qu'il demande,
Luy demanda de l'or quantité grande,
Et quant & quant de desloger le somme,

Juſques à tant qu'il apporte la ſomme.
Pallas qui vit tous ces actes pervers,
Contre Aglauros jetta l'œil de travers,
Et du profond de ſon cueur courroucé,
Si puiſſamment un ſouſpir a pouſſé,
Que branſler fit l'eſtomac en avant,
Et ſon eſcu qu'elle avoit au devant.
Si luy ſouvint du corbillon couvert,
Qu'Aglaure avoit de main prophane ouvert,
Lors qu'elle vit par deſobeiſſance
L'enfant lequel ſans mere print naiſſance.
Voit en après qu'au celeſte annonceur
Elle eſt ingratte, & ingratte à ſa ſœur,
Et que de l'or dont requeſte elle fit,
L'avare avoit desjà faict ſon profit.
Que fit Pallas? pour punir telle vie,
Délibera de parler à Envie:
Et s'en alla tout droict en ſon manoir
Plaſtré de ſang melancolique & noir.
Son manoir eſt caché en un bas centre,
Où le ſoleil ne le vent jamais n'entre,
Triſte en tout temps, en tout temps froid & ſombre,
Tousjours ſans feu, tousjours plein d'obſcur ombre.
Quand la Déeſſe au faict des armes craincte
De l'ordre vieille eut la maiſon attaincte,
Devant l'entrée arreſta court ſes pas,
Car d'y entrer à elle ce n'eſt pas:
Et du fin bout du long bois qu'elle porte
De grand vigueur donna contre la porte:
La porte s'ouvre, Envie elle apperçoit,
Qui accroupie à terre ſe paiſſoit
De gros ſerpens, viperes, & couleuvres,
Nourriſſemens de ſes iniques œuvres.
L'appercevant deſtourna ſon bel œil.
L'au-

L'autre ſe léve avec pareſſe & dueil,
Et ſes ſerpens demi-mengez laiſſa :
Puis lentement vers Pallas s'addreſſa,
Et la voyant armée, belle & blonde,
De grand deſpit au viſage luy gronde.
Sa face eſt bleſme & a le corps ethique,
La rouille aux dents, aux yeux la veuë oblique,
Toute de fiel eſt ſa poictrine verte,
De noir venin eſt ſa langue couverte,
Jamais ne rit ſi elle ne rencontre
Devant ſes yeux mechef ou malencontre:
Tant a de ſoin qui la picque & reſveille
Que point ne dort, ains ſon œil tousjours veille,
Pour voir s'il vient honneur ou bien à l'homme:
Et le voyant ſe deſſeche & conſomme,
Si qu'offenſant enſemble eſt offenſée
Et ſon tourment ſe donne l'inſenſée.
Pallas, pourtant, quoi que ne l'aimaſt point,
Luy a parlé brefvement en ce poinct,
De ton noir ſang empoiſonne & enchante
Du Roy Cecrops ceſte fille meſchante
Qu'on nomme Aglaure: or va ſi onc allas,
Ainſi le faut. A tant ſe teut Pallas,
Et repouſſant de ſa picque la terre
Print à fuir, & deſlogea grand' erre:
Et s'enfuyant, Envie rechignée
D'un mauvais œil de travers l'a guignée,
Entre ſes dentz murmurante & deſpite
De la valeur qui en Pallas habite.
Puis print en main ſon baſton plein de neudz,
Entortillé d'un lien eſpineux,
Et d'une nuë obſcure bien couverte:
Par où paſſoit renverſoit l'herbe verte,
Les champs fleuris çà & là deſſechoit,
Et des pavots les teſtes arrachoit;
Villes, maiſons, & peuples, la vilaine
Con-

Contaminoit de sa puante halaine.
Finablement de Minerve va voir
La grand' cité triumphante en sçavoir,
D'entendement & richesses puissante,
Pleine d'esbats, & en paix florissante:
Ce que voyant Envie l'execrable,
Quasi pleura, n'y trouvant rien pleurable.
Mais quand d'Aglaure en la chambre se veit,
Ains que bouger, sa commission fit,
Et de sa main tainčte de vieille rouille,
Premierement la poičtrine luy souille,
Puis luy emplit l'entour du cueur d'espines,
Et luy souffla jusques aux intestines
Son noir venin qui aux os s'estendit,
Et au milieu du poulmon s'espandit,
Et puis afin que la cause recente
De sa douleur loin d'elle ne s'absente,
Devant ses yeux luy met sa sœur germaine,
Devant ses yeux à tous coups luy amaine
Pourtraičte au vif de Mercure l'image,
Et de tous deux l'excellent mariage,
Faisant bien grande une chascune chose:
Dont Aglauros souffroit douleur enclose
En cueur marri, si que triste de jour,
Triste de nuičt, gemissoit sans sejour,
Fondant sur pieds d'ennuy & maltalent
Comme la glace au soleil foible & lent:
Et de l'honneur de la bien heureuse Herse,
Ne plus ne moins ardoit la sœur perverse,
Qu'herbes des champs, qui au feu mises fument,
Et peu-à-peu sans flamber se consument.
Par Plusieurs fois fut souhaittant la mort
Pour ne voir plus le bien qui tant la mord:
Par plusieurs fois à son pere plein d'ire
Voulut en mal le cas compter & dire:
Enfin voyant Mercurius venir,

S'en va assise à la porte tenir
Pour le chasser: il l'aborde, il la flatte,
Il la supplie: oste-toy, dit l'ingratte,
Car de ce lieu jamais ne bourgerai,
Jusques à tant que t'en deslogerai:
Et bien, dit-il, suivant ton ordonnance,
Content je suis de ceste convenance.
Mercure adonc de sa verge charmée
Ouvrit la porte à gros verroux fermée;
Et elle assise, en se cuidant lever,
Sentit son corps si pesamment grever,
Qu'onques ne sceut mouvoir une joincture:
Sur pieds se mettre essaya d'aventure,
Mais ses genoux se prindrent à roidir,
Et peu-à-peu ses ongles à froidir.
Consequemment, perdant son sang, les veines
Lui devenoient bien fort pasles & vaines.
Et comme on voit que le chancre incurable
Gaigne pays sur un corps miserable,
Et tant s'espand qu'aux parties gastées
Sont bien souvent les saines adjoustées:
Ainsi froideur & mortifere glace
Print peu-à-peu en sa poictrine place,
Luy estouppant les conduits de la vie,
Et le respir sans lequel on desvie:
Ny ne se mit en effort de parler:
Et ores quand s'en fust voulu mesler,
Sa voix n'avoit passage, n'ouverture:
Son col, sa bouche, estoient jà pierre dure.
Finablement assise, morte, & roide,
Ce fut de marbre une statuë froide:
Non marbre blanc: son cueur d'envie attainct,
De saing infect tout son corps avoit tainct.
Après qu'elle eut receu punition
De sa parole & male intention,
Mercurius d'Athenes se partit,

Et vers le Ciel son chemin convertit.
Au Ciel venu, son pere à part le huche,
Et sans vouloir luy descouvrir l'embusche
De ses amours: luy dit, pour abreger,
Mon très-cher fils, & féal messager,
Descens là-bas, va-t'en, & point ne tarde,
Droict au pays qui à gauche regarde
Le Ciel, où luit de ta mere le signe,
C'est en Sidon, cité noble & insigne.
Et le troupeau royal que tu vois paistre,
Là loin dessus la montagne champestre,
Fais le venir sans bruit, & sans chommer,
Là-bas au long des rives de la mer.
Ces mots finis, soudain de haut herbage
Les beufs chassez allerent au rivage,
Là où du Roy la fille très-cherie
Jouoit avec les filles de Tyrie.
Majesté grande & amour mal conviennent,
Et en un siege ensemble ne se tiennent:
Parquoy laissant son sceptre glorieux
Ce pere & Roy des hommes & des Dieux,
Qui main armée a de trois feux ensemble,
Qui d'un clin d'œil faict que le monde tremble,
La forme print d'un Taureau mugissant,
Et chemina sur l'herbe verdissant
Avec les beufs: bel estoit le possible:
Sa couleur fut de blancheur indicible,
Neige sembloit d'aucun pied non foulée,
Ne par Auster pluvieux escoulée:
De muscles a un gros col évident:
Sur l'estomac est sa gorge pendant,
Cornes avoit certainement petites,
Mais à les voir un chacun les eust dictes
Faictes de main à bien ouvrer idoine,
Et transluisoient plus que pur cassidoine.
Le front n'avoit ridé ne redoutable,

Ne tant soit peu la veuë espouvantable:
Rien, sinon paix, en la face n'avoit.
La fille au Roy qui de bon cueur le veoit,
S'esbahit fort de ce qu'il est si beau,
Et qu'il ne faict guerre à nul du troupeau.
Mais quoi qu'il eust de la douceur beaucoup,
D'en approcher craignit du premier coup:
Enfin s'approche, & fleurs & herbe franche
Luy apporta près de sa gueulle blanche:
Dont eut l'amant un merveilleux plaisir:
Et attendant son esperé desir,
Baise la main de la vierge modeste:
Et peu s'en faut qu'il ne prenne le reste.
Ores se jouë à elle expressément,
Pour l'asseurer peu à-peu doucement:
Ores il saute au milieu des prez vers,
Ores se veautre en l'areine à l'envers.
Puis quand il voit qu'elle n'est plus farouche,
A elle vient; elle sans peur le touche,
Et de sa main virginale luy orne
De fresches fleurs, & l'une & l'autre corne.
Enfin elle a telle hardiesse prise,
Que sur le dos du Taureau s'est assise,
Sans sçavoir, las, à qui elle se frotte.
Lors pas à pas droict à la mer qui flotte
Il la porta: & dès qu'il y arrive,
A mis ses pieds dedans l'eau de la rive.
De-là soudain, plus outre se transporte,
Et son butin parmi la mer emporte.
La peur la prend, & regarde estonnée
Desjà de loin la rive abandonnée:
De la main dextre une des cornes tient,
De l'autre main sur le dos se soustient,
Et les habits de soye & fine toile
Branfloient en l'air & au vent firent voile.

HISTOIRE DE LEANDER ET HERO

CLEMENT MAROT

AUX LECTEURS.

1514.



Peine étoit la presente * histoire hors de mes mains (Lecteurs débonnaires) que je ne sçay quel avare Libraire de Paris, qui la guettoit au passage, la trouva & l'emporta tout ainsi qu'un loup affamé emporte une brebis, puis me la va imprimer en bifferié du Palais, c'est à sçavoir en belle apparence de papier & de lettre, mais les Vers si corrompus, & le sens si dessiré que vous eussiez dict que c'estoit laditte brebis eschappée d'entre les dents du loup : & qui pis est, ceux de Poitiers

* Tiré de l'édition originale de Griphius in 8. Lyon 1541.

tiers trompez sur l'exemplaire des autres, m'en ont fait autant. Quand je vy le fruict de mes labeurs ainsi accoustré, je vous laisse à penser de quel cœur je donnay au diable monsieur le babouin de Parisien, car à la verité il sembloit qu'il eust autant pris de peine à gaster mon livre que moy à le bien traduyre. Ce que voyant en passant par la noble ville de Lyon, je priay maistre Sebastien Griphius excellent homme en l'art de l'Imprimerie, d'y vouloir mettre la main, ce qu'il a fait, & le vous a imprimé bien correct, & sur la copie de l'auteur, lequel vous prie (pour vostre contentement & le sien) si avez envie d'en lire, de vous arrester à ceux-cy. Dieu Tout-puissant soit toujours vostre garde. De Lyon ce 20. jour d'Octobre 1541.



HIS-



HISTOIRE DE LEANDER ET HERO.

MUse, di-moy le flambeau qu'on fit luire
Pour les amours secrettes mieux conduire,
Di-moy l'amant, qui nouant en la mer
Alloit de nuict les nopces consommer:
Et le nocturne embrassement receu,
Qui d'Aurora ne fut onc apperceu
Ne descouvert. Declaire moy au reste
Les murs d'Abyde, & la grand' tour de Seste:
Là où Hero, par amour, tant osa,
Que Leander de nuict elle espousa.
J'oy Leander desjà nouer, ce semble,
Et flemboyer le flambeau tout ensemble:
Flambeau luisant annonçant la nouvelle
De seure amour, & qui d'Hero la belle
Toute la nuict la feste decora,
Quand le doux fruict des nopces savoura:
Flambeau d'amour, le signal mis exprès,
Que Jupiter devoit planter après

Des astres clers, pour le haut benifice
D'avoir si bien de nuict faict son office,
Et le nommer l'estoille bien heureuse,
Favorisant toute espouse amoureuse :
Car il servit Amour en ses negoces,
Et si sauva cestuy-là qui aux nopces
Alla & vint par les undes souvent,
Ains que le sort & trop malheureux vent
Se fust esmeu. Vien donc ma Muse, afin
De me chanter le tout jusqu'à la fin:
Qui telle fut, que par un dur esclandre
Elle estaignit le flambeau, & Leandre
Seste jadis fut ville frequentée :
Vis à vis d'elle Abide estoit plantée,
Et entre deux flottoit l'eau de la Mer.
En ces deux lieux Cupido Dieux d'aimer
Tira de l'arc une mesme sagette,
Rendant d'un coup à ses flambes sujette
Une pecelle, & un adolescent
Nommé Leandre agreable entre cent,
Et l'autre Hero, pucelle desjà meure.
Elle faisoit en Seste sa demeure,
Luy en Abide : & furent en leurs ans
Des deux citez les deux astres luisans
Pareils entr'eux. Je te suppli, Lecteur,
Quand par la mer seras navigateur,
Fais moi ce bien (si passes là autour)
De t'enquerir d'une certaine Tour,
Là où Hero (un temps fut) demouroit,
Et des creneaux à Leander esclairoit :
De demander mesmement te souvienne
La mer bruyant d'Abide l'ancienne,
Qui en son bruit plainct encores bien fort
De Leander, & l'amour, & la mort.
Mais dont advint, que Leander estant
En la cité Abidaine habitant

Fut

Fut amoureux d'Hero jeune pucelle,
Jusques à vaincre en fin le cueur d'icelle?
Hero jadis pleine de bonne grace,
Née de riche & de gentille race,
Estoit nonnain à Venus dediée,
Et se tenoit vierge, & non mariée,
En une Tour dessus la mer assise,
Où ses parens, bien jeune, l'avoyent mise.
C'estoit, de vrai, une Venus seconde:
Mais si honteuse & chaste, que le monde
Luy desplaisoit, & tant s'en absenta,
Qu'onc l'assemblée aux femmes ne hanta.
Et davantage aux lieux jamais n'alloit,
Où la jeunesse amoureuse balloit,
Ny aux festins, ny à nopces aucunes,
En evitant des femmes les rancunes:
Car pour raison des beautez gracieuses,
Les femmes sont volontiers envieuses.
Mais humblement elle faisoit sans cesse
Veux & offrande à Venus la Deesse.
Souvent aussi alloit sacrifier
A Cupido pour le pacifier,
Non moins craignant sa trousse trop amere,
Que le brandon de sa celeste mere:
Mais pour cela ne sceut finablement
Les traicts à feu eviter nullement.
Or estoient jà les mois & jours venus,
Que Sestiens celebroient de Venus
La grande feste, & du bel Adonis:
Là vindrent lors les peuples infinis,
Qui habitoient les petites & grandes
Isles d'autour, tous y vindrent par bandes.
Du fons de Cypre à la cerimonie
Vindrent les uns, les autres d'Hemonie.
Femme du monde en toute Cytherée
N'est en faubourg, ne cité demourée,

N'y eut danseur, ny autre demourant
Dessus Lyban, le mont bien odorant,
Ne Phrigien (tant aymast le sejour)
Qui ne courust veoir la feste ce jour.
Tous ceux d'Abide aux Sestiens voisins,
Tous jouvenceaux qu'Amour tient en saisine
Y sont venus: car volontiers ils vont
Là où l'on dit que les festes se font,
Plus pour y voir des Dames les beautez,
Que pour offrir leurs dons sur les autels.
Dedans le Temple où se faisoit la feste,
Hero marchoit en gravité honneste,
Rendant par tout de sa face amiable
Une splendeur à tous yeux agreable:
Telle blancheur au visage elle avoit,
Que Cynthia, quand lever on la veoit:
Car sur le haut des jouës paroissoient
Deux cercles ronds qui un peu rougissoient,
Comme le fons d'une rose nayfve,
Meslé de blanche & rouge couleur vive.
Vous eussiez dit ce corps tant bien formé
Sembler un champ de roses tout semé:
Car par dessus sa blancheur non pareille,
La vierge estoit de membres si vermeille,
Qu'en cheminant, ses habits blancs & longs
Monstroient par fois deux roses aux talons.
D'elle au surplus sortoient bien apparentes
Graces sans nombre, & toutes differentes.
Vrai est qu'en tout, trois Graces nous sont painctes
Des Anciens: mais ce ne sont que fainctes,
Veu que d'Hero un chascun œil friant,
Multiplioit cent graces en riant:
Si que Venus (si trop ne me deçoi)
Avoit trouvé nonnain digne de soi.
Ainsi passant de beauté toutes celles,
Qu'on

Qu'on estimoit en son temps les plus belles,
L'humble novice à Venus bien decente
Apparoissoit une Venus recente:
Dont il advint, quand ainsi se monstra,
Qu'aux tendres cueurs des jouvenceaux entra;
Et n'en fut un, qui n'eust en son courage
Desir d'avoir Hero par mariage.
Chacun l'admire, & chacun la contemple,
Si qu'en allant çà & là par Temple,
L'œil & le cueur de tous ceux qui la virent
(Où qu'elle allast) tout le jour la suivirent,
Et un jeune homme entre autres estoit là,
Qui en ce poinct tout esbahy parla :
J'ai plusieurs fois veu Sparte la Cité,
Lacedemone ay par tout visité,
Là où on oit, par maniere d'esbat,
Sur les beautez chacun jour maint debat :
Mais telle fille encores n'ay-je veuë,
Qui soit de grace & beauté si pourveuë.
Peut-estre aussi, que Venus en ces places
A faict venir quelcune des trois Graces,
Certes lassé de regarder je suis,
Mais de la voir saouler je ne me puis :
Content serois d'estre en terre bouté,
Après avoir au lict d'Hero monté :
Et Dieu du Ciel estre ne voudrois mie,
L'ayant chez moy pour espouse & amie.
Helas, Venus, si c'est chose odieuse,
Que de toucher à ta religieuse,
A tout le moins avecques moy assemble
Par mariage une qui lui ressemble.
Ainsi disoient maints gracieux & doux
Jeunes amans. Mais un autre sur tous
Taisant son mal, hors du sens se jettoit,
Pour la beauté qui en la Vierge estoit.
O Leander, qui tant souffris, si est-ce

Qu'après avoir veu la demi Deesse,
Tu ne voulus sous l'aiguillon d'aimer,
Couvertement ta vie consommer :
Ainçois estant à l'improviste attainct
Des traicts chargez d'un feu qui ne s'estainct,
Tu n'eusses eu de vivre patience,
Sans de la belle avoir experience.
Aux rais des yeux creut le brandon plus fort
D'amour cruel, dont par le grand effort
Impetueux de la flambe invincible
Brusloit sans fin le povre cueur passible.
Aussi beauté excellente & bien née
En femme honneste & non contaminée,
Aux hommes est plus aiguë & persante,
Que traict volant tiré de main puissante.
L'œil est la voye, & quand frappé se sent,
La playe coule, & droict au cueur descent.
Si devint lors l'amant dont je vous compte,
Ravi, tremblant, tout honteux, & sans honte.
Du cueur trembla, honte le tenoit pris,
Ravi estoit en beauté de tel prix.
Finablement amour l'a tant dompté,
Que de honteux le rendit eshonté.
Par amour dont de soi-mesmes cherchant
A n'avoir honte, il s'en aloit marchant
Tout pas à pas, & print l'audace après
De costoyer la vierge d'assez près :
Puis de travers tourne de bonne grace
Ses yeux tous pleins d'amoureuse fallace :
En l'induisant par signes, sans mot dire,
A desirer la chose qu'il desire.
Incontinent qu'elle se veit aimée,
Bien aise fut se sentant estimée,
Et plusieurs fois tout bellemement baissa
Sa belle face, & puis la redressa :

Gui-

Guignant de l'œil Leander doucement, (*)
Qui en son cueur fut aise grandement,
De ce qu'Hero son amour entendit,
Et l'entendant, point ne se defendit.
Donques tandis que son heure oportune
Il espioit pour suivre sa fortune,
Le clair Soleil vers Occident tiroit,
Et peu à peu sa clarté retiroit,
Si que Vesper on veit de l'autre part,
Qui jà du jour tesmoigne le depart.
Parquoy voyant le jouvenceau Leandre
De toutes pars les tenebres s'espandre,
Plus hardiment d'elle s'approcher ose,
Et luy serrra les doigts plus blancs que rose,
En souspirant, & elle sans mot dire:
Comme en courroux sa main blanche retire.
Dès qu'il sentit aux gestes la pensée
D'Hero, en bransle & demi eslancée,
De la tirer print très-bien l'adventure
Par l'un des plis de sa riche vesture,
La destournant, & la menant adonc
A l'un des bouts du temple, & grand & long:
Et elle alloit après luy pas à pas
Tout lentement, comme ne voulant pas.
Puis de propos feminins l'a tencé
Disant ainsi: Estes-vous insensé,
Mon gentilhomme? entreprenez-vous bien
D'ainsi tirer une fille de bien?
Croyez qu'icy fort mal vous adressez:
Allez ailleurs, & ma robe laissez,
Que n'esprouviez, à vostre grand dommage,
L'i-

(*) *Guignant de l'œil*] L'Edition premiere de ce poëme de Gilles Corrozet de 1541. in 4. quoique fautive, me paroît meilleure en cet endroit, où elle met: *Suivant de l'œil Leander doulcement.*

L'ire, & fureur de mon grand parentage.
Prier d'amour est chose defenduë
Nonnain, qui s'est vierge à Venus renduë:
Et n'est loisible inventer achoison
D'aller au lict de fille de maison.
Telle parole aux filles convenable
Tenoit Hero à l'amant bien aimable.
Et quand Leandre eut de la vierge ouy
Le doux courroux, il fut tout resjouy,
Sentant en elle, à ceste occasion,
Les signes vrais de persuasion:
Car lors que femme à un amant conteste
Son contester signe d'amour atteste.
Donques aprés qu'il eut de grand' ardeur
Baisé son col blanc, & de bonne odeur,
Desir d'amour qui l'aiguillonne & poinct,
Le fit parler à sa dame en ce poinct.
Chere Venus, aprés Venus la gente,
Noble Pallas, aprés Pallas prudente,
Je parle ainsi, car trop grandement erre,
Qui t'accompare aux femmes de la terre:
Veu que tu es, à bien te visiter,
Toute semblable aux filles Jupiter:
Bien heureux est celui qui te planta,
Et pleine d'heur celle qui t'enfanta:
Si te suppli, entens à mes clamours,
Et prens pitié des contrainctes d'amours;
Tu te dis fille à Venus consacrée,
Fais donc cela qui à Venus agrée.
Vien, vien mamie, & d'un amour égale
Entrons tous deux en sa loy conjugale:
Ce n'est pas chose aux vierges bien propice,
D'administrer à Venus sacrifice:
Venus ne prent aux pucelles plaisir,
Ses vrais statuts, si tu as le desir
De les sçavoir, & ses misteres dignes

Ce

Ce sont anneaux, nopces, licts & courtines.
Puis qu'aimes donc Venus douce, & traictable,
Aime la loy d'amour tant delectable,
Et me reçoy en laissant tous ces voeux
Pour humble serf, ou mari, si tu veux :
Serf que pour toy Cupido a vené,
A coup de traict poursuivi & mené,
Usant, helas, en moy de tel effort
Que fit Mercure en Hercules le fort,
Quand le mena sous sa verge dorée,
Servir la Nymphe en Lydie honorée.
Las quant à moy, Venus au beau corsage
M'a rendu tien, non Mercure le sage.
O noble vierge, il ne faut qu'on te die
D'Athalanta la belle d'Arcadie :
Tu sçais comment en amour soulager
Ne vouloit pas le beau Meleager,
Pour demourer toujours vierge obstinée :
Mais au moyen de Venus indignée,
Elle devint de luy plus amoureuse
Qu'auparavant ne luy fut rigoureuse.
Pourtant, mamie, aux choses que j'ay dictes
Te faut renger, que Venus tu n'irrites.
Ainsi l'amant persuadoit de bouche
La belle Hero encor toute farouche,
Si que les mots tant doux qu'ouis elle a
Firent son cueur vaciller çà & là.
La vierge adonc muette devenuë,
Sa veuë en terre a longuement tenuë,
Cachant sa face, en laquelle luy monte
Le sang vermeil tesmoignage de honte,
Plus cheminant pensive se monstroit,
Et sans besoin bien souvent accoustroit
Ses vestemens, tous signes en partie
D'une pucelle à aimer convertie :
Et silence est la promesse accordée.

De

De toute fille ainsi persuadée.
  Or sentoit jà ceste-cy les secousses
Et aiguillons des amours aigres douces,
Pource qu'en cueur si noble & de haut prix
Facilement le doux feu s'estoit pris,
Puis esbahie estoit d'autre costé
Du doux Leandre & de sa grand' beauté.
  Donc cependant qu'en la terre ses yeux
Elle eut fichez, Leander curieux,
Et plein d'amour de voir n'estoit lassé
Son tendre col, qu'elle tenoit baissé,
Lequel pourtant finablement leva,
Puis rougissant ainsi dire elle va.
  Je ne croy pas, seigneur, que le pouuoir
Tu n'eusses bien d'une roche esmouvoir
Par tes devis. Qui ta faict si sçavant
A mettre mots deceptifs en avant ?
O povre moy ! & qui t'a incité
De venir voir mon païs & cité ?
Si est-ce en vain que m'as propos tenu :
Car veu qu'errant tu es & incongnu,
Et qu'en toi n'a seureté de fiance, (*)
Comment peux-tu avoir mon alliance ?
Nous ne pouvons (pour bien te l'exposer)
Publiquement tous deux nous espouser,
Pource que j'ai mes parens au contraire :
Et quand voudroit par deçà te retraire,
En te feignant personne fugitive,
Tu ne pourrois cacher l'amour furtive :
Car en tout tems les langues sont amies
De faux rapports & toutes infamies :
Et ce que faire en secret on pretend,

En

(*) *Seureté de fiance.*] Les Editions de Corrozet & de l'Angelier mettent *seureté ne fiance*, ce qui me paroît beaucoup mieux.

En plein marché malebouche l'entend :
Ce neantmoins, je te pri que je sache
D'où tu es né, & ton nom ne me cache :
Si quiers le mien, ne te diray de non : (*)
Sache de vray, qu'Hero est mon doit nom,
Et ma maison une tour haute & droicte,
Là où j'abite, en menant vie estroicte,
Sans entretien de personne vivante,
Fors seulement d'une simple servante.
Ceste grand' tour devant Seste à son estre
Sur creux rivage, auquel de ma fenestre
Me sont les flots de la mer apparens :
Tel fut l'advis de mes rudes parens.
Autres voisins autour de moy hantent,
Ne jeunes gens point n'y dansent, ne chantent, (†)
Mais sans cesser, & de jour & de nuict,
La mer venteuse à l'oreille me bruit.
Adonc Hero honteuse de rechef,
Vers son manteau baissa un peu le chef,
Et en couvrit sa face illustre & claire,
Pensant en soy, Hero que veux-tu faire ?
De l'autre part, Leander d'un extresme
Desir qu'il a, consulte avec soy-mesme,
Comme il pourra devenir si heureux,
De parvenir au combat amoureux.
Certes amour variable en conseil
Fait playe aux cueurs, puis baille l'appareil: (*)
Et

(*) *Ne te dirai de non,*] Les premieres Editions de Corrozet & de Langelier de 1541. mettent, *Je ne te dirai non.* Ce que je trouve beaucoup mieux.

(†) *Ne jeunes gens point n'y dansent, ne chantent.*] L'Edition de Gilles Corrozet de 1541. in 4. met ce vers ainsi, *Et jeunes gens n'y dansent, & n'y chantent;* ce qui me paroît beaucoup mieux.

(*) *Fait . . . . puis baille l'appareil*]. L'Edition de Gil-

Et luy, par qui sommes tous surmontez, (†)
Conseille ceux qu'il a pris & domptez.
Ainsi fit-il, ainsi donna secours
A Leander, qui après tous discours
Triste, & faisant d'un vray amant l'office,
Va dire un mot plein de grand artifice.
Vierge (dit-il) tant peu craintif seray,
Que l'aspre mer pour toy je passeray,
Fust-ce un endroict d'innavigable gouffre,
Voire fust l'eau bouillante en feu & souffre :
Je ne crains point la mer desesperée,
S'il faut aller en ta chambre parée :
Et si n'aurai frayeur en escoutant
L'horrible bruit de la grand' mer flottant :
Ains tous les soirs mouillé, sans peur ne honte
Nagerai nud en la mer Hellespontе :
Car il a distance assez petite
De la cité Abydaide où j'habite,
Jusques chez toi ; fais moi, sans plus, ce tour
De me monstrer sur le haut de ta tour
Quelque lanterne ou brandon flamboyant
Devers la nuict, affin qu'en le voyant,
Je sois d'amour le navire sans voile,
Ayant sur mer ton flambeau pour estoile :
Aussi affin qu'en le voyant, ne voye
De Bootès l'occidentale voye,
Ny Orion cruel & pluvieux,
Ne le train sec du chariot des cieux,
Qui de venir me pourroit bien garder

A

Gilles Corrozet de 1541. in 4. met ainsi : *Faict playe de cueurs, puis donne l'appareil.* Ces derniers mots paroissent mieux que, *baille l'appareil.*

(†) *Et luy par qui sommes tous surmontez*]' Les premieres Editions mettent : *Et luy par qui nous sommes surmontez.* ; ce qui paroît beaucoup mieux.

A ce doux port, où je veux aborder.
Mais par sus tout (helas ma chere dame)
Si tu ne veux, qu'accoup je perde l'ame,
Prens garde aux ventz, vueilles avoir le soing,
Que trop esmeuz n'estaignent au besoing
Le cler flambeau conducteur de ma vie.
Si au surplus de sçavoir as envie,
Quel est mon nom, Leander je m'appelle,
Mary d'Hero, la gratieuse & belle.
Ainsi tous deux ordonnoient le decret
Du mariage entr'eux clos & secret,
Et de garder tout l'ordre taciturne,
Servant au fait de l'amitié nocturne,
Dont le flambeau feroit seul tesmoignage,
En promettant tout d'un mesme courage,
Elle, de faire esclairer le brandon:
Luy, de son mettre en l'eau à l'abandon.
Puis confirmans la nuict des espousailles,
Par un baiser donné en fiansailles,
Force leur fut (à regret & envis)
Se separer, & rompre leurs devis.
Si s'en alla Hero en sa tour haute,
Et Leander (afin que par sa faute
Ne s'esgarast de nuict en son retour)
Marquoit de l'oeil le chemin de la tour,
Et naviguoit vers Abyde tendant.
Pensez en vous quantesfois cependant
Ont desiré tous deux l'heure propice
D'entrer au lict d'amoureux exercice.
Or avoit jà la nuict, d'eux attenduë,
Sa robe noire en l'air toute estenduë,
Et les humains rendoit par tout dormans,
Fors Leander le plus beau des amans,
Qui sur le bort de la mer pour nager
Attend, pied coy, le luisant messager
De ses amours, & guette, de ce pas,

Le luminaire & feu de son trespas,
Lequel luy doit de loing monstrer par signes
Le droict chemin des nopces clandestines.
Si-tost qu'Hero vit que la nuict ombreuse
Noircie estoit d'obscurté tenebreuse,
Songneusément, comme elle avoit promis,
A le flambeau en évidence mis,
Qui ne fut pas plus subit allumé,
Que Leander ne fust tout enflammé
Du feu d'amour, si que son cueur ravi,
Et le flambeau s'allumoient à l'envi:
Bien est-il vray, qu'oyant les sons horribles
Que font en mer ces grands ondes terribles,
Il eut en soy frayeur de prime face,
Mais peu à peu prenant cueur & audace,
Pour s'asseurer parloit tout seul ainsi:
Amour est dur, la mer cruelle aussi,
Un bien y a, ce n'est qu'eau en la mer,
Et dedans moy ce n'est que feu d'aimer:
Sus donc mon cueur, prens le feu de ta part
Et ne craint l'eau, qui en la mer s'espart.
A ce coup faut qu'en amours me secondes:
Dequoy crains-tu les vagues & les ondes?
O cueur d'amant, n'as-tu point cognoissance
Que Venus print des ondes sa naissance?
Et qu'elle a force & domination
Dessus la mer, & sur l'affection
Qui nous conduict? Mis à fin ce propos,
Et des deux mains ses habits desliez
Autour du col a serrez & liez:
Puis s'esloignant du bort, un peu en çà,
Tirant tousjours vers la clere lanterne:
Et tellement en la mer se gouverne,
Que luy tout seul navigant vers sa Dame
Estoit sa nef, son passeur, & sa rame.
Hero tandis qui des creneaux esclaire,

De ſon manteau couvroit la lampe claire,
Quand s'eſlevoit quelque nuiſible vent,
Et la garda d'eſtaindre bien ſouvent,
Juſques à tant que Leander paſſé
Au port de Seſte arriva tout laſſé,
Et que la vierge en ſa tour haute & forte (*)
Le fit monter : mais ſachez qu'à la porte
Elle embraſſa, d'amour & d'aiſe pleine,
Son cher eſpoux quaſi tout hors d'aleine,
Ayant encor ſes blancs cheveux mouillez, (†)
Tout degoutans, & d'eſcume ſouillez.
Lors le mena dedans ſon cabinet,
Et quand ſon corps eut eſſuyé bien net,
D'huille roſat bien odorant l'oingnit;
Et de la mer la ſenteur eſtaingnit.
  Et un lict haut adonques il ſe couche,
Et elle auprès, qui ſa vermeille bouche
Ouvrit, ainſi parlant à ſon eſpoux,
Auquel encor bien fort battoit le poux :
  Amy, tu as beaucoup de travail pris,
Plus qu'autre eſpoux n'en a onc entrepris :
Amy, tu as de travail pris beaucoup,
Aſſez te dois contenter pour un coup
De l'eau ſallée, & de l'odeur mauvaiſe
De la marine : or te metz à ton aiſe,
Et en mon ſein (cher amy qui tant vaux) (*)

En

(*) *Et que la Vierge &c.*] Les premieres Editions de Corrozet & de Langelier mettent ainſi : *Adonc la vierge &c.*

(†) *Ayant encor ſes blancs cheveux mouillez.*] L'Edi- de Gilles Corrozet de 1541. in 4. met mieux en diſant, *Ayant encor ſes blondz cheveux mouillez.*

(*) *Et en mon ſein &c.*) L'Edition de Gilles Corrozet de 1541. in 4. met ainſi ces deux vers :

Et les travaux & labeurs maritins
Boute les tous entre ces deux tetins.

Enseveły tes labeurs & travaux.
Leandre adonc la saincture impolluë,
Qu'elle portoit, soudain luy a tolluë
D'autour du corps, & entrerent tous nuds
Aux sainctes loix de la douce Venus.
Helas, c'estoient des nopces, mais sans danses:
C'estoit un lict, mais lict sans accordances
D'hymnes chantez: nul Poëte on n'y veit
Qui du sacré mariage escrivist:
Cierge benit aucun n'y fut posé,
Pour illustrer le lict de l'espousé:
Là menestriers ne sonnerent aubades:
Là baladins ne jecterent gambades:
Chantz nuptiaux point n'y furent chantez
Par les amis, & les deux parentez;
Ainçois à l'heure à coucher disposée
Silence fit le lict de l'espousée;
Et l'ornement, & principale cure
De ceste feste, estoit la nuict obscure:
Si qu'Aurora, qui le monde embellit,
Ne vit jamais couché dedans ce lict
Le marié: car sans jour & sans guide,
Tous les matins repassoit vers Abyde,
Insatiable, & plein d'ardant desir
De retourner au nocturne plaisir.
Quant à Hero, pour si seurement faire,
Que ses parens ne cogneussent l'affaire,
Tousjours d'habit de nonnain se vestoit,
Et de jour vierge, & de nuict femme estoit.
O quantesfois le beau jour evident
Ont souhaitté descendre en Occident!
Ainsi leur grande amitié conduisoient,
Et en plaisir secret se deduisoient:
Mais peu vescu ont en ceste maniere,
Et peu jouy de l'amour mariniere:
Car dès que vint le bruineux Yver,

Voi-

Voicy les vents tous esmeuz arriver,
Qui esbranloient les fondemens profons
De l'eau debile, & battoient jusqu'au fons,
Faisans mouvoir d'orage horriblement
Toute la mer, çà & là, tellement
Que les nochers, fuyans les eaux irées,
Avoient aux ports leurs voiles retirées.
Mais le fort vent, ne l'yver, ne l'orage
N'espouventa jamais ton fort courage,
O Leander : ains la lampe allumée
Dessus la Tour à l'heure accoustumée
Te donna cueur d'entrer en la marine
Par ce dur temps, la fausse, & la maligne
Helas, Hero de bon sens despourveuë,
Devoit l'yver se passer de la veuë
De son ami, sans plus faire reluire
Le brandon prest à ses plaisirs destruire :
Mais Destinée à son malheur la meine,
Si faict Amour : car de son plaisir pleine,
Mit sur la tour le Flambeau, sans propos,
Non plus flambeau d'amours, mais d'Atropos.
Or estoit nuict, quand les vents vehemens,
Par merveilleux & divers soufflemens
Poussans l'un l'autre, en mer se remuerent,
Et peslemesle en fureur se ruerent
Sur le rivage : à celle mauvaise heure,
Le povre amant, que faux espoir asseure
D'aller encor aux ordinaires nopces,
Estoit porté des bruyantes & grosses
Vagues de mer. Jà les ondes ensemble
S'entrebattoient : l'eau sallée s'assemble
Tout en un mont : les flots vont jusqu'aux
Cieux :
La terre esmeuë est des vents en tous lieux
Par leur combat : car Boreas se vire
Contre Notus, Eurus contre Zephyre,

Si que l'orage en mer bruyante espars
Inevitable estoit de toutes pars.
Leander alors, qui maux intolerables
Avoit souffert des ondes implacables,
Prioit Venus de luy estre opportune,
Prioit Thetis, se vouoit à Neptune,
Et n'oublia de dire à Boreas,
O Aquilon, qui tant labouré as
Au faict d'amour pour la pucelle Attique,
Entens à moy : mais nul Dieu aquatique
A son prier n'a l'oreille inclinée,
Et n'a l'amour sceu vaincre destinée :
Car tout rompu de ceste impetueuse
Emotion de la mer fluctueuse,
Aux jambes eut les puissances debiles,
Ses bras mouvans devindrent immobiles.
Et en sa gorge entroit avec l'escume
Grand' quantité d'eau pleine d'amertume,
Finablement le vent par sa rudesse,
Estaindre vint la lanterne traistresse,
Avec la vie, & l'ardante amitié
De Leander, digne de grand' pitié.
Tandis Hero avoit ses beaux yeux verts
Toujours au guet vigilans & ouverts,
Et lors sur pieds pleurant, pensant, resvant,
La miserable en sa face levant,
Va voir du jour la claire estoille Aurore,
Et ne voit point son cher espoux encore.
Parquoy estant jà estaint le flambeau,
Deçà, delà, jecta son œil tant beau
Sur le grand dos de la mer, pour savoir
Si son ami navigant pourra voir :
Mais las, si tost qu'elle eut jetté sa veuë
Encontre bas, la povre despourveuë
Va voir au pied de la tour, descire
Contre les rocs, son ami desiré.
Dont

Dont par fureur rompit ſon veſtement
Au tour du ſein : puis tout ſubitement,
Jectant un cry de perſonne inſenſée,
Du haut en bas de la tour s'eſt lancée.
Ainſi Hero mourut le cueur marry,
D'avoir veu mort Leander ſon amy : (*)
Et après mort, qui amans deſaſſemble,
Se ſont encor tous deux trouvez enſemble.

(*) *Leander ſon amy.*) L'Edition de Gilles Corrozet in 4. de 1541. met *Leander ſon mary*. Ce qui paroît mieux.





LE JUGEMENT DE MINOS.

Sur la Preference d'Alexandre le grand, Annibal de Carthage, & Scipion le Romain, dit l'Africain, pris de Lucian entre les Dialogues des morts, au premier Tome.

1514.

ALEXANDRE.



Annibal, mon haut cueur magnanime
Ne peut souffrir, que par gloire sublime
Vueilles marcher par devant mes charrois,
Quant à honneur, & triomphans arrois:
Car seulement aucun ne doit en riens
Accomparer ses faicts d'armes au miens:
Ains (comme nuls) est decent de les taire
Entre les preux.

ANNIBAL.

Je souſtien le contraire,
Et m'en raporte à Minos l'un des Dieux,
Juge Infernal commis en ces bas lieux
A souſtenir le glaive de juſtice :
Dont faut, que droict avec raiſon juſte iſſe
Pour un chacun.

MINOS.

Or me dictes Seigneurs :
Qui eſtes-vous, qui touchant hauts honneurs
Querez avoir l'un ſur l'autre advantage ?

ALEXANDRE.

Cy eſt le Duc Annibal de Carthage,
Et je le grand Empereur Alexandre ;
Qui feis mon nom par tous climatz eſpandre
En ſubjugant chaſcune nation.

MINOS.

Certes vos noms ſont en perfection
Dignes de los & des gloires ſuprêmes,
Dont decorez ſont vos clers diadêmes :
Si m'esbahis, qui vous a meuz enſemble
Avoir debat.

ALEXANDRE.

Minos (comme il me ſemble)
Tu dois ſçavoir, & n'es pas ignorant,

 Qu'onc

Qu'onc ne souffris homme de moy plus grand
Ne qui à moy fust pareil, ou esgal :
Mais tout ainsi comme l'Aigle Royal
Estend son vol plus près des airs Celestes
Que nul oiseau, par belliqueuses gestes
J'ay surmonté tous humains aux harnois:
Parquoy ne veux que ce Carthaginois
Ait bruit sur moy, ne costoye ma chaise.

MINOS.

Or convient donc, que l'un de vous se taise,
Afin que l'autre ait loisir & saison,
Pour racompter devant moy sa raison.

ANNIBAL.

Certes, Minos, ceux je repute dignes
D'estre eslevez jusques aux cours divines
Par bon renom, qui de basse puissance
Sont parveaus à hautaine accroissance:
D'honneur & biens, & qui nom glorieux
Ont conquesté par faictz laborieux :
Ainsi que moy, qui à peu de cohorte
Me departy de Carthage la forte,
Et en Sicile, où marcher desiroie,
Prins & ravy, pour ma premiere proye,
Une cité, Sarragosse nommée,
Des fiers Romains très-grandement aimée,
Que maugré eux, & leur force superbe,
Je petillay aux pieds ainsi que l'herbe,
Par mes hauts faicts & furieux combats.
On sçait aussi, comme je mis au bas,
Et dissipay (dont gloire j'en merite)
Des Gallicans le puissant excercite :
Et par quel art, moyens, & façons cautes
Tail-

Taillez les Montz, & les Alpes très-hautes
Minay, & mis les rochers en rompture,
Qui sont hauts murs, massonnez par nature,
Et le renfort de toutes les Itales:
Auquel pays (quand mes armes Ducales
Y flamboyoient) maint ruisseau tout ordy
Du sang Romain, que lors j'y espandy:
Ce sont tesmoings, & certaines espreuves.
Si est le Pau, Tibre, & maints autres fleuves,
Desquels souvent la très-pure & plaire onde
J'ay faict muer en couleur rubiconde.
Pareillement les chasteaux triomphans,
Par sus lesquels mes puissans elephans
Je fis marcher, jusques aux murs Romme:
Et n'est decent, que racompte, ou nomme
Mes durs combats, rencontres Martiennes,
Et grans efforts par moy faicts devant Cannes.
Grand' quantité de Noblesse Romaine
Ruerent jus par puissance inhumaine
Lors mes deux bras, quand en signe notoire
De souverain triomphe meritoire,
Trois muis d'aneaux à Carthage transmis
De très-fin or, lesquels furent desmis
Des doigts des morts, sur les terres humides
Tous estendus, car des charongnes vuides
De leurs esprits gisantes à l'envers
Par mes conflictz furent les champs couverts:
De tel' façon, qu'on en feit en maints lieux
Pontz à passer fleuves espacieux.
Par maintefoys, & semblables conquestes
Plus que canons, ou foudroyans tempestes,
Feis estonner du Monde la monarche,
Toujours content, quelque part où je marche,
Le titre seul de vray honneur avoir,
Sans vaine gloire en mon cueur concevoir,
Comme cestuy, qui pour occasion

D'une incredible & vaine vision,
La nuict dormant, apparuë à sa mere,
Se disoit fils de Jupiter le pere
De tous humains, aux astres honoré,
Et, homme Dieu, voulut estre adoré.
Ainçois, Minos, toujours & ainsi comme
Petit souldart me suis reputé homme
Carthaginois, qui pour heur ou malheur,
Ne fuz attainct de liesse ou douleur.
Puis on cognoist, comm' au pays d'Afrique,
Durant mes jours, à la chose publique
Me suis voulu vray obeissant joindre:
Et qu'ainsi soit, ainsi comme le moindre
De tout mon Ost, au simple mandement
Des mes consors, concluz soudainement
De m'en partir, & addressay ma voye
Vers Italie, où grand desir avoye.
Que dirai plus? par ma grande prouesse,
Et par vertu de sens & hardiesse,
J'ay achevé maints autres durs efforts
Contre & envers les plus puissans & forts.
Mes estandars, & guidons Martiens
Onc ne dressay vers les Armeniens,
Ou les Medois, qui se rendent vaincuz,
Ains qu'employer leurs lances & escuz:
Mais feis trembler de main victorieuse
Les plus hautains: c'est Rome l'orgueilleuse,
Et ses souldarts, que lors je combatis
Par maintes fois, & non point des crainctifs,
Mais des plus fiers feis un mortel deluge.
Et d'autre port, Minos (comme bon juge)
Tu dois prevoir les aises d'Alexandre:
Car dès que mort son pere voulut prendre,
A luy, par droict, le Royaume survint,
Et fut receu, dès que sur terre vint,
Entre les mains d'aimable Fortune,

Qui

Qui ne fut onc en ses faicts importune :
Et s'il veut dire avoir vaincu les Rois
Dare, & Pyrrhus, par millitans arrois,
Aussi fut-il vaincu en ses delices
D'immoderez, & desordonnez vices :
Car si son pere aima bien en son cueur
Du Dieu Bacchus la vineuse liqueur,
Aussi feit-il : & si bien s'en troubloit,
Que non pas homme, ains beste ressembloit.
N'occit-il pas (estant yvre à sa table)
Callisthenes Philosophe notable,
Qui reprenoit, par discretes parolles,
Les siennes mœurs, vicieuses & folles?
Certainement vice si detestable
En moy (peut-estre) eust esté excusable,
Ou quelcun autre, en mœurs, & disciplines
Peu introduict : mais les sainctes doctrines
Leuës avoit d'Aristote son maistre,
Qui pour l'instruire, & en vertuz accroistre,
Par grand desir nuict & jour travailloit,
Et après luy trop plus qu'autre veilloit.
Et si plus haut esleve sa personne,
Dont en son chef il a porté couronne,
Pourtant ne doit homme Duc despriser,
Qui a voulu entre vivans user
De sens exquis, & prouesse louable,
Plus que du bien de Fortune amiable.

MINOS.

Certes, ces faicts de très-clers vertu
Sont decorez. En après, que dis-tu,
Roy Alexandre ?

ALEXANDRE.

A homme plein d'outrage
N'est de besoin tenir aucun langage :
Et mesmement la riche renommée
De mes hautz faits aux astres sublimée,
Assez & trop te peuvent informer,
Que par sus moy ne se doit renommer ;
Aussi tous ceux de la vie mortelle
Sont cognoissans la raison estre telle :
Mais neantmoins, pource qu'à maintenir
Los & honneur je veux la main tenir,
Sçache, Minos, juge plein de prudence,
Qu'en la verdeur de mon adolescence,
Portant en chef ma couronne invincible,
Au glaive aigu prins vengeance terrible
(Comme vray fils) de ceux qui la main meirent
Dessus mon pere, & à mort le submirent :
Et non content du Royaume qu'avoye,
Cerchant honneur, mis & jettai en voye
Mes estendars, & à flotte petite
De combatans, par moy fut desconfite
Et mise au bas en mes premiers assaux,
Thebes cité antique, & ses vassaux :
Puis subjugay, par puissance Royalle,
Toutes citez d'Achaye, & Thessale,
Et decouppay à foison par les champs
Illyriens, de mes glaives trenchans,
Dont je rendi toute Grece esbahye :
Par mon pouvoir fut Asie envahie :
Libye prins, la Phase surmontai :
Bref, tous les lieux où passay & plantai
Mes estendars, redoutans ma puissance,
Furent submis en mon obeissance.

La

Le puissant Roy Dare congnut à Tarse,
Par quel' vigueur fut ma puissance esparse
Encontre luy, quand sous luy chevaucherent
Cent mil Persois, & fierement marcherent
Vers moy de front dessous ses estendars
Bien trois cent mil pietons hardis souldars.
Que dirai plus ? quand vint à l'eschauffer,
Le vieil Charon, grand nautonnier d'Enfer,
Bien eut à faire à gouverner sa peautre
Pour celuy jour passer de rive en autre
Tous les esprits, qu'à bas je luy transmis
Des corps humains qu'à l'espée je mis.
A celuy jour, en la mortelle estorce,
Pas n'espargnay ma corporelle force,
Car aux Enfers quatre vingts mil esprits
J'envoyai lors : & si haut cueur je pris,
Que me lançai par les flottes mortelles :
De ce font foy mes playes corporelles.
Et jà ne faut laisser aneantir
Mes grans combats executez en Tyr :
Et ne convient que le los on me rase,
D'avoir passé le haut mont de Caucase,
Un chacun sçait, qu'y fus tant employé;
Que tout sous moy fut rasé & ployé.
En Indè feis aborder mon charroy
Triomphamment, où Porus le fier Roy,
A son meschef, de mes bras esprouva
La pesanteur, quand de moy se trouva
Prins & vaincu. Qui plus est, je marchay
En tant de lieux, qu'à la fin detranchay
Le dur rocher, où Hercules le fort
Pour le passer, en vain mit son effort.
Bref, tout battis, & vainquis sans propos,
Jusques à tant que la fiere Atropos,
Seule cruelle ennemie aux humains,
Mon pouvoir large osta hors de mes mains.

Et s'ainsi est, que jadis en maint lieu
Fusse tenu des mondains pour un Dieu,
Et du party des Dieux immortels né,
De tel' erreur pardon leur soit donné:
Car la hauteur de mes faicts, & la gloire
Qu'euz en mon temps, les mouvoit à ce croire.
Encores plus: tant fut fier belliqueur,
Qur j'entreprins, & euz vouloir en cueur
De tout le monde embrasser & saisir,
Si fiere mort m'eust presté le loisir.
Or ça, Minos, je te supply, demande
A Annibal (puis qu'il me vilipende
De doux plaisirs) si plus il est recors
De ses delicts de Capuë, où son corps
Plus debrisa aux amoureux alarmes,
Qu'à soustenir gros bois, haches, & armes.
Ne fut sa mort meschante & furibonde,
Quand par despit de vivre au mortel monde
Fut homicide & bourreau de soys-mesmes,
En avallant les ords venins extresmes?
Et pour monstrer sa meschance infinie,
Soit demandé au Roy de Bithynie,
Dit Prusias, vers lequel s'enfuit,
S'il fut jamais digne de los & bruit.
Un chascun sçait, qu'il fut le plus pollu
De tous plaisirs, & le plus dissolu:
Et que par fraude, & ses trahysons fainctes,
Il est venu de son nom aux attainctes.
Plusieurs grans faicts il fit en maintes terres:
Mais qu'est-ce aux prix de mes bruits & tonnerres?
A tous mortels le cas est evident,
Que si jugé n'eusse tout Occident
Estre petit, ainsi que Thessalie,
J'eusse pour vray (en vainquant l'Italie)
Tout conquesté sans occision nulle,

Jusques au lieu des colomnes d'Hercule.
Mais (pour certain) je n'y daignai descendre:
Car seulement ce haut nom Alexandre
Les fit mes serfs redoutans mes merveilles:
Parquoy, Minos, garde que tu ne vueilles
Devant le mien son honneur proferer.

SCIPION.

Entens ainçois ce que veux proferer,
Juge Minos.

MINOS.

Comment es-tu nommé?

SCIPION.

Scipion suis, l'Africain surnommé,
Homme Romain de noble experience.

MINOS.

Or parle donc : je te donne audience.

SCIPION.

Certes mon cueur ne veut dire ou penser
Chose, pourquoy je desire exaucer
La grand' hauteur de mes faicts singuliers,
Par sus ces deux belliqueux chevaliers:
Car je n'eus onc de vaine gloire envie:
Mais s'il te plaist, Minos, entens ma vie.
Tu sçais assez que de mes jeunes ans
Faicts vicieux me furent desplaisans,
Et que vertu je voulus tant cherir,
Que tout mon cueur se mit à l'acquerir,
Jugeant en moy science peu valoir,

Si d'un haut vueil, & par ardent vouloir
D'acquerir bruit & renom vertueux,
N'est employée en œuvres fructueux.
Bref, tant animai vertu, que dès enfance
Je fus nommé des Romains l'esperance.
Car quand plusieurs du Senat esbahis
De craincte, & peur, à rendre le pays
Par maintes fois furent condescendans,
Je de haut cueur, & assez jeune d'ans,
Sailli en place, ayant le glaive au poing,
Leur remonstrant que pas n'estoit besoing,
Que le cler nom que par peine & vertu
Avions acquis, fust par honte abbatu :
Et que celuy mon ennemi seroit,
Qui la sentence ainsi prononceroit.
Lors estimans cela estre un presage, (*)
Et que les Dieux pour le grand avantage
Du bien public, m'avoient donné haut cueur
En aage bas, comme un fort belliqueur,
Fus esleu chef de l'armée Romaine :
Dont sur le champ de bataille inhumaine
Je fis jetter mes bannieres au vent,
Et Hannibal pressay tant & souvent,
Qu'avec bon cueur, & bien peu de conduicte
Le fis tourner en trop honteuse fuitte,
Tant qu'en la main de Rome l'exellente
Serve rendi Carthage l'opulente :
Et toutesfois les Romains consistoires,
Après mes grans & louables victoires,

Aussi

(*) L'Edition de Bonnemere met ainsi ces vers.

Lors congnoissant que les divins augures
Pour subvenir à leurs choses futures,
M'avoient donné hardiesse de cueur
En jeunes ans, comme un fort belliqueur.

Aussi humain & courtois m'ont trouvé,
Qu'avant que fusse aux armes esprouvé.
Tous biens mondains prisai moins que petit,
L'amour du peuple estoit mon appetit,
Et d'acquerir maints vertueux offices
A jeune Prince honnestes & propices.
Et d'autre part, de Carthage amenay
Maints prisonniers, lors que j'en retournay
Victorieux: desquelz en la presence
Par moy fut pris le Poete Terence:
Dont aux Romains mon faict tant agrea,
Qu'en plein Senat Censeur on me crea.
Ce faict, Asie, & Lybie courus:
D'Egypte, & Grece à force l'amour eus.
Et qu'ainsi soit, sous querelle très-juste
Par plusieurs fois ma puissance robuste
Ont esprouvé. Puis je Consul voyant
Le nom Romain jadis reflamboyant
Lors chanceler, soy ternir & abattre,
Pour l'eslever fus conquerir & battre
Une cité de force & biens nantie,
Dicte Numance, ès Espagnes bastie.
Trop long seroit (Minos) l'entier deduire
De mes hauts faicts, qu'on verra tousjours luire:
Et d'autre part, simple vergongne honneste
D'en dire plus, en rien ne m'admonneste:
Parquoy à toy en laisse l'achoison,
Qui sçais, où sont les termes de raison.
Si t'advertis, qu'onques malheur en riens
Ne me troubla: ne pour comble de biens,
Que me donnast la Déesse Fatale,
Close ne fut ma main très-liberale.
Bien l'ont cognu, & assez le prouverent
Après ma mort ceux qui rien ne trouverent
En mes tresors des biens mondains délivres:

Fors seulement d'argent quatre vingts livres.
Des Dieux aussi la bonté immortelle
M'a bien voulu douer de grace telle,
Que cruauté & injustice au bas
Je dejectay, & ne mis mes esbats
Aux vanitez & doux plaisirs menus
De Cupido le mol fils de Venus,
Dont les deduits & mondaines enquestes
Nuisantes sont à louables conquestes.
Tous lesquels mots je di pour tascher
A leur honneur confondre ou surmarcher:
Ainçois le di, pour tousjours en prouesse
Du nom Romain soustenir la hautesse:
Dont tu en as plus ouy referer,
Que n'en pourroit ma langue proferer.

LA SENTENCE DE MINOS.

CErtainement vos Martiaux ouvrages
Sont achevez de très-ardans courages:
Mais s'ainsi est, que par vertu doive estre
Honneur acquis, Raison donne à cognoistre
Que Scipion jadis fuyant delices,
Et non faillant de vertu hors des lices,
D'honneur dessert le titre precieux
Devant vous deux, qui fustes vicieux.
Parquoy jugeons Scipion preceder,

Et, Alexandre Annibal exceder.
Et si de nous la sentence importune
Est à vous deux, demandez à Fortune,
S'elle n'a pas tousjours favorisé
A vostre part. Après soit advisé
Au trop ardant & outrageux desir,
Qu'eustes jadis de prendre tout plaisir
A (sans cesser) espandre sang humain,
Et ruyner de foudroyante main,
Sans nul propos, la fabricque du monde:
Où Raison faut, Vertu plus n'y abonde.

DE L'AMOUR FUGITIF DE LUCIAN.

Voyez cette piece au Tome 2. après le Chant VIII.



DES VISIONS DE PETRARQUE,

De Thuscan en François. (*)

UN jour estant seulet à la fenestre
Vei tant de cas nouveaux devant mes yeux,
Que d'en tant voir fasché me convint estre.
Si m'apparut une bische à main dextre,
Belle pour plaire au souverain des Dieux.
Chassée estoit de deux chiens envieux,
Un blanc, un noir, qui par mortel effort
La gente beste aux flans mordoient si fort,
Qu'au dernier pas en bref temps l'ont menée
Choir sous un roc. Et là, la cruauté
De mort vainquit une grande beauté,
Dont souspirer me fit sa destinée.
Puis en mer haute un navire advisoye;
Qui tout d'hebene & blanc yvoire estoit,
A voiles d'or, & à cordes de soye:

Doux

(*) Tiré d'anciennes éditions de Clement Marot.

Doux fut le vent, la mer paisible & coye,
Le ciel par tout cler se manifestoit.
La belle nef pour sa charge portoit
Riches tresors, mais tempeste subite
En troublant l'air, ceste mer tant irrite,
Que la nef heurte un roc caché sous l'onde.
O grand' fortune! ô crevecueur trop gref,
De voir perir, en un moment si bref,
La grand' richesse à nulle autre seconde!
  Après je vi sortir divins rameaux
D'un laurier jeune, en un nouveau boscage,
Et me sembla voir un des arbrisseaux
De Paradis, tant y avoit d'oiseaux
Diversement chantans à son ombrage:
Ces grans delicts ravirent mon courage:
Et ayant l'œil fiché sur ce laurier,
Le ciel entour commence à varier,
Et à noircir: dont la foudre grand' erre
Vint arracher celuy plant bien heureux,
Qui me faict estre à jamais langoureux,
Car plus telle ombre on ne recouvre en terre.
  Au mesme bois sourdoit d'un vif rocher
Fontaine d'eau murmurant soefvement:
De ce lieu frais tant excellent & cher,
N'osoient pasteurs ne bouviers approcher:
Mais mainte muse, & nymphe seulement,
Qui de leurs voix accordoient doucement
Au son de l'eau. Là j'assis mon desir,
Et lors que plus j'y prenois de plaisir,
Je vi, helas, de terre ouvrir un gouffre,
Qui la fontaine & le lieu devora:
Dont le mien cueur grand regret encor a,
Et y pensant, du seul penser je souffre.
  Au bois je vi un seul Phenix portant
Esles de pourpre, & le chef tout doré:
Estrange estoit, dont pensai en l'instant

Voir

Voir quelque corps celeste, jusqu'à tant,
Qu'il vint à l'arbre en pieces demouré,
Et au ruisseau que terre a devoré.
Que dirai plus ? Toute chose enfin passe.
Quand ce Phenix vit les rameaux en place,
Le tronc rompu, l'eau seche d'autre part,
Comme en desdain de son bec s'est feru,
Et des humains sur l'heure disparu :
Dont de pitié & d'amour mon cueur ard.
  Enfin je vi une Dame si belle,
Qu'en y songeant tousjours je brusle & tremble:
Entre herbe & fleurs pensive marchoit elle,
Humble de soy, mais contre amour rebelle:
Et blanche cotte avoit, comme il me semble,
Faicte en tel art, que neige & or ensemble
Sembloient meslez : mais en sus la ceinture,
Couverte estoit d'une grand' nuë obscure,
Et au talon un serpenteau la blesse,
Dont languissoit comme une fleur cueillie:
Puis asseurée en liesse est saillie.
Las rien ne dure au monde, que tristesse.
  O Chanson mienne, en tes conclusions
Di hardiment, ces six grans Visions
A Monseigneur donnent un doux desir
De brefvement sous la terre gesir.





SIX SONNETS DE PETRARQUE,

Sur la mort de sa Dame Laure.

Voi ch' ascolate in ryme sparse il suono.



Ous qui oyez en mes rimes le son
D'iceux souspirs, dont mon cueur nourrissoye,
Lors qu'en erreur ma jeunesse passoye,
N'estant pas moy, mais bien d'autre façon:

De vains travaux dont fis rime & chanson,
Trouver m'attens (mais qu'on les lise & voye.)
Non pitié seule, ains excuse en la voye,
Où l'on cognoist Amour ce faux garson.

Si voy-je maintenant, & entens
Que long-temps fus au peuple passetemps,
Dont à part moy, honte le cueur me ronge:
Ainsi

Ainsi le fruict de mon vain exercice
C'est repentance, avec honte, & notice,
Que ce qui plaist au monde n'est que songe.

O passi sparsi, O pensier' vaghi e prompti.

O Pas espars! O pensées soudaines!
O aspre ardeur! O memoire tenante!
O cueur debile! O volonté puissante!
O vous mes yeux: non plus yeux, mais fontaines.

O branche, honneur des vainqueurs capitaines!
O seule enseigne aux Poëtes duisante!
O douce erreur! qui sous vie cuisante
Me faict aller cerchant & monts & plaines.

O beau visage où amour met la bride!
Et l'esperon, dont il me poinct & guide
Comme il luy plaist, & defence y est vaine.

O gentils cueurs, & ames amoureuses
S'il en fut onc! & vous ombres paoureuses,
Arrestez vous pour voir quelle est ma peine.

Chi vuol veder quantum que puo Natura.

QUi voudra voir tout ce que peut Nature,
Contempler vienne une qui en tous lieux
Eſt un ſoleil, un ſoleil à mes yeux,
Voire aux ruraux qui de vertu n'ont cure.

Et vienne toſt, car mort prend (tant eſt dure)
Premier les bons, laiſſant les vicieux,
Puis ceſte-cy s'en va du reng des Dieux:
Choſe mortelle & belle bien peu dure.

S'il vient à temps verra toute beauté,
Toute vertu, & mœurs de royauté,
Joints en un corps par merveilleux ſecret:

Alors dira que muette eſt ma rime,
Et que clarté trop grande me ſupprime,
Mais ſi trop tarde, aura tousjours regret.

Laſciato hai morte ſenza Sole il mondo,

MOrt, ſans ſoleil tu as laiſſé le monde,
Froid, & obſcur, ſans arc l'aveugle archer,

Gra-

Graces, beautez, prestes à tresbucher,
Moy desolé en angoisse profonde.

Bas, & bannis son honneur & faconde,
Seul fasché suis, seul n'ai me fascher:
Car de vertu fis la plante arracher,
C'est la premiere, où prendrons la seconde?

Plaindre devroient l'air, la mer, & la terre,
Le genre humain, qui comme anneau sans pierre
Est demeuré, ou comme un pré sans fleurs:

Le monde l'eut sans la cognoistre à l'heure,
Je la cogneus, qui maintenant la pleure:
Si fit le Ciel, qui s'orne de mes pleurs.

Gli Angeli eletti è l'anime beate.

LE premier jour que trespassa la belle,
Les purs esprits, les Anges precieux,
Sainctes, & Saincts, citoyens des hauts Cieux
Tous esbahys vindrent à l'entour d'elle.

Quelle clarté, quelle beauté nouvelle,
(Ce disoient-ils) apparoist à nos yeux!
Nous n'avons veu du monde vicieux
Monter çà haut encor une ame telle.

Elle, contente avoir changé demeure,
Se parangonne aux Anges d'heure à heure,
Puis coup à coup derriere soy regarde,

Si

Si je la ſuy : il ſemble qu'elle attend,
Dont mon deſir ailleurs qu'au Ciel ne tend,
Car je l'oy bien crier que trop je tarde.

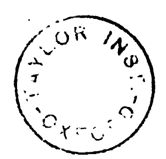
Da più belli ochi e dal più chiaro viſo.

DEs plus beaux yeux, & du plus clair viſage,
Qui onques fut, & des beaux cheveux longs,
Qui faiſoient l'or, & le Soleil moins blonds,
Du plus doux ris, & du plus doux langage.

Des bras & mains, qui euſſent en ſervage,
Sans ſe bouger, mené les plus felons,
De celle qui du chef juſqu'aux talons
Sembloit divin, plus qu'humain perſonnage,

Je prenois vie. Or d'elle ſe conſolent
Le Roy celeſte, & ſes courriers qui volent;
Me laiſſant nud, aveugle en ce bas eſtre:

Un ſeul confort attendant à mon dueil,
C'eſt que là haut, elle qui ſçait mon vueil,
M'impetrera qu'avec elle puiſſe eſtre.



Epi-

Epitaphe de ma Dame Laure.

EN petit lieu comprins vous pouvez voir
Ce qui comprent beaucoup par renommée,
Plume, labeur, la langue, le devoir,
Furent vaincus de l'Amant par l'Aimée:
O gentille Ame estant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est tousjours reprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.



EPIGRAMME

DE

SALMONIUS,

mis de Latin en François.

AU ROY.

Ainsi qu'un jour ; au grand Palais tes yeux
Virent dresser les simulacres vieux,
Des Rois François (Roy d'entre eux l'excellence)
Nombrer voulus tout par ordre & sequence
Les tiens Ayeulx, qui ont de main en main
Baillé le sceptre à Prince tant humain:
Mais quand le lieu vuide tu vins à voir,
Lequel s'attend le tien image avoir,
Voyez, dis-tu, la place à moy promise,
Quand ceste chair au tumbeau sera mise.
Or je demande en tenant ce propos,
Fus-tu esmeu de la peur d'Atropos?
Non, car tu as, maugré mort, asseurance
Qu'entre les Dieux sera ta demeurance.



LES TRISTES VERS

PHILIPPE BEROALDE,

Sur le jour du Vendredi Sainct : qui se commence en Latin ; *Venit moesta dies, redit illacrymabile tempus.*

OR est venu le jour en dueil tourné,
Or est le temps plein de pleurs retourné,
Or sont ce jour les funerailles sainctes
De Jesus-Christ celebrées, & tainctes.
D'aspre douleur soient donques rougissans
Ores nos yeux par larmes d'eux issans.
Tous estomacs en grefs [illegible] tombez
Par coups de poing soient meurdris & plombez,
Quiconques aime, exalte, & qui decore
Le nom de Dieu, & son pouvoir adore,
Cœuvre son cueur & sensitif exprès
De gros sanglots s'entresuivans de près.
Voici le jonr lamentable sur terre,

Le

Le Jour qu'on doit marquer de noire pierre:
Pourtant plaisirs, amours, jeux, & banquets,
Ris, voluptez, broquars & fins caquets,
Tenez vous loing: & vienne douleur rude,
Soing, pleurs, souspirs, avec solicitude.
C'est le jour noir, auquel faut pour painćture
De dueil monstrer, porter noire tainćture.
Soient donc vestus de couleur noire & brune
Princes, Prelats, & toute gent commune:
Viennent aussi avec robe de dueil,
Jeunes & vieux, en plourant larmes d'œil,
Et toute femme où liesse est aperte,
De noir habit soit vestuë & couverte.
Rivieres, champs, forests, monts & vallées,
Ce jourd'hui soient tristes & desolées.
Bestes aussi privées & sauvages
En douleur soient. Par fleuves & rivages
Soient gemissans poissons couverts d'escaille,
Et tous oiseaux painćts de diverse taille.
Les elémens, la terre, & mer profonde,
L'air, & le feu, lune, soleil, le Monde,
Le ciel aussi de hauteur excellente,
Et toute chose à present soit dolente:
Car c'est le jour dolent & douloureux,
Triste, terni, trop rude, & rigoureux.
Maintenant donc faut usurper & prendre
Les larmes d'œil, qu'Heracle sceut espandre:
De Xenocrate ou de Crassus doit-on
Avoir la face, & le front de Caton:
La barbe aussi longue, rude, & semblable
A celle-là d'un prisonnier coulpable.
Porter ne vueille homme ou femme qui vive,
Robe de pourpre, où d'escarlate vive:
Ne soit luisant la chainè à grosse boucle
Dessus le col, ny l'ardente escarboucle:
Ne vueille aucun autour des doigts cercler

 Verte

Verte eſmeraude, ou diamant très-cler:
Sans pigner ſoit le poil au chef tremblant,
Et aux cheveux ſoit la barbe ſemblant:
Ne ſoit la femme en ſon cheminer grave,
Et d'eau de fard ſon viſage ne lave:
Ne ſoit ſa gorge en blancheur decorée,
Ne d'aucun art ſa bouche colorée:
Ne ſoient les chefs des grands Dames coiffez
D'ornemens fins, de gemmes eſtoffez:
Mais ſans porter braſſelets ne carcans,
Prennent habits, ſigne de dueil marquans.
Car c'eſt le jour auquel le Redempteur,
De toute choſe unique Createur,
Après tourmens, labeurs de corps & veines,
Mille ſoufflets, flagellemens, & peines,
Illuſions de ces Juifs inhumains,
Pendit en croix encloué pieds & mains,
Piquant' couronne au digne chef portant,
Et d'amertume un breuvage gouſtant.
O jour funebre! ô lamentable mort!
O cruauté, qui la penſée mord
De ceſte gent prophane & incredule!
O fiere tourbe emplie de macule,
Trop plus ſujette à rude felonnie,
Que ours de Lybie, ou tigres d'Hircanie,
Ne que le ſale & cruel domicile,
Où s'exerçoit tyrannie en Sicile!
Ainſi avez, ſacrileges, mouillé
Vos mains au ſang qui ne fut onc ſouillé:
Et icelui mis à mort par envie,
Qui vous avoit donné lumiere & vie,
Manoirs, & champs de tous biens plantureux,
Puiſſant empire & ſiege bienheureux;
Et qui jadis, en faiſant conſommer
Pharaon Roy dedans la rouge Mer,
En liberté remit ſous vos Monarches

Tous

Tous vos parens anciens Patriarches.
O crime, ô tache, ô monstre, ô cruel signe,
Dont par tout droict apparoist la racine!
O fausse ligne extraicte de Judée,
As-tu osé tant estre outrecuydée,
De perdre cil qui par siecles plusieurs
T'a preservé par dons superieurs,
Et t'a instruit en la doctrine exquise
Des sainctes loix du Prophete Moyse,
En aportant sur le haut des limites
De Sinay les deux Tables escrites,
Pour & afin qu'obtinses diadesmes?
O digne palme aux regions supresmes!
Las! quels mercis tu rens pour un tel don!
O quel ingrat & contraire guerdon!
Et quel peché se pourroit-il trouver
Semblable au tien? point ne te peux laver.
A tous humains certes est impossible,
D'en perpetrer encor un si horrible:
Car beau parler, ny foy ferme & antique,
Religion, ne vertu autentique
Des Peres saincts n'ont sceu si haut attaindre,
Que ta fureur ayes voulu refraindre.
Des vrai disans Prophetes les oracles,
Ne de Jesus les apparens miracles
De faux conseil ne t'ont sceu revoquer,
Tant t'es voulu à durté provoquer.
O gent sans cueur, gent de fausse nature,
Gent aveuglée en ta perte future,
En meurdrissant par peines & foiblesses
Un si grand Roy, de ton cousteau te blesses:
Et qu'ainsi soit, à present tu en souffres
Cruelle gehenne en feu, flambes, & souffres:
Si qu'à jamais ton tourment merité
Vois & verras: & ta posterité,
Si elle adhere à ta faute importune,

Se sentira de semblable fortune:
Car il n'y a que luy qui sceust purger
Le trop cruel & horrible danger
De mort seconde, & sans luy n'auront grace
Vos fils vivans, n'aucune humaine race.
  Quelconque Juif pour tel faute ancienne
N'a siege, champ, ny maison qui soit sienne.
Et tout ainsi que la forte tourmente
En pleine mer la nasselle tourmente,
Laquelle estant sans mast, sans voile, & maistre,
De tous les vents à dextre & à senestre
Est agitée: ainsi estes, Juifz,
De tous costez dechassez & fuiz,
Vivans tousjours sous tributaire reigle.
Et tout ainsi que le cigne hait l'aigle,
Le chien le loup, Hannuier le François,
Ainsi chascun, quelque part que tu sois,
Hait & hairra ta fausse progenie,
Pour l'inhumaine & dure tyrannie,
Que fis à cil qui tant de biens t'offrit,
Quand Paradis & les enfers t'ouvrit.
  O douce Mort, par salut manifeste
Tu nous repais de viande celeste:
Par toy fuyons le regne Plutonique:
Par toy gist bas le serpent draconique:
Car le jour vient agreable sur terre,
Le jour qu'on doit noter de blanche pierre:
Le jour heureux en trois jours surviendra,
Que Jesus Christ des Enfers reviendra.
  Parquoy, pecheur dont l'ame est delivrée,
Qui ce jourd'huy portes noire livrée,
Resjouy-toy, pren plaisir pour douleur:
Pour noir habit, rouge & vive couleur:
Pour pleurs, motetz de liesse assignée:
Car c'est le jour d'heureuse destinée,
Qui à Satan prepare affliction,

Et

Et aux mortels seure salvation.
Dont cognoissant le bien de mort amere,
Doux Jesus-Christ, né d'une Vierge mere,
S'il est ainsi que ton pouvoir honore,
S'il est ainsi que de bon cueur t'adore,
S'il est ainsi que j'ensuive ta Loy,
S'il est ainsi que je vive en ta Foy,
Et comme croy qu'es aux Cieux triomphant,
Secours, helas, un chascun tien enfant:
Si qu'en vivant soit en santé la vie,
Et en mourant aux Cieux l'ame ravie.







COLLOQUE D'ERASME,

Traduict de Latin en François,

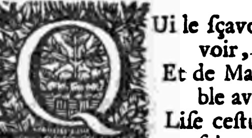
PAR

CLEMENT MAROT.

INTITULE'

Abbatis & Erudita.

AUX LECTEURS.



Ui le sçavoir d'Erasme vouldra voir,
Et de Marot la ryme ensemble avoir,
Lise cestuy Colloque tant bien fait,
Car c'est d'Erasme & de Marot le fait.

AU

AU LECTEUR.

ENtens (Lecteur) que ce Colloque,
Qui eſt d'un Abbé ignorant,
Duquel une femme ſe mocque,
Religion ne met à néant:
Mais l'àbus un peu deſcouvrant,
Des gens ſçavans l'honneur ne touche:
Ainſi l'entends en le liſant.
Qui ſera morveux, ſi ſe mouche.





COLLOQUE DE L'ABBÉ, Et de la Femme Sçavante. (1)

INTERLOCUTEURS

L'Abbé & Isabeau.

L'Abbé.

QUel mesnage, dame Isabeau,
Voy-je ceans ?

Isabeau.

N'est-il pas beau ?

L'Abbé.

Je ne sçay quel beau, mais vraiment
Il ne sied pas fort proprement

A

(1) Tiré d'une édition particuliere de ce Colloque & du suivant imprimé in 16. sans lieu, ni datte, mais avant 1580. puisqu'il en est parlé dans la Bibliotheque de la Croix du Maine.

A fille ne femme.

Isabeau.

Pourquoy ?

L'Abbé.

Pour ce qu'en ce lieu de requoy,
Tout est plein de livres.

Isabeau.

Tant mieulx :
Et déjà, vous qui estes si vieux,
Abbé nouri en seigneurie,
Veistes-vous jamais librarie
Chez les grands Dames ?

L'Abbé.

Si-ay si,
Tout en beau François : mais ceux-cy
Ce sont livres Latins Grecz.

Isabeau.

J'entens bien, ils vous sont aigretz :
Mais dictes-moy en conscience,
N'apprend-on sagesse ou science
Qu'en livres François seulement ?

L'Abbé.

Cela n'appartient nullement
Qu'à Princesses de hault affaire ;
Quand elles ne sçavent que faire,
Pour recréer un peu leurs ames.

Isabeau.

Et n'apartient-il qu'aux grands dames
De sçavoir, & de vivre à l'aise ?

L'Abbé.

Or écoutons, ne vous déplaise,
C'est mal accouplé ce me semble,
Vivre à l'aise, & sçavoir ensemble
Aux femmes n'appartient sçavoir,
Et est aux princesses d'avoir
Leur plaisir, & à l'aise vivre.

Isabeau.

Il faut que l'assault je vous livre :
Dictes-moy, n'appartient-il point
A chacun de venir au poinct
De bien vivre ?

L'Abbé.

Je crois qu'ouy.

Isabeau.

Et venez çà, povre esblouy,
Doy-je dire aveugle, qui est-ce
Qui peult vivre en aise & liesse
Sans vivre bien ?

L'Abbé.

Mais je demande:
Qui peult vivre en liesse grande
En vivant bien ?

Isabeau.

Par ainsi donques
Vous approuvez tous ceux quiconques
Vivent d'une vie mauvaise,
Pourveu qu'ils vivent à leur aise
Ne faictes pas ?

L'Abbé.

Je cuide moy
Que ceux qui vivent sans esmoy
Et à plaisir, vivent très-bien.

Isabeau.

Mais ce tant grand plaisir, ou bien
Vient-il des choses de dehors
Ou de l'esprit ?

L'Abbé.

Il ne vient fors
De ce que je sens & savoure,
Ou que je voy.

Isabeau.

Je vous asseure

Que ne vous estes destourbé,
Et estes un subtil Abbé,
Mais un très-lourdault philosophe :
Répondez moy, quel estophe
Est le grand aise ? à vostre avis
Où le prenez-vous ?

L'Abbé.

En convis,
A boire & dormir tant qu'on peult,
A faire tout ce que l'on veult,
En argent, honneur, tout cela.

Isabeau.

Et si Dieu en ces choses-là,
D'aventure avoit mis science,
Et ce beau don de sapience,
En vivriez-vous moins plaisamment ?

L'Abbé.

Qu'appellez-vous premierement
Sapience ? afin qu'on le sçache.

Isabeau.

Chose dont vous ne tenez tache :
C'est-à-sçavoir cognoistre en somme
Que la felicité de l'homme
Ne gist fors qu'aux biens de l'esprit,
Et que tout le bien qui perit,
Comme argent, honneur, noble race,
Ne le rend (sauue vostre grace)
Plus heureux, ne meilleur aussi.

L'Abbé.

C'est le moindre de mon soucy,
Que cette sapience.

Isabeau.

Voire :

Or ça, pourriez-vous jamais croire,
Que je sens plus d'aise & grand heur
A lire quelque bon Autheur

Moral, naturel ou divin,
Que vous à boire de bon vin,
Ou jouer quand on a disné ?
Que vous en semble, Dominé ?
Ne vis-je pas en grands ébas ?

L'Abbé.

Quant à moy, je n'y en voi pas
Sans mentir.

Isabeau.

Je ne m'enquiers point
Qui vous délecte, ou qui vous point,
Mais de ce qui doit délecter.

L'Abbé.

Je ne vouldrois point alecter
Mes Moines dispos & délivres
Ordinairement en ces livres :
C'est bien livré.

Isabeau.

Et mon mary,
Tant s'en fault qu'il en soit marry,
Qu'il m'en aime mille fois mieulx :
Pourquoy en vos Religieux,
Les livres doncques n'approuvez ?

L'Abbé.

Je les en ay toujours trouvez
Moins obéissans la moitié,
Et si hardis que c'est pitié
A me répondre : ils me repliquent
D'un tas de decrets qu'ils expliquent,
De Sainct Pierre & Sainct Mathieu
Et de Sainct Paul.

Isabeau.

Ho de par Dieu :
Vous leur commandez donc de lire
Choses qui peuvent contredire
A Sainct Pierre & Sainct Paul l'Apostre ?

L'Ab-

L'Abbé.

Par mon ame, sauve la vostre,
Je ne sçay quell' doctrine ils ont,
Mais je hay les Moines qui sont
Repliquans, & vouldrois n'avoir
Moine qui eust plus de sçavoir
Que j'en ay.

Isabeau.

Pour y obvier,
Il ne fault rien qu'estudier
Si bien que soyez fort sçavant.

L'Abbe.

Jà n'ay loir mettre en avant
Toutes ces choses.

Isabeau.

La raison?

L'Abbé.

Pour autant qu'en nulle saison
N'y puis vacquer.

Isabeau.

Quoy! nostre maistre,
Ne pouvez-vous vacquer à estre
Prudent & sage?

L'Abbé.

Ma foy non.

Isabeau.

Vous n'en aurez donc point le nom:
Et qui vous garde d'y entendre?

L'Abbé.

Tout plein de soing qu'il me fault prendre
Pour ma maison, faire la cour:
Mon service qui n'est pas court,
Chevaulx, chiens, oiseaux, choses telles.

Isabeau.

Ces choses-là vous semblent-elles
Meilleures, que devenir sage?

L'Abbé.

Que voulez-vous ? c'est un usage
Que nous avons.

Isabeau.

Je vous demande,
Si vous aviez vertu si grande
De muer les corps & les testes
De vous & vos Moines en bestes,
Les feriez-vous pas estre veaux,
Et vous cheval ?

L'Abbé.

Quels mots nouveaux ?
Non vraiment.

Isabeau.

Si seroit-ce bien,
Pour garder qu'ils ne fussent rien
Plus que vous, en faisant ainsi.

L'Abbé.

Je n'aurois pas trop grand soucy,
Quels animaux fussent les Moines,
Ne les Curez, ne les Chanoines,
Pourveu qu'homme je fusse.

Isabeau.

Somme,
Vous pensez donc celuy estre homme
Qui n'est sage, & n'y veult pourvoir ?

L'Abbé.

Je suis, si le voulez sçavoir,
Pour moy assez sage & heureux.

Isabeau.

Sy sont bien les pourceaux pour eux
En leur qualité.

L'Abbé.

Par mon ame,
Vous estes une estrange Dame,
Et me semblez une sophiste.

Isa-

Isabeau.

Par ma foy, Monsieur le buliste,
Ce que me semblez ne diray :
Mais bien, je vous demanderay
Pourquoy mes livres faschent tant
A vostre veuë.

L'Abbé.

Pour autant
Que la quenoüille, & le fuseau
Sont armes de femmes.

Isabeau.

Tout beau :
La femme ne doit-elle point
Gouverner sa maison à poinct,
Instruire ses enfans ?

L'Abbé.

Si faict.

Isabeau.

Et pensez-vous qu'un tel effect
Se puisse mener sans prudence ?

L'Abbé.

Nenny vraiement, comme je pense.

Isabeau.

Afin qu'averti en soyez,
Les livres que vous me voyez
Me font telle chose cognoistre,

L'Abbé.

On voit tous les jours en mon cloistre
Soixante & quatre Moines vivre ;
Toutesfois au diable le livre
Qu'en leur chambre encor on y veu.

Isabeau.

A ce compte, c'est bien proveu
A vos Moines de bonne sorte.

L'Abbé

Quant des livres, je vous supporte,

Mais

Mais non latiner.

Isabeau.

Voicy rage :
Pourquoy ?

L'Abbé.

Pourceque tel langage
Aux femmes n'est pas bien séant.

Isabeau,

Ne respondez point pour néant :
Raison ?

L'Abbé.

A tout bien regarder,
Cela sert bien peu à garder
Leur chasteté.

Isabeau.

Doncques les songes,
Les fables & sottes mensonges
Des Romans ont proprieté
De garder nostre chasteté ?
N'ont pas ?

L'Abbé.

Ce n'est pas tout.

Isabeau.

Là donc,
Dites hardiment tout du long
Sans rien obmettre.

L'Abbé.

Toutes femmes,
Qui craignent tomber en diffames,
En si grand danger ne seront
Des Prestres, quand point ne sçauront
Parler latin.

Isabeau.

En bonne foy,
Le moindrs danger que j'y voy,
C'est cestuy-là : car du latin

Vous

Vous travaillez soir & matin
A rien n'en sçavoir, Dieu mercy.

L'Abbé.

La commune l'estime ainsi,
Que je le vous ay recité,
Parce qu'il n'est pas usité,
Ne commun qu'une femme ou fille
Sçaiche tant, ne qu'elle babille
Latin, ne gros, ni elegant.

Isabeau.

Pourquoy m'allez-vous allegant
La commune qui est le pire
Auteur que vous me sçauriez dire
Pour faire bien ? Et d'avantage,
Pourquoy m'alléguez-vous l'usage
Et la coustume qui s'oppose
Tousjours à faire bonne chose ?
Aux bonnes choses conviendroit
S'accoustumer, lors adviendroit
Qu'on verroit la chose en usance,
Qui estoit hors d'accoustumance,
Ce qui estoit amer à tous,
Seroit d'un chacun trouvé doux :
Ce qui semble laid si long-temps,
Seroit fort beau.

L'Abbé.

Je vous entends.

Isabeau.

Par vostre foy, je vous demande :
Sied-il mal à une Allemande
Sçavoir François ?

L'Abbé.

Non.

Isabeau.

Raison quelle ?

L'Abbé.

Et que ſçay-je moy, afin qu'elle
Parle aux François, ou leur reſponde,
Dis-je pas bien ?

Iſabeau.

Le mieulx du monde :
Pourquoy donc me venez reprendre
Si le Latin je veux apprendre,
Pour parler avec tant d'autheurs
Sages, ſçavans, conſolateurs,
Tant bien diſans, tant bien veuillans,
Et en tout ſi bien conſeillans.
Ceux qui les liſent ?

L'Abbé.

Je vous jure
Que de ces livres la lecture
Diminuë merveilleuſement
A la femme l'entendement :
Avec ce qu'elles n'en ont gueres,
Et qu'elles ſont un peu legieres
Du cerveau.

Iſabeau.

De dire combien
Vous en avez, je n'en ſçay rien :
Si peu que j'en ay toutesfois,
J'aimerois mieulx cent mille fois
L'uſer en quelque bonne eſtude
Qu'en une grande multitude
D'oraiſons ſans cœur barbotées,
Ou en jambons, ou en toſtées,
Toutes nuits après qu'eſtes yvres.

L'Abbé.

La fréquentation les livres
Pour vray engendre frenaiſie.

Iſabeau.

Voicy eſtrange fantaiſie :

Les propos de tous ces beuveurs,
Que vous avéz, buffons, baveurs,
Vous font-ils frénatique ?

L'Abbé.

Moy ?
Mais bien me mettent hors d'esmoy,
Et d'ennuy, c'est bien le contraire.

Isabeau.

Comment donc se pourroit-il faire,
Que si honnestes deviseurs,
Que mes livres tant beaux diseurs
Me feissent nuisance ?

L'Abbé.

On le dit.

Isabeau.

Ce qu'on en voit y contredit :
Combien des vostres voit-on plus,
A qui le jeu des dez ou flus,
Le long veiller, les beuveries,
Ont engendré des resveries,
Et des fureurs ?

L'Abbé.

Ma foy, Madame ;
Si ne vouldrois-je point de femme,
Qui de sçavoir eust le degré.

Isabeau.

Et je me sçay un très-bon gré
D'avoir un homme pour espoux
Qui est tout different à vous :
Car la science qu'ay apprise
Fait que davantage il me prise,
Et que je l'aime beaucoup mieux.

L'Abbé.

Quand j'y pense, je deviens vieux.

Isabeau.

A quoy ?

L'Abbé.

A la peine qu'on prend,
Quand les sciences on apprend,
Puis fault mourir.

Isabeau.

Hé! grosse teste,
Aimeriez-vous mieux mourir beste,
Si demain vous passiez le pas,
Que de mourir sçavant?

L'Abbé.

Non pas:
Pourveu que je n'eusse jamais
Peine d'apprendre.

Isabeau.

Voire mais
Sans peine au monde nul ne peult
Atteindre à rien de ce qu'il veult:
Encor tout ce qui est acquis,
Tant soit-il à grand peine quis,
En mourant il faut qu'on le lasche:
Pourquoy donc est-ce qu'il vous fasche
De prendre quelque peu de peine
Pour chose tant noble & certaine,
Et dont le fruit à l'autre vie
Nous accompaigne?

L'Abbé.

J'ay envie
De dire qu'en commun langage
Nous disons, une femme sage
Folle deux fois.

Isabeau.

Certainement
Cela se dit communément
Par les fols; mais quoy, nostre maistre!
La bien sage ne le peult estre:

Et celle qui fait son arrest
D'estre bien sage, & point ne l'est,
Est folle deux fois.

L'Abbé.

Mais d'où vient
Qu'aux femmes aussi mal advient
Science, qu'un bast à un bœuf ?
Croyez, *Domine Abbaté*,
Qu'au bœuf sied mieux d'estre basté,
Qu'à un asne de porter mitre.
Que tient-on en vostre Chapitre
De la Vierge mere ?

L'Abbé.

J'en tien,
Quant à moy, ce qu'un bon chrestien
Doit tenir.

Isabeau.

Elle ne lisoit
Donc jamais livres ?

L'Abbé.

Si faisoit :
Mais sans doute, elle ne leut oncques
En ces livres-cy.

Isabeau.

En quoy donocques ?
Je ne l'ay encor appris d'ame.

L'Abbé.

En ces heures de nostre Dame
Dévotement.

Isabeau.

Voicy bon homme :

Et à quel uſage ?

L'Abbé.

De Rome ;

Comme je croy.

Iſabeau.

Paule & Euſtoche
Femmes aimant Dieu & leur proche
Ne furent-elles pas expertes
En la ſainte Eſcriture ?

L'Abbé.

Certes.
Aujourd'huy nous n'en voyons point,
Au moins bien peu.

Iſabeau.

Tout en ce point,
C'eſtoit jadis choſe bien rare
Que de voir un Abbé ignare :
Aujourd'huy il eſt ſi commun,
Que cent mille auſſi bien comme un
Se trouveront ; jadis les Princes,
Rois, Céſars & chefs de provinces
N'eſtoient moins exquis en ſçavoir,
Qu'en armes, puiſſance & avoir :
Et n'eſt encores cette choſe
Si rare, comme l'on propoſe,
Aux Itales & en Eſpaigne,
Aujourd'huy voire en Allemaigne
Force femmes ſe trouveront,
Qui aux plus clers diſputeront :
En Angleterre ſont encore
Les filles du Chancelier More :
En France tenons pour Minerve
La ſœur du Roy, que Dieu conſerve:

Et

Et aux lettres fort on y prise
Les nobles filles de Soubize :
Et si garde à vous ne prenez,
Il adviendra qu'à vostre nez
Aux escoles présideront,
En pleine église prescheront,
Et auront vos mitres & crosses.

L'Abbé.

Dieu nous gard de pertes si grosses
Toutesfois.

Isabeau.

Que Dieu vous en garde ?
C'est à vous à y prendre garde :
Car si tenez toujours ces voyes,
A prescher se mettront les oyes,
Plustost qu'elles vous souffrent estre
Pasteurs sans vos brebis repaistre.
Vous voyez quel est le danger,
La force du monde changer,
Son personnage quitter fault
Au beau milieu de l'eschafault,
Ou que de faict, ou de parole,
Chacun sçache jouer son rolle :
Le tems vient, l'affaire est pressé.

L'Abbé.

Quel grand diable m'a adressé
A cette femme ? En bonne foy,
Si jamais chez nous je vous voy,
Plus gracieux nous serons.

Isabeau.

Et comme quoy ?

L'Abbé.

Nous danserons,

Banqueterons, irons chasser,
Pour vous faire le temps passer;
Et si jamais vous vistes rire,
Nous rirons bien.

Isabeau.

Vraiement beau Sire.
J'ay prou de quoy rire en ce lieu,
Sans aller là.

L'Abbé.

Adieu.

Isabeau.

Adieu.





COLLOQUE D'ERASME

Traduict de Latin en François,

PAR

CLEMENT MAROT.

INTITULE'

Virgo Μισόγαμος.

AU LECTEUR FRANÇOIS.



My Lecteur, sois adverty,
Qu'au Latin n'a rien davantage
Que ce qui est icy verty
Par Marot en nostre langage.



COLLOQUE DE LA VIERGE

Mesprisant mariage (1)

INTERRLOCUTEURS.

CLEMENT & CATHERINE.

Clement.



BIen aise suis de voir la fin
Du souper (Catherine) à fin
D'aller se pourmener ensemble:
Car veu la saison, il me semble
Qu'il n'est chose plus délectable,

Catherine.

Je vieillissois aussi à table :
Et si m'ennuyois d'estre assise.

Clement.

Qu'il fait beau temps, quand je m'advise :
Voyez, voyez tout à la ronde,

Com-

(1) Tiré de la même édition que le Colloque précedent.

Comment le monde rit au monde,
Aussi est-il en sa jeunesse.

Catherine.

Vous dites vray.

Clement.

Et pourquoy est-ce,
Que vostre printemps çà, & là
Ne rit aussi ?

Catherine.

Pourquoy cela ?

Clement.

Pource que n'estes pas bien gaye
A mon gré.

Catherine.

Paroit-il que j'aye
Autre visa que le mien
Accoustumé ?

Clement.

Voulez-vous bien,
Sans que vostre œil soit esblouy,
Que je vous montre à vous ?

Catherine.

Ouy.

Clement.

Voyez-vous bien là cette rose,
Qui s'est toute retraicte & close
Vers le soir ?

Catherine.

Je la voy. Et puis:
Vous voulez dire que je suis
Ainsi décheuë.

Clement.

Toute telle.

Catherine.

La comparaison est plus belle

Que propre.

Clement.

Si ne m'en croyez,
Mirez-vous bien, & vous voyez
En ce ruisseau : mais dictes-moy,
Pourquoy avec si grand esmoy
Durant le souper souspirez ?

Catherine.

Il ne fault que vous enqueriez
De chose qui aucunement
Ne vous touche.

Clement.

Mais grandement.
Car quand vous estes en soucy,
Je suis tout fasché : qu'est-cecy ?
Vous souspirez encor' ma dame :
Comme il vient du profond de l'ame
Ce souspir là !

Catherine.

Sans point mentir,
J'ay qui au cœur se fait sentir :
Mais le dire n'est pas bien seur.

Clement.

A moy qui vous tiens pour ma sœur,
Non, non, Catherine, ma mye,
N'ayez ne crainte ne demye,
Dites-moy tout sans rien obmettre :
Car à seurté vous povez mettre
Vostre secret en ces oreilles,
Tant il soit grand.

Catherine.

Voici merveilles.
Peut-estre quand vous le saurez,
Aucune puissance n'aurez
De m'y servir.

Clement.

On vous orra.

Et qui par effect ne pourra
Vous secourir, peult-estre au fort,
Qu'on vous servira de confort,
Ou de conseil.

Catherine

J'ay la pepie.

Clement

D'où vient cecy ; suis-je une espie,
Ou, ne m'aimez-vous point autant
Que vous soulez ?

Catherine.

Je vous hay tant,
Que J'ay moins cher mon propre frere :
Et toutesfois mon cœur differe
D'en dire rien.

Clement.

Vous estes fine,
Venez ça, si je le devine,
Le confesserez-vous adonc ?
Vous reculez, promettez donc :
Ou j'importuneray sans fin.

Catherine.

C'est vous-mesme qui estes fin,
Or sus, puisque promettre fault.

Clement.

Tout premier rien ne vous deffault
Que je voy en felicité.

Catherine.

Plust à Dieu que la verité
Vous en dissiez.

Clement.

Quant à vostre age,
Vous estes en la fleur : & gage
Que le plus de vos ans ne monte

Qu'à dix & ſept.

Catherine

Non.

Clement.

A ce compte ;
Je croy que la peur de vieilleſſe
Ne vous met pas en grand' triſteſſe.

Catherine.

Nenny.

Clement.

On voit de tous coſtez
En vous cent parfaites beautez :
Grands dons de Dieu.

Catherine.

Je vous affie ;
Que ne me plains, ni glorifie
De beauté quelle qu'elle ſoit.

Clement.

Après, aſſez on apperçoit ;
Que n'avez maladie aucune :
Sinon qu'il y en euſt quelqu'une
Qu'on ne voit point.

Catherine.

Là Dieu mercy ;
Je n'ay rien eu juſques icy
De mal caché

Clement.

Quant au renom ;
Il n'eſt point mal.

Catherine.

Je croy que non.

Clement.

Puis vous avez, je ſuis records,
Un eſprit digne de ce corps :
Voire tel ſur ma conſcience,
Que pour moy en toute ſcience

Je

Je le vouldrois.

Catherine.

S'il y en a,
Il vient de Dieu qui le donna,
Et en louë sa bonté haulte.

Clement.

Au reste, vous n'avez point faulte
De cette bonne grace exquise,
Laquelle est tousjours tant requise
En la beauté.

Catherine.

Je vous asseure
Que je vouldrois bien estre seure
D'avoir bonnes mœurs.

Clement.

Au surplus;
Il n'est rien qui abaisse plus
Beaucoup de cœurs, que povre race,
Mais Dieu vous a fait cette grace,
D'estre issuë de bons parens,
Biens naiz, riches & apparens,
Et qui vous aiment.

Catherine.

Je n'en doute.

Clement.

Que diray plus? Voyez qu'en toute
Cette ville je ne voy point
Fille qui me vient mieulx à poinct,
Ne que pour moy si-tost j'esleusse,
S'il plaisoit à Dieu que je l'eusse
Pour ma femme.

Catherine.

Aussi pour espoux
Je n'en vouldrois autre que vous,
Si c'estoy à moy à choisir:
Et que j'eusse quelque desir

De mariage.

Clement.

Il faut bien dire
Que le regret qui vous martyre
Soit un grand cas.

Catherine.

Pour abreger.
Il n'eſt pas du tout ſi leger
Comme l'on diroit bien.

Clement.

Or ſus,
Si je vous mets le doigts deſſus,
Ne vous en facherez-vous jà ?

Catherine.

Je vous l'ay accordé des-jà
Beſongnez.

Clement.

Sans mentir je ſçay,
Et de fait j'en ay fait l'eſſay,
Combien le mal d'amour tourmente :
C'eſt voſtre douleur véhémente,
Confeſſez, vous l'avez promis.

Catherine.

Je confeſſe qu'Amour a mis
En mon cœur l'ennuy que je porte ;
Mais non pas amour de la ſorte
Que celle que vous entendez.

Clement.

Si plus grand clerc ne me rendez,
Garde n'ay que plus en devine.
Quelle amour eſt-ce ?

Catherine.

Amour divine.

Clement.

Brief, quand dix ans je penſerois,
Plus deviner je ne ſçaurois :

Mais

Mais voſtre bouche le dira,
Ou ceſte main ne partira
Jamais de la mienne.

Catherine.

Quel homme!
Vous me preſſez auſſi fort, comme
S'il vous touchoit.

Clement.

Or quelque choſe
Qui ſoit en voſtre cœur encloſe,
Mettez le hardiment icy.

Catherine.

Puiſque vous m'efforcez ainſi,
Je la diray: quaſi de l'age
D'enfance me vint en courage
Une affection ſi très-grande.

Clement.

Et de quoy?

Catherine.

D'eſtre de la bande
Des vierges ſacrées.

Clement.

Comment!
D'eſtre Moineſſe?

Catherine.

Juſtement.

Clement.

Hem, c'eſt prendre bran pour farine.

Catherine.

Que dictes-vous?

Clement.

Rien, Catherine.
Je touſſois: dites à l'oiſir.

Catherine.

Mes parens à ce mien deſir
N'ont jamais fait reſiſter.

Clement

Et vous ?

Catherine.

Et moy de persister.
Et de prieres & de larmes,
Leur donnois souvent force allarmes
Pour les gagner.

Clement

Et eux que feirent ?

Catherine.

Finablement après qu'ils veirent
Que je ne cessois de prier,
De requerir. pleurer, crier,
Ils s'amollirent : promettans
Dès que j'aurois dix & sept ans,
De faire à mon intention,
Pourveu que ma dévotion
Continuast : or suis-je au terme ;
Et mon vouloir est tousjours ferme :
Toutesfois parens & amis,
Contre tout ce que m'ont promis,
Me refusent cela que tant
Jour & nuit me va contristant,
Je vous ay dit ma maladie :
Si povez, faictes que je die
Que j'ay trouvé un medecin.

Clement.

Vierge plus blonde qu'un bassin,
Tout premier conseiller vous veux
Que vos affections & vœux
Vous moderez : & si contente
L'on ne vous fait de vostre attente,
D'en prendre ennuy ne vous jouez :
Mais vouez ce que vous povez
Pour le plus seur.

Ca-

Catherine.

Morte je suis,
Si je n'ay ce que je poursuis,
Voire bientost.

Clement

Mais voirement,
D'où prinstes-vous premierement
Ce mortel desir ?

Catherine.

Une fois
Que guere d'age je n'avois,
En un Couvent on nous mena
De nonnains : on nous pourmena,
On nous montra là toutes choses.
Ces nonnains fraiches comme roses
Me plaisoyent & me sembloient Anges.
Tout reluisoit jusques aux franges
En leur église : leurs preaux
Et jardins estoient si très-beaux',
Quand tout est dit, en tous les lieux
Où je voulois tourner les yeux,
Tout me rioit : sur ce venoient
Mille propos que nous tenoient
Ces nonnains en leur doulx langage.
J'en trouvay là deux de mon age,
Et avec qui je m'esbatois
Du temps que petite j'estois.
De ce temps-là, sans point mentir
Commença mon cœur à sentir
Le desir d'une telle vie.

Clement.

De rien condamner n'ay envie :
Si est-ce qu'à toutes personnes
Toutes choses ne sont pas bonnes :
Et veu la gentille nature,
Laquelle en vous je conjecture,

Tant par les mœurs que par la face,
Il me semble, sauf vostre grace,
Que devriez prendre pour espoux
Quelque beaux fils, pareil à vous :
Et instituer bien & beau
Chez vous un Couvent tout nouveaux,
Dont vous serez la mere abbesse,
Et lui, l'Abbé.

Catherine.

Quoy ? que je laisse
Le propos de virginité ?
Plustost mourir.

Clement.

En verité,
Virginité grand' chose vault,
Pourvou qu'elle soit comme il fault :
Mais pour cela n'est jà mestier
Qu'entriez en cloistre, ne monstier
D'où ne puissiez sortir après.
Vous povez vivre vierge, auprès
De pere & mere.

Catherine.

Il est ainsi :
Mais non trop seurement aussi.

Clement.

Dictes-vous ? mais le plus souvent
Plus à seurté qu'en un convent :
Parmy ces diables de porceaux
De Moines, remplis de morceaux,
Il faut que tant de moy tenez,
Qu'ils ne sont chastrez ne sanez,
Et tout nuds ressemblent un homme.
Tout partout peres on les nomme :
Et de fait plusieurs fois advient
Que ce nom très-bien leur convient.
Les vierges de cœur pur & monde,

Au temps passé en lieu du monde
Plus honnestement ne vivoient
Qu'avec leurs parens, & n'avoient
Que l'Evesque pour leur beau-pere.
Mais nommez moy le monastere,
Je vous pry, que vous voulez prendre,
Pour en servitude vous rendre
A jamais.

Catherine.

Celuy de Tempert.

Clement.

N'est-ce pas celuy qui appert
Sur la montagne, par delà
Le bois de vostre pere?

Catherine.

Là.

Clement.

Je congnois toute la mesgnie
De leans: quelle compagnie!
Elle merite bien, pensez,
Que pour elle vous délaissez
Vos parens si bons & honnestes.
Quant au prieur sur toutes bestes
Je la vous pleuy la plus sotte:
Il y a six ans qu'il radotte
D'age, & d'yvrongnerie extresme,
Et a deux compagnons de mesme,
Frere Jehan, & frere Gervais:
Frere Jehan n'est pas trop mauvais,
Mais aureste il n'y a rien d'homme,
Fors seulement la barbe: somme
Il n'a ne savoir, ne cerveau.
Et frere Gervais est si beau,
De contenance si badine,
Que sans le froc sacré & digne
Qui couvre tout, il troteroit

Par-

Parmi la ville, & porteroit
Ce beau chaperon à oreilles,
Publiquement.

Catherine.

Ils sont tant doux.

Clement.

Si les cognois-je mieux que vous.
Mais ils sont, (j'entens bien le cas)
Vers vos parens, vos advocats,
Pour vous faire estre leur novice.

Catherine.

Frere Jehan m'y fait du service,
Et est mon grand solliciteur,
Je le sçay bien.

Clement.

Quel serviteur!
Or prenons qu'ils soient maintenant
Doctes, & bons à l'advenant
Pour cest affaire : dès demain
En moins que de tourner la main,
Sots & mauvais se trouveront;
Et tels que baillez vous seront,
Vous les fault recevoir & prendre
Pour tout jamais.

Catherine.

Il fault entendre
Que souvent on faict des banquets
Chez nous, où on tient des caquets
Qui m'offensent & scandalisent :
Car toujours les propos que disent
Ces mariez par vanité,
Ne sentent pas virginité :
Et parfois, dont faschée suis,
Le baiser refuser ne puis
Honnestement.

Cle-

Clement.

Qui fuir veult
Tout ce qui offenser le peult,
Quand & quand se fasse inhumer,
L'oreille doit s'accoustumer
A ouir toutes choses dire;
Prendre le bon, laisser le pire
Pour le meilleur: & d'autre part
Je croy que vous avez à part
Vostre chambre chez vostre pere.

Catherine.

Ouy deja.

Clement.

Si on délibère
De faire quelque gros banquet,
Tandis qu'ils tiendront leur caquet,
Tenez-vous en vostre chambrette,
Et en devotion secrette,
Avecques Dieu là divisez,
Psalmodiez, priez, lisez,
Louez sa bonté éternelle.
Ainsi la maison paternelle
Ne vous fera brin de souilleure,
Mais bien vous la rendrez meilleure,
Et plus nette, ma bonne sœur.

Catherine.

Si est-il toutesfois plus seur
Parmy les vierges se trouver.

Clement.

Je ne veux certes reprouver
Leur compagnie chaste & honneste;
Mais gardez bien qu'en vostre teste
Vous n'ayez une impression
De faulse imagination:
Quand un temps y aurez esté,
Et bien veu d'un chascun costé,

Peult-estre que toutes les choses
Entre les murailles enclofes,
Et lesquelles vos yeux y veirent
Ne vous riront comme elles firent.
Toutes celles qui voiles ont,
Et m'en croyez, vierges ne sont.

Catherine.

Voilà bons mots.

Clement.

Bons & notables
Sont les mots qui sont veritables :
Sinon qu'à maintes du Chapitre
Soit permis de prendre le titre
De Marie mere pucelle :
A celle fin qu'on les appelle
Vierges après l'enfantement.

Catherine.

Vous parleriez bien autrement
Si vous vouliez.

Clement.

Propos final.
Souvent tout n'est pas virginal
Parmy ces Vierges.

Catherine.

Non, beau sire.
Et pourquoy ?

Clement.

Je le vous voys dire :
Pour ce que parmy ces pucelles,
Se trouvent grand nombre de celles
Qui de moeurs ressemblent Sapho,
Plus que d'entendement.

Catherine.

Ho, ho !
Quel jargon ! je ne l'entens point.

Clement.

Aussi l'ay-je dit tout à poinct,
Afin que ne fust entendu.

Catherine.

Or voilà, mon cœur est rendu
A ce desir : il fault bien dire
Que l'esprit qui à ce me tire
Vient de Dieu, puisqu'il continuë
Depuis tant d'ans que m'a tenuë :
Et ne fait que croistre & m'attraire
De jour en jour.

Clement.

Mais au contraire,
Cest esprit là suspect me semble ;
Veu que tous vos parens ensemble
Fuyent à ce que desirez.
Ils eussent inspirez,
Si vostre desir fust de Dieu.
Mais la plaisance de ce lieu,
Que vous vistes petite fille,
Des nonnains la doulce babille,
Leur habit Sainct, le chant d'icelles,
Leurs ceremonies tant belles,
Voilà l'esprit qui attira
Vostre cœur, & qui l'inspira :
Avec les caphardes paroles
De ces Moines à testes folles
Qui vous chevalent pour leur bien,
Et pour dringuer, ils sçavent bien
Que vostre pere est homme large :
A souper l'auront, à la charge
Qu'il portera du vin, assez
Pour dix beuveurs maistres passez ;
Ou bien chez luy en iront boire.
Par quoy si vous m'en voulez croire,
Rien contre le gré ne ferez.

De

De pere & mere : & penſerez
Que Dieu veult que ſous leur puiſſance
Demouriez en obéiſſanee,
Songez-y bien.

Catherine.

En tel affaire,
C'eſt choſe ſainĉte de ne faire
Compte de ſes parens.

Clement.

Sans fainĉte,
Pour Jeſus-Chriſt c'eſt choſe ſainĉte
N'obéir à pere, né mere.
Au contraire, c'eſt choſe amere
Les meſpriſer en autre endroit:
Car un fils chreſtien qui vouldroit
De malle faim laiſſer mourir
(J'entens ſi le peut ſecourir)
Son pere idolaſtre ou ethnique,
Mais ſi vous n'avez le bapteſme,
Et la mere ou le pere meſme
Vous veulent garder de le prendre,
Lors à eux ne devez entendre:
Ou s'ils vous vouloient mettre en teſte
De faire choſe deshonneſte
Alors pourriez en verité
Contemner leur autorité.
Mais qu'a beſoing tout ce myſtere
De convent, ne de monaſtere?
Vous avez en toute ſaiſon
Jeſus-Chriſt en voſtre maiſon.
Davantage, ainſi que je trouve,
Nature diĉt, & Dieu approuve,
Sainĉt Paul remonſtre fort & ferme,
Et la loy humaine conferme,
Qu'enfans obéir ſont tenus
Aux peres dont ils ſont venus.

Vou-

Voulez-vous de dessous les mains
De vos parens doux & humains
Vous retirer, & faire change
D'un vray pere à un pere estrange?
Et la propre mere tant chere
Permuter à une estrangere?
Ou, pour mieux dire, voulez-vous
Pour des parens benins & doux
Des maistres & maistresses rudes?
Et acheter les servitudes,
Vous qui méritez qu'on vous serve;
Fille de maison, non point serve?
Certes charité chrestienne
Rompt toute coustume ancienne
D'esclaves, & serfs qu'on avoit,
Fors que les marques on en voit
Encor' en quelque region.
Mais sous nom de religion,
Ce monde fol en son cerveau
A trouvé un genre nouveau
De servitude: on n'y permet
Sinon ce que la reigle y met.
Quelque bien qu'on vous donne & baille;
C'est au prouffit de la canaille,
Trois pas aller vous pourmener,
Soudain vous feront retourner,
Comme si la fuite aviez prise,
Pour avoir vostre mere occise.
Et à fin qu'on connoisse mieux
La servitude desdits lieux,
Il faut qu'elle soit despouïllée
La robe des parens baillée:
Et à la mode qu'on traitoit
Jadis les serfs qu'on achetoit,
Ils changent, qui est grand mespris,
Le nom qu'au Baptesme on a pris.

De

De sorte que pour Pierre ou Blaise,
Faut avoir nom Jehan, ou Nicaise.
Jacques aura, dès qu'il fut né,
A Jesus-Christ son nom donné:
Et quand Cordelier se rendra,
Le nom de François il prendra.
Souldard qui laisse la livrée,
Semble renoncer à son maistre.
Et Sainct homme nous pensons estre,
Celuy qui une robe vest,
Laquelle Jesus-Christ qui est
Seigneur de tout, point ne luy donne,
Et s'il despouille & abandonne
L'habit que d'ailleurs il a pris,
Il en sera plus fort repris,
Que s'il laissoit par griefve offense
La blanche robe d'innocence
Qu'il eut de Jesus-Christ son Roy.

Catherina.

Certes on dict, & je le croy,
Que c'est chose de grand merite
Si quelqu'un sa liberté quitte,
Et en tel servage se boute
De son gré.

Clement.

Cela vient sans doute
De Pharisaïque doctrine:
Sainct Paul au rebours endoctrine
Que qui est franc, s'y doit tenir
Sans point vouloir serf devenir:
Mais plutost qu'on se delibere
De devenir franc & libere.
Et ce qui rend plus malheureuse
Cette servitude fascheuse,
Il vous fault servir plusieurs maistres,
Souvent grosses bestes champestres.

Bien

Bien ſouvent trop longtems tenus,
Aucunes fois nouveaux venus.
Or ça eſt-il loy ny uſance,
Qui vous mette hors la puiſſance,
Et hors des droits de pere & mere?

Catherine.

Nenny.

Clement.

Et venez ça, commerce,
Povez-vous donç outre leur gré
Vendre ou acheter champ ou pré,
Qui ſoit de leur bien?

Catherine.

Rien quelquonques.

Clement.

Qui vous baille cette loy doncques
De vous livrer en main eſtrange?
Veu que pere & mere à ce change
Ne veulent conſentir à rien,
N'eſtes-vous pas leur propre bien,
Et leur chere poſſeſſion?

Catherine.

La foy & la dévotion
Font ceſſe toute loy humaine.

Clement.

Le fait de la loy ſe demaine
Ailleurs, & principalement,
Au bapteſme: icy ſeulement
N'eſt queſtion que de changer
D'accouſtremens, & ſe ranger
Par une extraordinaire envie
A ne ſçay quel genre de vie,
Qui n'eſt bon ne mauvais de ſoy.
Je ſuis marry quand j'apperçoy
Combien avec la liberté
Vous perdrez de commodité.

Main-

Maintenant il vous est licite,
Dedans vostre chambre petite
Rire à part vous, estudier,
Faire oraison, psalmodier
Quand & autant qu'il vous plaira?
Et dès qu'il vous y faschera,
Vous povez ouir les cantiques,
Et hymnes ecclesiastiques:
Au service divin aller,
De Dieu en chaire ouir parler,
Ou bien si quelque fille ou dame
Qui soit bonne de corps, ou d'ame
Vous trouvez, ou homme sçavant,
Ils vous pourront mettre en avant
Cent bons propos, desquels à l'heure
Vous pourrez devenir meilleure.
Et pourrez eslire, ou chercher
Homme qui sçache bien prescher
Jesus-Christ sans capharderie.
Si une fois en moinerie
Vous entrez, perdre vous convient
Ces choses-là, desquelles vient
Un grand prouffit quant à la foy.

Catherine.

Mais tandis, à ce que je voy,
Je ne seray point nonnain.

Clement.

Non.

Et si serez, puisque ce nom
Vous plaist si fort, & audience,
Elles s'enflent d'obédience:
Et vous, n'avez-vous pas cest heur
D'obéir à vostre pasteur,
Et aux parens, comme est escrit
En la reigle de Jesus-Christ?
Quant à pouvreté qu'elles vouënt,

Et dont tant s'estiment & louënt,
Ne l'avez-vous, quand tous vos biens
Vos parens les ont, & vous riens?
Toutesfois les vierges vouées
Jadis estoient sur tout louées
Des doctes & des sainctes gens,
De subvenir aux indigens,
Selon la fortune & l'affaire,
Ce qu'elles n'eussent pas sçeu faire,
Si leur bien eussent rejetté.
Au reste, quant à chasteté,
La vostre n'empirera point
A vostre maison: par ce point
Vous voilà nonnain, autant vault.
Dites moy que c'est que s'en fault?
Un certain voile, une chemise,
Qui dessus la robe soit mise,
En lieu que dessous on la porte,
Et des mines de mainte sorte,
Qui de soy ne font valoir mieux
La personne devant les yeux
De Dieu, qui nostre coeur regarde?

Catherine.

Vous me comptez, quand j'y prens garde,
Choses estranges & nouvelles.

Clement.

Je dis choses vrayes & belles,
Et de raison.

Catherine.

Certes si est-ce
Qu'au coeur jamais n'auray liesse,
Si sans espoir on m'interdit
Religion.

Clement.

Voilà bien dit:
Promistes-vous pas au baptesme

Religion ?

Catherine.

Si feis.

Clement.

Et mesme
Tous ceux qui sous Jesus-Christ vivent,
Et ses commandemens ensuivent,
Ne sont-ils point Religieux ?

Catherine.

Si sont.

Clement.

Je suis fort envieux
De sçavoir donc, comment s'appelle
Cette religion nouvelle,
Qui rend ainsi de nul effect
Ce que loy de nature a faict:
Ce qu'enseigne la loy antique,
Et ce qu'apprend l'Evangelique,
Et l'apostolique conferme.
Ce decret là, tant soit-il ferme,
De Dieu n'est fait, ni approuvé,
Mais par les Moines controuvé.
A ce propos plusieurs se trouvent
Qui les mariages approuvent
Des jeunes gens, lesquels s'attachent,
Sans que pere & mere le sçachent,
Voire malgré eux plusieurs fois:
Raison humaine toutesfois,
Ne les loix les plus anciennes,
Ne Moyse dedans les strennes,
Ne l'Evangile, ne Canon
Ne tient cela.

Catherine.

Je croy que non.
Pour ce donc voulez proposer
Que je ne sçaurois espouser

Jesus-

Jesus-Christ, s'il ne vient à plaire
A mes parens ?

Clement.

Je vous déclaire
Que desjà espousé l'avez,
Quand tous par luy fusmes lavez
Au baptesme. Et qui est l'espouse
Qui deux fois un mary espouse ?
Il n'est question seulement
Que du lieu, de l'habillement,
Des ceremonies ensemble.
Pour cela ne fault, ce me semble,
Pere & mere ainsi mespriser.
Et puis, il faut bien adviser,
Qu'en voulant encor entreprendre
De Jesus-Christ pour mary prendre,
A d'autre ne vous mariez.

Catherine.

A les escouter, vous diriez
Qu'on ne peut plus sainctement faire,
Que ne tenir en cest affaire
Conte de parens ne tuteurs.

Clement.

Priez doncques ces beaux docteurs
Qu'aux saincts escrits ils vous en treuvent
Quelque passage: & s'ils ne peuvent,
Commandez leur de boire un voirre
De bon vin de Beaune, ou d'Auxerre,
Ils pourront bien faire cela.
Quand ses parens on laisse là
Infideles, pour Jesus suivre,
Cela, c'est son salut poursuivre:
Mais ses parens chrestiens quitter,
Pour en moinerie habiter,
(Qui est souvent, & j'en respons,
Pour les mauvais laisser les bons:)

Quelle dévotion peult-ce estre?
Encores ceux que le bon maistre
Jesus-Christ avoit convertis
A la foy du temps des Gentils,
Estoient tenus par tous moyens
Servir à leur pere & parens,
Autant comme il se povoit faire,
Sans la loy chrestienne forfaire.

Catherine.

Vous tenez doncques pour mauvais
Cest ordre de vivre?

Clement.

Non fais:
Mais tout ainsi qu'aux enserrées,
Et qui du tout s'y sont fourrées,
Je ne vouldrois persuader
D'en sortir hors, ne d'évader:
Ainsi, sans scrupule ny doute,
Puis conseiller à fille toute,
Mesme de gentille nature,
De n'entrer point à l'adventure
En lieu d'où ne puisse sortir:
De ce vous puis bien advertir:
Veu mesme que le plus souvent,
Virginité en un Couvent,
Plustost qu'ailleurs est en danger,
Et que sans vostre habit changer,
Povez faire autant d'oeuvres bonnes
Au logis, comme font les Nonnes
En leur convent.

Catherine.

Vos argumens
Son infinis & véhemens:
Toutesfois de ce mien desir,
Ne se peult mon coeur dessaisir,

Et j'en suis là.

Clement.

Et bien ma mie,
Si attirer je ne puis mie
Vostre volonté à la mienne,
A tout le moins, qu'il vous souvienne
Des propos tenus en ce lieu.
Ce temps pendant je prie à Dieu,
Que l'affection desireuse
Que vous avez, soit plus heureuse
Que mon conseil n'a pas esté,
De n'avoir sçeu estre accepté.



CINQUANTE PSEAUMES
DE
DAVID

Traduits en François par Clement Marot.

CLEMENT MAROT AU ROY TRES-CHRETIEN FRANÇOIS I.

de ce nom, sur la traduction des Psalmes de David.

SALUT.

JA n'est besoing, Roy qui n'as ton pareil,
Me soucier, ne demander conseil
A qui je doy dedier cest ouvrage:
Car outre encor qu'en toy gist mon courage,
Tant est cest œuvre & Royal & Chrestien,

Que

Que de soy-mesme il se dit estre tien,
Qui as par droict de très-chrestien le nom,
Et qui es Roy non de moindre renom
Que cestuy-là, qui meu du sainct Esprit,
A le dicter & le chanter se prit.
Certainement la grande conference
De ta hauteur, avec sa preference,
Me monstre au doigt, qu'à toy le dedier,
C'est à son point la chose approprier.
Car il fut Roy de prudence vestu,
Et tu es Roy tout orné de vertu.
Dieu le donna aux peuples Hebraïques,
Dieu te devoit, ce pense-je, aux Galliques:
Il estoit Roy des siens fort honoré;
Tu es des tiens, peu s'en faut adoré:
Fort bien porta ses fortunes adverses,
Fort constamment les tiennes tu renverses:
Sçavoir voulut toutes sciences bonnes,
Et qui est celle à quoy tu ne t'adonnes?
En Dieu remit & soy & son affaire,
Tu as très-bien le semblable sceu faire:
Il eut enfin la paix par luy acquise,
Tant quise l'as, qu'enfin tu l'as acquise.
Que diray plus? vous estes les deux Rois,
Qui au milieu des Martiaux desrois
Avez acquis nom d'immortalité:
Et qui durant paix & tranquillité
L'avez acquis par sciences infuses,
Daignans tous deux tant honorer les Muses,
Que d'employer la mesme forte dextre
Sceptre portant, & aux armes adextre:
A faire escrits, qui si grande force ont,
Qu'en rien subjets à la mort ils ne sont.
O donques, Roy, prens l'œuvre de David,
Oeuvre plustost de Dieu, qui le ravit,
D'autant que Dieu son Apollo estoit,

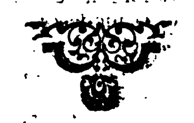
Qui luy en train & sa harpe mettoit.
Le sainct Esprit estoit sa Calliope:
Son Parnassus, montagne à double crope,
Fut le sommet du haut ciel crystalin:
Finalement, son ruisseau Cabalin
De grace fut la fontaine profonde,
Où à grans traits il beut de la claire onde,
Dont il devint Poëte en un moment,
Le plus profond dessous le firmament:
Car le subjet, qui la plume en la main
Prendre luy fit, est bien autre qu'humain.
Icy n'est pas l'avanture d'Ænée,
Ne d'Achilles la vie demenée:
Fables n'y sont, plaisantes mensongeres,
Ne des mondains les amours trop legeres:
Ce n'est pas cy le Poëte escrivant
Au gré du corps, à l'esprit estrivant.
Ses vers divins, ses chansons mesurées,
Plaisent, sans plus, aux ames bien-heurées:
Pource que là trouvent leur doux amant,
Plus ferme & clair que nul vray diamant:
Et que ses faits, sa bonté, & son pris
Y sont au long recitez & compris.
Icy sont donq les louanges escrites
Du Roy des rois, du Dieu des exercites.
Icy David le grand Prophete Hebrieu,
Nous chante & dit quel est ce puissant Dieu;
Qui de berger en grand Roy l'erigea,
Et sa houlette en sceptre luy changea.
Vous y orrez de Dieu la pure Loy,
Plus clair sonner qu'argent de fin alloy:
Et y verrez quels maux & biens adviennent
A tous ceux-là qui la rompent & tiennent.
Icy sa voix sur les reprouvez tonne,
Et aux esleus toute asseurance donne,
Estant aux uns aussi doux & traittable,
Qu'aux

Qu'aux autres est terrible & redoutable.
Icy oyt on l'Esprit de Dieu qui crie
Dedans David, alors que David prie:
Et fait de luy ne plus ne moins que fait
De sa musette un bon joueur parfait.
Christ y verrez par David figuré,
Et ce qu'il a pour nos maux enduré,
Voire mieux peinct mille ans ains sa venue,
Qu'après la chose escrite & advenue
Ne la peindroyent (qui est cas bien estrange)
Le tien Janet, ne le grand Michel l'Ange.
Qui bien y lit, à cognoistre il apprend
Soy & celuy, qui tout voit & comprend:
Et y orra sur la harpe chanter,
Que d'estre rien, rien ne se peut vanter,
Et qu'il est tout en ses faits. Quant au reste,
Fort admirable icy se manifeste:
Soit par l'effect des grans signes monstrez
Aux siens estans par Pharaon outrez:
Soit par le grand & merveilleux chef d'œuvre
Du ciel vousté, qui toutes choses cœuvre:
Ou par le cours que fait l'obscure nuict,
Et le clair jour, qui par compas la suit:
Soit par la terre en l'air espars pendue,
Ou par la mer autour d'elle espandue:
Ou par le tout, qui aux deux prend naissance.
Sur quoy il veut qu'ayons toute puissance,
Nous apprenant à le glorifier,
Et de quel cœur nous faut en luy fier.
O gentils cueurs, & ames amoureuses,
S'il en fut onq, quand serez langoureuses
D'infirmité, prison, peché, soucy,
Perte, ou opprobre, arrestez vous icy:
Espece n'est de tribulation,
Qui n'ait icy sa consolation:
C'est un jardin plein d'herbes & racines,

Où de tous maux se trouvent medecines.
Quant est de l'art aux Muses reservé
Homere Grec ne l'a mieux observé:
Descriptions y sont propres & belles:
D'affections, il n'en est point de telles:
Et trouveras, Sire, que sa couronne,
Ne celle-là qui ton chef environne,
N'est plus ne mieux de gemmes entournée,
Que son œuvre est de figures ornée:
Tu trouveras le sens en estre tel,
Qu'il rend là haut son David immortel,
Et immortel ça bas son Livre: pource
Que l'Eternel en est premiere source:
Et volontiers toutes choses retiennent
Le naturel du lieu dont elles viennent.
Pas ne faut donq qu'aprés de luy Horace
Se mette en jeu, s'il ne veut perdre grace:
Car par sus luy vole nostre Poëte,
Comme feroit l'aigle sur l'alouette:
Soit à escrire en beaux lyriques vers,
Soit à toucher la lyre en sons divers.
N'a-il souvent au doux son de sa Lyre
Bien appaisé de Dieu courroucé l'ire?
N'en a-il pas souvent de ces bas lieux
Les escoutans ravy jusques aux cieux,
Et fait cesser de Saül la manie,
Pendant le temps que duroit l'armonie?
Si Orpheus jadis l'eust entendue,
La sienne il eust à quelque arbre pendue:
Si Arion l'eust ouy resonner,
Plus de la sienne il n'eust voulu sonner:
Et si Phebus un coup l'eust escoutée,
La sienne il eust en cent pieces boutée:
Au moins laissé de sonner pour l'ouyr,
Afin d'apprendre, & de se resjouyr,
En luy quittant son Laurier de bon cueur;

Com-

Comme en escrits & en armes vainqueur.
Or sont en l'air perdus les plaisans sons
De ceste lyre, & non pas ses chansons.
Dieu a voulu jusque icy qu'en son Temple
Par ces beaux vers on le serve & contemple.
Bien est-il vray, comme encore se voit,
Que la rigueur du long temps les avoit
Rendus obscurs, & durs d'intelligence.
Mais tout ainsi qu'avecques diligence
Sont esclaircis par bons esprits rusez
Les escriteaux des vieux fragments usez,
Ainsi, ô Roy, par les divins esprits
Qui ont sous toy Hebrieu langage appris,
Nous sont jettez les Pseaumes en lumiere,
Clairs, & au sens de la forme premiere.
Dont aprés eux, si peu que faire sçay,
T'en ay traduit, par maniere d'essay
Trente, sans plus, en ton noble langage,
Te suppliant les recevoir pour gage
Du residu qui jà t'est consacré,
Si les voir tous il te venoit à gré.



AUX DAMES
DE
FRANCE
Touchant lesdits Pseaumes.

QUand viendra le siecle doré,
Qu'on verra Dieu seul adoré,
Loué, chanté, comme il ordonne,
Sans qu'ailleurs sa gloire l'on donne?
Quand n'auront plus ne cours ne lieu,
Les chansons de ce petit Dieu
A qui les painctres font des esles?
O vous Dames & Damoiselles,
Que Dieu feit pour estre son Temple,
Et faites sous mauvais exemple,
Retentir & chambres & salles
De chansons mondaines & sales,
Je veux icy vous presenter
Dequoy, sans offense, chanter:
Et sçachant que point ne vous plaisent
Chansons qui de l'amour se taisent,
Celles qu'icy presenter j'ose
Ne parlent, certes, d'autre chose.
Ce n'est qu'Amour: Amour luy mesme,
Par sa sapience supresme

Les composa, & l'homme vain
N'en a esté que l'escrivain.
Amour, duquel parler je vois
A fait en vous langage & voix
Pour chanter ses hautes louanges,
Non point celles des Dieux estranges,
Qui n'ont ne pouvoir ny adveu
De faire en vous un seul cheveu.
L'amour dont je veux que chantez
Ne rendra vos cueurs tourmentez,
Ainsi que l'autre, mais sans doute,
Il vous remplira l'ame toute
De ce plaisir solacieux
Que sentent les Anges aux cieux:
Car son Esprit vous fera grace
De venir prendre en vos cueurs place,
Et les convertir & muer,
Faisant vos levres remuer,
Et vos doits sur les espinettes,
Pour dire sainctes chansonnettes.
O bien-heureux qui voir pourra
Fleurir le temps, que l'on orra
Le laboureur à sa charrue,
Le charretier parmi la rue,
Et l'artisan en sa boutique,
Avecques un Pseaume ou Cantique
En son labeur se soulager:
Heureux qui orra le berger,
Et la bergere aux boys estants,
Faire que rochers & estangs
Après eux chantent la hauteur
Du sainct nom de leur Createur.
Souffrirez-vous qu'à joye telle,
Plustost que vous, Dieu les appelle?
Commencez, Dames, commencez,
Le siecle doré avancez,

En chantant d'un cueur debonnaire
Dedans ce sainct Cantionaire:
Afin que du monde s'envole
Ce Dieu inconstant d'amour fole,
Place faisant à l'amiable,
Vray Dieu d'amour non variable.

Le premier jour d'Aoust. 1543.

AU ROY encore.

PUis que voulez que je poursuive, ô Sire,
L'œuvre royal du Pseautier commencé:
Et que tout cueur aimant Dieu le desire,
D'y besongner me tiens pour dispensé.
S'en sente donc qui voudra offensé,
Car ceux à qui un tel bien ne peut plaire
Doivent penser, si jà ne l'ont pensé,
Qu'en vous plaisant me plaist de leur desplaire.

Le quinzieſme jour de Mars 1545.

Nicolai Borbonii Vandoperani Poëtæ Tetraſticon.

NEmo negat nihil eſſe ſacris divinius odis
Quas canit Hebræi Regia muſa ſenis.
Has patrio interpres ita tranſtulit ore Marotus,
Prorſus ut Authoris pectus adeſſe putes.

Eſtienne Paſquier en l'an 1544.

CLement Marot en rendant ſon Autheur,
De ſi très-près l'a ſuivi à la trace,
Qu'on jugeroit, tant il a bonne grace,
Qu'il a eſté luy-meſme l'inventeur.

Tetraſticon.

DUlcia Davidis qui cœpit vertere Clemens
Aut idem, aut nullus, carmina perficiet.
Ne prius, ô Superi, vitam finite Maroto,
Quam finem cœptis fecerit ipſe ſuis.

Diſ-

Disticon.

DEsinite Hebræam jam Galli discere linguam,
Discunt Hebræi Gallica verba loqui.

Traduction par François Miziere Poitevin. D. M.

CEssez, François, d'apprendre or' la langue
Hebraique,
Car desjà les Hebrieux apprennent la Francisque.

Autre version.

CEssez, François d'estre envieux
D'apprendre la langue Hebraique,
Car les Hebrieux sont curieux
D'apprendre la vostre Gallique.

Au Lecteur.

PEuple chrestien, ne chante desormais
Folles chansons lascives & lubriques,
Qui te pourroient faire perdre à jamais;
Chante plustost ces Pseaumes & Cantiques;
Tu y verras les œuvres magnifiques
De l'Eternel, qui te feront savoir
Par quel moyen tu peux sa grace avoir,

Et

Et quel chemin pour ton falut faut prendre.
O fiecle heureux qui tel bien nous fait voir,
Et plus heureux fi le pouvons entendre.

Scevole de Saincte Marthe.

UN David a efté Roi, Poëte, & Pafteur,
Et maintenant encor fert d'exemple à ces trois.
Car il aprend aux Rois à rendre un jufte honneur
A celui qui eft Roi par deffus tous les Rois.
Il apprend au Poëte à n'employer fa voix
Qu'à chanter du Très-haut l'excellente grandeur,
Et apprend aux Pafteurs les chemins les plus droits
Pour guider leurs troupeaux ès voyes du Seigneur.

ODE.

CEluy qui gouverne les cieux,
Et d'un clin d'œil la terre baffe,
Contre fon fein tousjours embraffe
La plainte d'un devotieux:
Il prend à gré toutes complainctes
Faictes par les nations fainctes,
Qui doivent deffus fon autel
En temps de joye & de deftreffe
Chanter & refonner fans ceffe

Le

Le los de ſon nom immortel.

Non, ces impudiques chanſons
Qu'on fait ſeulement pour complaire
Aux oreilles du ſot vulgaire,
Fredonnées par divers ſons,
Et dont le peuple hors de crainte
Va ſouillant la parole ſaincte,
Laquelle fut premierement,
Non point d'une bouche orde & ſalle,
Mais ſus une harpe royalle
Compaſſée plus ſainctement.

Mais ainſi que l'homme mortel
De ſoi ne ſent que pourriture,
Et non plus qu'un printemps ne dure,
Il chante un ſujet qui ſoit tel.
Il deteſte, il fuit, il deſpriſe
Tout ce que la premiere Egliſe
Saincte & catholicque approuva;
Et rien que les farces mondaines
De mille paillardiſes pleines
A ſon plaiſir il ne trouva.

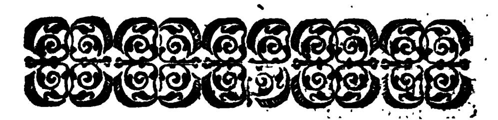
Qui pis eſt, il a deteſté
Ce que l'eſprit du Dieu celeſte
Avoit chanté par ſon Prophete:
Et ami d'une liberté,
Il s'arma contre ſa parole,
Qui de l'un juſqu'à l'autre pole
Se doit rendre, comme eſt pouſſé
De port en port un grand navire,
Que le pilote fait conduire
Deſſous un grand vent courroucé.

Ainſi fit Artus, qui premier

Osa profaner l'escriture,
Et sous son infame mesure,
Le bon au mauvais allier;
Mais une divine vengeance
Fut ensuivant sa repentance,
Car l'infamie le suivit,
Pour avoir en ses chansons folles
Abusé des sainctes parolles,
Et du sainct nom du Roi David.

Or ses chansons & son vouloir,
Ainsi qu'une grande tempeste,
Sont retombez dessus sa teste,
Et ne le sceut onques prevoir:
Doncques très-heureux je te nomme
De maintenant comme un tel homme
Defendre le droit justement,
Que Marot d'un zele admirable
A faict à jamais perdurable;
Et composé plus sainctement.





A TRES-ILLUSTRE PRINCE (1)

MONSEIGNEUR

Le Reverendissime Cardinal de Lorraine, Archevêque de Reims, Perpetuelle felicité.

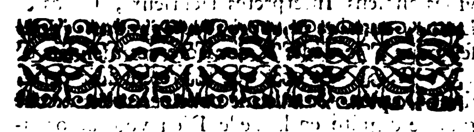
COnsiderant, Monseigneur, en quelle faveur ont été receus les Cinquante Pseaumes de David, traduits en notre vulgaire par (2) Clement Marot, j'ay bien voulu parachever le reste du Pseautier, non pour me mesurer à Poëte si excellent, mais afin que continuant l'entreprise laquelle prévenu de mort il n'avoit entierement exécutée, je peusse faire quelque fruit, au contentement des amateurs de l'Escriture sainte, & en cela me défiant du peu de mon jugement, j'ay sui-vi

(1) Tiré de la version des Pseaumes de Marot de l'Edition de Lyon de 1555. Chez Michel du Bois in 16.

(2) J'ai cru devoir mettre ici cette Epitre qui fait voir que la proscription de Clement Marot n'empêche point que ses Pseaumes ne fussent approuvés, & mesme en 1560. ils furent reimprimez en vertu d'un privilege de Charles IX. qui est rapporté cy-après.

vi les anciens Interpretes Hebrieux, Grecs & Latins, de saine & approuvée opinion. Monseigneur, je dédie & consacre ce mien labeur à V. R. S. Et ores que le present soit petit, si est-il apte, & duisant non seulement à celle grande dignité en laquelle Dieu vous a constitué, mais aussi à la noblesse de celle ancienne Maison dont estes issu. A qui pourrois-je mieux & à propos adresser les œuvres d'un Roy, qu'à un Prince; le livre d'un fidele & bien aimé de Dieu, qu'à un Gardinal Protecteur de la Religion Chrestienne? D'abondant cest albastre plein d'onguent precieux (remede prompt à toutes maladies spirituelles) qu'à l'Archevêque de Reims, qui seulement n'est oinct, mais aussi esleu pour oindre les Très-chretiens Roys de France? Vous plaisa donc, Monseigneur, le recevoir sous la protection & sauvegarde de vostre authorité. La doctrine ferme & solide qu'on y trouvera est duë à l'esprit de Dieu qui conduisoit celui de David, la facile intelligence aux Saints Interpretes, lesquels j'ay suivi. Mais de ce qu'ils auront vie, qu'ils seront bien venus & receuz, cela dépendra de Vostre grandeur & excellence. Quant à moy en tout cecy, je n'y congnois du mien, que le labeur lequel d'ores en avant je reserve pour employer où V. R. S. commandera; à laquelle pouvoir faire service agreable seroit le comble de mon heur.

Vostre très-humble Serviteur Jan Poitevin.



A TOUS CHRETIENS (1)

Et Amateurs de la parole de Dieu.

SALUT.

COmme c'est une chose bien requise en la Chrestienté & des plus necessaires que chacun fidele observe & entretienne la communion de l'Eglise en son endroit, frequentant les assemblées qui se font tant le Dimanche que les autres jours, pour honorer & servir Dieu : aussi est-il expedient & raisonnable, que tous cognoissent & entendent ce qui se dit & fait au Temple, pour en recevoir fruict & édification. Car notre Seigneur n'a pas institué l'ordre que nous devons tenir, quand

(1) Cette Preface qui est de Jean Calvin se trouve à la tête de l'Edition des cinquante Pseaumes de David de la Traduction de Clement Marot imprimez à Genève en 1543. & dans l'Edition in 16. de tous les Pseaumes imprimez par Antoine Vincent de Lyon en 1563.

quand nous convenons en son nom, seulement pour amuser le monde à voir & regarder : mais plustost a voulu qu'il en revinst profit à tout son peuple, comme S. Paul tesmoigne, commandant que tout ce qui se fait en l'Eglise soit rapporté à l'edification commune de tous : ce que le serviteur ne commanderoit pas, que telle ne fust l'intention du maistre. Or cela ne se peut faire que nous ne soyons instruits pour avoir intelligence de tout ce qui a esté ordonné pour nostre utilité. Car de dire que nous puissions avoir devotion, soit à prieres, soit à ceremonies, sans y rien entendre, c'est une grande moquerie, combien qu'il se die communément. Ce n'est pas une chose morte ne brutive, que bonne affection envers Dieu : mais est un mouvement vif, procedant du S. Esprit, quand le cœur est droitement touché, & l'entendement illuminé. Et de faict, si l'on pouvoit estre édifié des choses qu'on voit, sans cognoistre ce qu'elles signifient, Sainct Paul ne deffendroit pas si rigoureusement de parler en langue incognuë : & n'useroit de ceste raison, qu'il n'y a nulle édification, sinon où il y a doctrine. Pourtant, si nous voulons bien honnorer les saintes Ordonnances de nostre Seigneur, desquelles nous usons en l'Eglise, le principal est de sçavoir qu'elles contiennent, qu'elles veulent dire, & à quelle fin elles tendent : à fin que l'usage en soit utile & salutaire, & par consequent droitement reglé. Or il y a en somme trois choses que notre Seigneur nous a commandées d'observer en nos assemblées spirituelles, à sçavoir, la prédication de sa parole, les Oraisons publiques, & solemnelles, l'administration de

ses

ses Sacremens. Je me déporte de parler des prédications pour ceste heure, d'autant qu'il n'en est pas question. Touchant les deux autres parties qui restent, nous avons le commandement exprès du S. Esprit, que les Oraisons se fassent en langue commune & cognuë au peuple. Et dit l'Apostre que le peuple ne peut répondre Amen, à la priere qui a esté faite en langue estrange. Or est-il ainsi, que puisqu'on la fait au nom & en la personne de tous, que chacun en doit estre participant, Par quoy ç'a esté une trop grande impudence à ceux qui ont introduit la langue Latine par les Eglises, où elle n'estoit communément entenduë. Et n'y a subtilité ne cavillation qui les puisse excuser, que ceste façon ne soit perververse & desplaisante à Dieu. Car il ne faut presumer, qu'il ait agréable ce qui se fait directement contre son vouloir, & comme par despit de luy. Or ne le sçauroit plus despiter que d'aller ainsi à l'encontre de sa deffense, & se glorifier en ceste rebellion, comme si c'estoit une coustume perverse de les celebrer en telle sorte que le peuple n'en ait sinon la veuë, sans exposition des mysteres qui y sont contenus. Car si ce sont paroles visibles (comme S. Augustin les nomme) il ne faut pas qu'il y ait seulement un spectacle exterieur, mais que la doctrine soit conjointe avec, pour en donner l'intelligence. Et aussi nostre Seigneur en les instituant, a bien démonstré cela : car il dit que ce sont tesmoignages de l'alliance qu'il a faite avec nous, & qu'il a confermée par sa mort. Il faut bien donc pour leur donner lieu, que nous sçachions & cognoissions ce qui s'y dit : autrement ce seroit en vain que notre Seigneur

gneur ouvriroit la bouche pour parler, s'il n'y avoit oreilles pour écouter. Combien qu'il n'est jà mestier d'en faire longue dispute. Car quand la chose sera jugée de sens rassis, il n'y aura celui qui ne confesse que c'est une pure bâtellerie, d'amuser le peuple en des signes, dont la signification ne lui soit point exposée. Parquoy il est facile de voir qu'on profane les Sacremens de Jesus-Christ, les administrant tellement que le peuple ne comprenne point les paroles qui y sont dites. Et de faict, on voit les superstitions qui en sont sorties. Car on estime communément que la consecration, tant de l'eau du baptême, que du pain & du vin en la cene de notre Seigneur, soit comme une espece d'enchantement: c'est-à-dire, quand on a soufflé & prononcé de bouche les paroles, que les creatures insensibles en sentent la vertu, encores que les hommes n'y entendent rien. Or la vraie consecration est celle qui se fait par la parole de foy, quand elle est declarée & receuë, comme dit S. Augustin: ce qui est expressément compris aux paroles de Jesus Christ. Car il ne dit pas au pain, qu'il soit fait son corps: mais il a adressé sa parole à la Compagnie des fideles, disant, prenez, mangez, &c. Si nous voulons donc bien celebrer le Sacrement, il nous faut avoir la doctrine, par laquelle ce qui y est signifié nous soit declaré. Je sçai bien que cela semble fort estrange à ceux qui ne l'ont pas accoutumé: comme il advient en toutes choses nouvelles. Mais c'est bien raison, si nous sommes disciples de Jesus-Christ, que nous préferions son institution à nostre coustume. Et ne nous doit pas

sembler nouveau ce qu'il a institué dès le commencement.

Si cela ne peut encore entrer en l'entendement d'un chacun, il nous faut prier Dieu qu'il lui plaise d'illuminer les ignorans, pour faire entendre combien il est plus sage que tous les hommes de la terre : à fin qu'ils apprennent de ne s'arrester plus à leur propre sens, ni à la sagesse folle & enragée de leurs conducteurs qui sont aveugles. Cependant pour l'usage de nostre Eglise, il nous a semblé bon de faire publier comme un formulaire des prieres & des Sacremens, à fin que chacun recognoisse ce qu'il doit dire & faire en l'assemblée Chrestienne : combien que ce livre ne profitera pas seulement au peuple de cette Eglise ; mais aussi à tous ceux qui desireront sçavoir quelle forme doivent tenir & suivre les fidelles, quand ils conviennent au nom de Jesus-Christ.

Nous avons donc recueilli en un sommaire la façon de celebrer les Sacremens, & sanctifier le mariage, semblablement des prieres & louanges, desquelles nous usons. Nous parlerons puis après des Sacremens. Quant est des prieres publiques, il y en a deux especes. Les unes se font par simple parole : les autres avec chant. Et n'est pas chose inventée depuis peu de temps. Car dès la premiere origine de l'Eglise cela a esté, comme il appert par les histoires. Et mesme S. Paul ne parle pas seulement de prier de bouche, mais aussi de chanter. Et à la verité nous connoissons par experience, que le chant a grande force & vigueur d'esmouvoir & enflamber le cœur des hommes, pour invoquer & louer Dieu d'un zele plus vehement & ardant. Il y a toujours à regarder

que

que le chant ne soit leger ni volage : mais qu'il ait poids & majesté (comme dit S. Augustin) & ainsi, qu'il y ait grande différence entre la musique qu'on fait pour resjouir les hommes à table & en leurs maisons : & entre les pseaumes qui se chantent en l'Eglise, en la presence de Dieu & de ses Anges. Or quand on voudra droitement juger de la forme qui est ici exposée, nous esperons qu'on la trouvera saincte & pure : veu qu'elle est simplement reiglée à l'édification dont nous avons parlé, combien que l'usage de la chanterie s'estende plus loin. C'est que même par les maisons & par les champs ce nous soit une incitation & comme un organe à louer Dieu, & eslever nos cœurs à luy, pour nous consoler, en méditant sa vertu, bonté, sagesse & justice, ce qui est plus nécessaire qu'on ne sçauroit dire. Pour le premier, ce n'est pas sans cause que le S. Esprit nous exhorte si songneusement par les sainctes Escritures, de nous resjouir en Dieu, & que toute nostre joye soit là reduite, comme à sa vraye fin : car il cognoist combien nous sommes enclins à nous resjouir en vanité. Tout ainsi donc que notre nature nous tire & induit à cercher tous moyens de resjouissance folle & vicieuse : aussi au contraire, notre Seigneur, pour nous distraire & retirer des allechemens de la chair & du monde, nous presente tous moyens qu'il est possible, à fin de nous occuper en ceste joye spirituelle, laquelle il nous recommande tant. Or entre les autres choses qui sont propres pour recréer l'homme & luy donner volupté, la Musique est la premiere, ou l'une des principales, & nous faut estimer que c'est un don de Dieu deputé à cest usage. Pour-

quoy d'autant plus devons-nous regarder de n'en point abuser, de peur de la souiller & contaminer, la convertissant en nostre condamnation, où elle estoit dedié à nostre profit & salut. Quand il n'y auroit autre consideration que ceste seule, si nous doit-elle bien esmouvoir à moderer l'usage de la musique, pour la faire servir à toute honnêteté, & qu'elle ne soit point occasion de nous lascher la bride à dissolution, ou de nous effeminer en delices desordonnées, & qu'elle ne soit point instrument de paillardise, ne d'aucune impudicité. Mais encore y-a-t-il davantage: car à grand' peine y a-t-il en ce monde chose qui puisse plus tourner ou fléchir çà & là les mœurs des hommes, comme Plato l'a prudemment consideré. Et de faict, nous experimentons qu'elle a une vertu secrette & quasi incroyable à esmouvoir les cœurs en une sorte ou en l'autre. Parquoy nous devons estre d'autant plus diligent à la reigler, en telle sorte qu'elle nous soit utile, & nullement pernicieuse. Pour cette cause les Docteurs anciens de l'Eglise se complaignent souventesfois de ce que le peuple de leur temps estoit adonné à chansons deshonnêtes & impudiques, lesquelles non sans cause ils estiment & appellent poison mortelle & satanique, pour corrompre le monde. Or en parlant maintenant de la musique, je comprens deux parties, à sçavoir la lettre, ou subject & matiere : secondement le chant ou la melodie. Il est vray que toute parole mauvaise (comme dit S. Paul) pervertit les bonnes mœurs : mais quand la melodie est avec, cela transperce beaucoup plus fort le cœur & entre au dedans: tellement que comme par un entonnoir le vin est

eſt jetté dedans le vaiſſeau : auſſi le venin & la corruption eſt diſtillée jusques au profond du cœur par la melodie. Qu'eſt-il donc queſtion de faire ? C'eſt d'avoir chanſons non ſeulement honnêtes, mais auſſi ſainctes, leſquelles nous ſoyent comme aiguillons pour nous inciter à prier & louer Dieu, à méditer ſes œuvres à fin de l'aimer, craindre, honorer & glorifier. Or, ce que dit Sainct Auguſtin, eſt vray, que nul ne peut chanter choſes dignes de Dieu, ſinon qu'il l'ait receu d'iceluy. Parquoy quand nous aurons bien circui par tout pour cercher çà & là, nous ne trouverons meilleures chanſons, ne plus propres pour ce faire, que les Pſeaumes de David : leſquels le ſainct Eſprit luy a dictez & faicts. Et pourtant, quand nous les chantons, nous ſommes certains que Dieu nous met en la bouche les paroles, comme ſi luy-même chantoit en nous, pour exalter ſa gloire. Parquoy Chryſoſtome exhorte tant hommes que femmes & petits enfans, de s'accouſtumer à les chanter, à fin que cela ſoit comme une méditation pour s'aſſocier à la Compagnie des Anges. Au reſte, il nous faut ſouvenir de ce que dit S. Paul, que les chanſons ſpirituelles ne ſe peuvent bien chanter que de cœur. Or le cœur requiert l'intelligence. Et en cela (dit S. Auguſtin) giſt la difference entre le chant des hommes & celui des oiſeaux. Car une linote, un roſſignol, un papegay chanteroit bien, mais ce ſera ſans entendre. Or le propre don de l'homme eſt de chanter, en ſçachant ce qu'il dit. Après l'intelligence doit ſuivre le cœur & l'affection : ce qui ne peut eſtre que nous n'ayons le Cantique imprimé en noſtre memoire, pour jamais ne ceſſer

de chanter. Pour ces raisons, ce present livre, mesme à ceste cause, outre le reste qui a esté dit, doit estre en singuliere recommandation à chacun qui desire se resjouir honnestement & selon Dieu, voir à son salut, & au profit de ses prochains : & ainsi n'a point de mestier d'estre beaucoup recommandé de par moy, veu qu'en soy-mesme il porte son prix & son los. Seulement que le monde soit si bien advisé, qu'aulieu de chansons en partie vaines & frivoles, en partie sottes & lourdes, en partie sales & vilaines, & par consequent mauvaises & nuisibles, dont il a usé par cy-devant, il s'accoustume cy-après à chanter ces divins & celestes Cantiques avec le bon Roy David. Touchant la melodie, il a semblé le meilleur, qu'elle fust moderée en la sorte que nous l'avons mise, pour emporter poids & majesté convenable au subject, & même pour estre propre à chanter en l'Eglise, selon qu'il a esté dit. De Geneve ce 10. de Juin 1543.



EX-

EXTRAIT

Du Privilege du Roy Charles IX. (1)

PAr grace speciale, pleine puissance & autorité Royale, a esté donné & octroyé à Antoine, fils d'Antoine Vincent, marchand libraire à Lyon, privilege, congé, licence & permission pour le temps & terme de dix ans prochains venants ensuivans & consecutifs, d'imprimer ou faire imprimer quand & où bon lui semblera, tous les Pseaumes du Prophete David, traduicts selon la verité hébraique, & mis en rime Françoise & bonne musique: comme a été bien veu & cognu par gens doctes en la Saincte Escriture & ezdites langues, & aussi en l'art de musique. Que nuls en ce royaume, pays, terres & seigneuries, puissent imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer lesdits Pseaumes de la dicte traduction, pendant & durant le dict temps, & jusques après icelui fini & accompli, si ce n'est du consentement dudict Vincent. Avec inhibition & deffenses à tous Imprimeurs, libraires

(1) Tiré de l'Edition de Lyon de 1563. chez Antoine Vincent in 16. petites lettres.

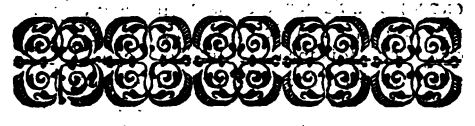
res & autres personnes quelquonques, que le dict Vincent & les siens, & ayans de lui cause, ou ceux qui seront de luy avouez, de faire ou faire faire pendant le dict temps de dix ans, amender, augmenter, diminuer, imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer en ce Royaume, pays, terres & seigneuries, en quelque sorte ou maniere que ce soit, ou puisse estre, lesdicts pseaumes de la dicte Traduction, ne d'en apporter & vendre en ce royaume, pays, terres & seigneuries, d'autres par autres, & ailleurs imprimez, si ce n'est du vouloir, congé & consentement du dict Vincent. Et ce sur peine de confiscation desdits livres, formes ou caracteres qui se trouveront avoir esté faicts au contraire, & d'amende de dix marcs d'or envers le Roy, & arbitraire envers ledict Vincent, lesdites inhibitions & deffenses tenans, & les contrevenans à icelles à ce contraincts sur les peines dessus dictes, ledict temps durant. Nonobstant oppositions ou appellations quelconques, faites ou à faire, relevées ou à relever, & Lettres quelconques impetrées ou à impetrer à ce contraires, sans qu'il soit besoin d'autre vérification, émologation, publiquement ou interinement, sinon d'inserer lesdictes Lettres de privilege, & lettres de déclaration d'iceluy, ou le bref & abregé d'icelles, au commencement ou en la fin de chacun livre desdicts Pseaumes. Lequel abregé veut & entend ledict Seigneur Roy, qu'il vaille & serve autant que s'il estoit particulierement signifié à un chacun de ceux auxquels il pourroit appartenir & toucher. Comme plus à plein est contenu & déclaré par lesdictes Lettres de privilege sur ce données &

ex-

expediées à Sainct Germain en Laye, le dix-neufiéme jour d'Octobre, l'an de grace mil cinq cens soixante, & du Reigne dudict Seigneur le premier. Signées sur le reply.

Par le Roy. Robertet, & scellées du grand scel dudict Seigneur, en cire jaune & queuë double pendant, & par lesdictes lettres de plus ample déclaration au profit & faveur dudict Vincent sur ce données & expediées audict Sainct Germain en Laye, le vingt-sixiesme jour du mois de Decembre, l'an de grace mil cinq cens soixante & un, & du Regne dudict Seigneur le deuxiesme, signées par le Roy en son Conseil, Coignet, & scellées du dit grand scel royal, en cire jaune, & simple queuë pendant.





CINQUANTE PSALMES DE DAVID.

PSALME I.

Beatus vir, qui non abiit.

ARGUMENT.

Ce Psalme chante, que ceux sont bienheureux qui rejettans les mœurs & le conseil des mauvais, s'addonnent à congnoistre & mettre à effect la loy de Dieu : & malheureux ceux qui font au contraire.

1540.

Qui au conseil des malins n'a esté,
Qui n'est au trac des pecheurs arresté,
Qui des moqueurs au banc place n'a prise :
Mais nuit & jour la Loy contemple & prise
De l'Eternel, & en est desireux :

Cer-

Certainement cestui-là est heureux.
Et semblera un arbre grand & beau,
Planté au long d'un clair courant ruisseau,
Et qui son fruict en sa saison apporte ;
Duquel aussi la fueille ne chet morte :
Si qu'un tel homme, & tout ce qu'il fera,
Tousjours heureux & prospere sera.
Mais les pervers n'auront telles vertus :
Ainçois seront semblables aux festus,
Et à la poudre au gré du vent chassée,
Parquoy sera leur cause renversée
En jugement, & tous ces reprouvez
Au rang des bons ne seront point trouvez.
Car l'Eternel les justes cognoist bien,
Et est soigneux & d'eux & de leur bien :
Pourtant auront felicité qui dure.
Quant aux meschans qui n'ont ne soin, ne cure
De s'amender, le chemin qu'ils tiendront,
Eux & leurs faits en ruine viendront.

PSALME II.

Quare fremuerunt gentes ?

ARGUMENT.

Icy void-on comment David & son Royaume sont vraye figure, & indubitable Prophetie de Jesus Christ & son Regne.

Pourquoy font bruit & s'assemblent les gens ?
Quelle folie à murmurer les meine ?
Pourquoy sont tant les peuples diligens

A mettre sus une entreprise vaine ?
Bandez se sont les grand Rois de la terre ;
Et les primats ont bien tant presumé,
De conspirer, & vouloir faire guerre,
Tous contre Dieu, & son Roy bien-aimé.
Disans entr'eux, desrompons & brisons
Tous les liens, dont lier nous pretendent :
Au loin de nous jettons & mesprisons
Le joug, lequel mettre sur nous s'attendent.
Mais cestui-là qui les hauts cieux habite,
Ne s'en fera que rire de là haut.
Le Tout-puissant de leur façon despite
Se mocquera, car d'eux il ne luy chaut.
Lors s'il luy plaist, parler à eux viendra
En son courroux, plus qu'autre espouvantable :
Et tous ensemble estonnez les rendra
En sa fureur terrible & redoutable.
Rois, dira-il, d'où vient ceste entreprise ?
De mon vray Roy j'ay fait élection,
Je l'ai sacré, sa couronne il a prise
Sur mon très-sainct & haut mont de Sion.
Et je qui suis le Roy qui luy ai pleu,
Raconteray sa sentence donnée :
C'est qu'il m'a dit, Tu es mon Fils esleu,
Engendré t'ai ceste heureuse journée.
Demande-moy : & pour ton heritage
Sujetz à toy tous peuples je rendrai,
Et ton empire aura cest advantage,
Que jusqu'aux bords du monde l'estendrai.
Verge de fer en ta main porteras
Pour les dompter, & les tenir en serre :
Et s'il te plaist, menu les briseras,
Aussi aisé comme un vaisseau de terre.
Maintenant donc, ô vous & Rois & Princes,
Plus entendus & sages devenez :
Juges aussi des terres & provinces,
Ins-

Inſtruction à ceſte heure prenez.
Du Seigneur Dieu ſerviteurs rendez-vous,
Craignez ſon ire, & luy veuillez complaire:
Et d'eſtre à luy vous resjouiſſez tous,
Ayant tousjours crainte de luy deſplaire.
Faites hommage au Fils qu'il vous envoye,
Que courroucé ne ſoit amerement :
Afin auſſi que de vie & de voye
Ne periſſiez trop malheureuſement.
Car tout à coup ſon courroux rigoureux
S'embraſera, qu'on ne s'en donra garde :
O combien lors ceux-là ſeront heureux,
Qui ſe ſeront mis en ſa ſauve-garde !

PSALME III.

Domine, quàm multiplicati ſunt.

ARGUMENT.

David aſſailly d'une groſſe armée, s'eſtonne du commencement : puis prend une ſi grande fiance en Dieu, qu'après l'avoir imploré, il s'aſſeure de la victoire.

O Seigneur que de gens
A nuire diligens,
Qui me troublent & grevent!
Mon Dieu, que d'ennemis,
Qui au champs ſe ſont mis,
Et contre moy s'eſlevent !
Certes pluſieurs j'en voy,
Qui vont diſant de moy,

Sa force est abolie,
Plus ne trouve en son Dieu
Secours en aucun lieu :
Mais c'est à eux folie.
Car tu es mon très-seur
Bouclier & defenseur,
Et ma gloire esprouvée :
C'est toy, à bref parler,
Qui fais que puis aller,
Haut la teste levée.
J'ai crié de ma voix
Au Seigneur mainte fois,
Lui faisant ma complainte ;
Et ne m'a repoussé,
Mais tousjours exaucé
De sa montagne saincte.
Dont coucher m'en iray,
En seurté dormiray,
Sans crainte de mesgarde :
Puis me resveillerai
Et sans peur veillerai,
Ayant Dieu pour ma garde.
Cent mille homme de front
Craindre ne me feront,
Encor qu'ils l'entreprinssent :
Et que pour m'estonner,
Clorre & environner
De tout costez me vinssent.
Vien donc, declare toy,
Pour moi, mon Dieu, mon Roy,
Qui de buffes renverses
Mes ennemis mordents,
Et qui leur romps les dents
En leurs gueules perverses.
C'est de toy, Dieu très-haut,
De qui attendre faut

Vray ſecours & defenſe :
Car ſur ton peuple eſtends
Tousjours en lieu & temps
Ta grand' beneficence.

PSALME IV.

Cùm invocarem exaudivit me.

ARGUMENT.

En la conſpiration d'Abſalon, il invoque Dieu, reprend les Princes d'Iſrael, conſpirans contre luy: les appelle à repentance, & conclud qu'il ſe trouve bien de ſe fier en Dieu.

QUand je t'invoque, helas, eſcoute,
O Dieu de ma cauſe & raiſon :
Mon cœur ſerré au large boute :
De ta pitié ne me reboute,
Mais exauce mon oraiſon.
Juſques à quand, gens inhumaines,
Ma gloire abattre taſcherez ?
Juſques à quand empriſes vaines,
Sans fruict & d'abuſion pleines,
Aimerez-vous & chercherez ?
Sachez, puis qu'il le convient dire,
Que Dieu pour ſon Roy gracieux,
Entre tous m'a voulu eſlire,
Et ſi à luy crie & ſouſpire,
Il m'entendra de ſes hauts cieux.
Tremblez donques de telle choſe,
Sans plus contre ſon vueil pecher :

Pen-

Pensez en vous ce que propose,
Dessus vos licts en chambre close,
Et cessez de plus me fascher.
Puis offrez juste sacrifice,
De cœur contrit, bien humblement,
Pour repentance d'un tel vice :
Mettant au Seigneur Dieu propice
Vos fiances entierement.
Plusieurs gens disent, Qui sera-ce
Qui nous fera voir force biens ?
O Seigneur, par ta saincte grace,
Veuilles la clairté de ta face
Eslever sur moy & les miens.
Car plus de joye m'est donnée
Par ce moyen, ô Dieu très-haut,
Que n'ont ceux qui ont grand' année
De froment & bonne vinée,
D'huiles, & tout ce qu'il leur faut :
Si qu'en paix & en seurté bonne
Coucherai & reposerai :
Car, Seigneur, ta bonté l'ordonne,
Et elle seule espoir me donne,
Que seur & seul regnant seray.

PSALME V.

Verba mea auribus percipe.

ARGUMENT.

David en exil ayant beaucoup souffert, & s'attendant de souffrir davantage par les flatteurs qui estoient autour de Saül, dresse sa priere à Dieu : puis se console, quand il pense que le Seigneur a toujours les mauvais en haine, & qu'il favorise les bons.

AUx paroles que je veux dire,
Plaise toy l'oreille prester,
Et à cognoistre s'arrester,
Pourquoy mon cœur pense & soupire,
Souverain Sire.
Enten à la voix très-ardente
De ma clameur, mon Dieu, mon Roy,
Veu que tant seulement à toy
Ma supplication presente
J'offre & presente.
Matin devant que jour il face,
S'il te plaist, tu m'exauceras :
Car bien matin prié seras
De moy, levant au Ciel la face,
Attendant grace.
Tu es le vrai Dieu qui meschance
N'aimes point, ne malignité :
Et avec qui en verité,
Malfaicteurs n'auront accointance,

Ne

Ne demourance.
Jamais le fol & temeraire
N'ose apparoir devant tes yeux :
Car tousjours te sont odieux
Ceux qui prennent plaisir à faire
Mauvais affaire.
Ta fureur perd & extermine
Finalement tous les menteurs :
Quant aux meurtriers & decepteurs,
Celuy qui terre & ciel domine,
Les abomine.
Mais moy en la grand' bonté mainte,
Laquelle m'as fait savourer,
Iray encore t'adorer
En ton Temple, en ta maison sainte,
Dessous ta crainte.
Mon Dieu guide moy & convoye
Par ta bonté, que ne sois mis
Sous la main de mes ennemis :
Et dresse devant moy ta voye,
Que ne fourvoye.
Leur bouche rien de vrai n'ameine,
Leur cœur est faint, faux & couvert :
Leur gosier un sepulchre ouvert :
De flaterie fausse & vaine
Leur langue est pleine.
O Dieu monstre leur qu'ils mesprennent
Ce qu'ils pensent faire défais,
Chasse les, pour leurs grans méfaits,
Car c'est contre toy qu'ils mesprennent,
Tant entreprennent.
Et que tous ceux se resjouïssent,
Qui en toy ont espoir & foy :
Joye auront sans fin dessus toy :
Avec ceux qui ton nom cherissent,
Et te benissent.

Car

Car de bien faire tu es large,
A l'homme juste, ô vrai Sauveur,
Et les couvres de ta faveur,
Tout ainsi comme d'une targe
Espesse & large.

PSALME VI.

Domine, ne in furore tuo arguas me.

ARGUMENT.

David malade, & à l'extremité, a horreur de la mort: & desire, avant que mourir, glorifier encore le nom de Dieu: puis tout à coup se resjouit de sa convalescence, & de la honte de ceux qui s'attendoient à sa mort.

NE vueille pas, ô Sire,
Me reprendre en ton ire,
Moi qui t'ai irrité:
N'en ta fureur terrible
Me punir de l'horrible
Tourment qu'ai merité.
Ains, Seigneur, viens estendre
Sur moi ta pitié tendre,
Car malade me sens,
Santé donques me donne:
Car mon grand mal estonne
Tous mes os & mes sens.
Et mon esprit se trouble
Grandement & au double,
En extrême souci.

O Seigneur plein de grace,
Jusques à quand sera-ce
Que me lairras ainsi ?
Helas, Sire, retourne,
D'entour de moy destourne
Ce merveilleux esmoy.
Certes grande est ma faute,
Mais par ta bonté haute,
Je te pry' sauve moy.
Car en la mort cruelle
Il n'est de toy nouvelle
Memoire, ne renom :
Qui penses-tu qui die,
Qui louë & psalmodie
En la fosse ton nom ?
Toute nuit tant travaille,
Que lict, chalit, & paille
En pleurs je fay noyer;
Et en eau goutte à goutte
S'en va ma couche toute,
Par si fort larmoyer.
Mon œil plorant sans cesse
De despit & destresse
En un grand trouble est mis :
Il est envieilli d'ire,
De voir entour moy rire
Mes plus grans ennemis.
Sus, sus, arriere iniques,
Deslogez tyranniques
De moy tous à la fois.
Car le Dieu debonnaire
De ma plainte ordinaire
A bien ouy la voix.
Le Seigneur en arriere
N'a point mis ma priere,
Exaucé m'a des cieux,
Re-

Receu a ma demande :
Et ce que luy demande,
Accordé m'a & mieux.
Donques honteux deviennent
Et pour vaincus se tiennent
Mes adversaires tous :
Que chacun d'eux s'eslongne
Subit en grand vergongne,
Puis que Dieu m'est si doux.

PSALME VII.

Domine, Deus meus, in te speravi.

ARGUMENT.

Il prie d'estre preservé de la grande persecution de Saül : met en avant son innocence : requiert le Royaume à luy promis, & confusion à ses adversaires. Finalement il chante qu'ils periront de leurs propres glaives, & en loue Dieu.

MOn Dieu, j'ai en toy esperance,
Donne-moy donc sauve asseurance
De tant d'ennemis inhumains.
Et fai que ne tombe en leurs mains :
Afin que leur chef ne me grippe,
Et ne me desrompe & dissipe,
Ainsi qu'un lion devorant,
Sans que nul me soit secourant.
Mon Dieu, sur qui je me repose,
Si j'ai commis ce qu'il propose,
Si de luy faire ay projetté

De

De ma main tour de lascheté :
Si mal pour mal j'ay voulu faire
A cest ingrat : mais au contraire,
Si fait ne luy ay tour d'ami,
Quoy qu'à tort me soit ennemi;
Je veux qu'il me poursuive en guerre,
Qu'il m'atteigne & porte par terre,
Soit de ma vie ruineur,
Et mette à neant mon honneur.
Leve-toy donc, leve-toy, Sire,
Sur mes ennemis en ton ire :
Veille pour moy, que je sois mis
Au droict, lequel tu m'as promis.
A grands troupeaux le peuple vienne
Autour de la Majesté tienne,
Sois pour la cause de nous deux,
Haut eslevé au milieu d'eux.
Là des peuples Dieu sera juge :
Et alors, mon Dieu, mon refuge,
Juge-moi en mon équité,
Et selon mon integrité.
Le mal des meschans se consomme,
Et soustien le droict & juste homme,
Toi juste Dieu, qui jusqu'au fons
Sondes les cueurs mauvais & bons.
C'est Dieu qui est mon asseurance,
Et mon pavois : j'ay esperance
En luy, qui garde & faict vainqueur
Un chacun qui est droict de cueur.
Dieu est le Juge veritable
De celuy qui est équitable,
Et de celuy semblablement
Qui l'irrite journellement.
Si l'homme qui tasche à me nuire,
Ne se veut changer & reduire,
Dieu viendra son glaive aiguiser,

Et

Et bander ſon arc pour viſer.
Desja le grand Dieu des alarmes
Luy prepare mortelles armes,
Il fait dards propres & ſervans
A pourſuivre mes pourſuivans.
Et l'autre engendre choſe vaine,
Ne conçoit que travail & peine
Pour enfanter (quoy qu'il en ſoit)
Le rebours de ce qu'il penſoit.
A caver une grande foſſe
Il met ſolicitude groſſe :
Mais en la foſſe qu'il fera
Luy-meſmes il tresbuchera.
Le mal, qu'il me forge & appreſte
Retournera deſſus ſa teſte :
Bref, je voy le mal qu'il commet
Luy deſcendre ſur le ſommet.
Dont louange au Seigneur je donne,
Pour ſa juſtice droicte & bonne :
Et tant que terre hanteray.
Le nom du Très-haut chanteray.

PSALME VIII.

Domine, Dominus noſter.

ARGUMENT.

Avec grande admiration David celebre icy la merveilleuſe puiſſance du Createur de toutes choſes, & la grande bonté dont il a daigné uſer envers l'homme, l'ayant fait tel qu'il eſt.

O Noſtre Dieu, & Seigneur amiable,
Combien ton nom eſt grand & admirable,

Par

Par tout ce val terrestre spacieux,
Qui ta puissance esleve sur les cieux!
En tout se voit ta grand' vertu parfaicte,
Jusqu'à la bouche aux enfans qu'on allaicte:
Et rens par là confus & abbatu
Tout ennemi qui nie ta vertu.
Mais quand je voy & contemple en courage
Tes cieux, qui sont de tes doigts haut ouvrage,
Estoiles, Lune, & signes differens,
Que tu as faits, & assis en leurs rangs:
Adonc je di à par moy (ainsi comme
Tout esbahi) & qu'est-ce que de l'homme?
D'avoir daigné de luy te souvenir,
Et de vouloir en ton soin le tenir.
Tu l'as fait tel, que plus il ne luy reste
Fors estre un Ange, en l'ayant quant au reste,
Abondamment de gloire environné,
Rempli de biens, & d'honneur couronné.
Regner le fais sur les œuvres tant belles
De tes deux mains, comme seigneur d'icelles:
Tu as de vray, sans quelque exception,
Mis sous ses pieds tout en sujection.
Brebis & bœufs, & leurs peaux & leurs laines,
Tous les troupeaux des hauts monts & des plaines:
En general, toutes bestes cherchans
A pasturer & par bois & par champs.
Oiseaux de l'air, qui volent & qui chantent,
Poissons de mer, ceux qui nagent & hantent
Par les sentiers de mer grans & petits,
Tu les as tous à l'homme assujettis.
O nostre Dieu, & Seigneur amiable,
Comme à bon droict est grand & admirable
L'excellent bruit de ton nom precieux,
Par tout ce val terrestre spacieux!

PSALME IX.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo.

ARGUMENT.

C'est un chant triomphal, par lequel David rend graces à Dieu de certaine bataille qu'il gaigna, en laquelle mourut son principal ennemi (aucuns estiment que ce fut Goliath.) Après il magnifie la justice de Dieu, qui venge les siens en temps & lieu.

DE tout mon cueur t'exalterai,
Seigneur, & si raconterai
Toutes tes oeuvres nompareilles,
Qui sont dignes de grand's merveilles.
En toi je me veux resjouir,
D'autre soulas ne veux jouir:
O Très-haut, je veux en cantique
Celebrer ton nom authentique.
Pource que par ta grand' vertu
Mon ennemi s'enfuit batu,
Desconfit de corps & courage,
Au seul regard de ton visage.
Car tu m'as esté si humain,
Que tu as pris ma cause en main,
Et t'es assis pour mon refuge
En chaire comme juste juge.
Tu as défait mes ennemis,
Le meschant en ruine mis:
Pour tout jamais leur renommée

Tu as esteinte & consumée.
Or ça, ennemi caut & fin,
As-tu mis ton emprise à fin ?
As-tu rasé nos citez belles ?
Leur nom est-il mort avec elles ?
Non, non : le Dieu qui est là haut,
En regne qui jamais ne faut,
Son throne a dressé tout propice,
Pour faire raison & justice.
Là jugera-il justement
La terre ronde entierement,
Pesant les causes en droicture
De toute humaine creature.
En Dieu la retraite sera
Du povre qu'on pourchassera,
Voire sa retraite & adresse,
Au plus dur temps de sa destresse.
Dont ceux qui ton nom cognoistront,
Leur asseurance en toi mettront :
Car, Seigneur, qui à toi s'adonne,
Ta bonté point ne l'abandonne.
Chantez en exultation
Au Dieu qui habite en Sion :
Preschez à gens de toutes guises
Ses oeuvres grandes & exquises.
Car du sang du juste il s'enquiert,
Lui en souvient & le requiert :
Et jamais la clameur n'oublie
De l'affligé, qui le supplie.
Seigneur Dieu (ce disois-je en moi)
Voi par pitié que j'ai d'esmoi
Par mes ennemis remplis d'ire,
Et du pas de mort me retire.
Afin qu'au milieu de l'enclos
De Sion j'annonce ton los,
En demenant resjouissance

D'eſtre recoux par ta puiſſance.
  Incontinent les mal-heureux
Sont cheus au piege fait par eux :
Leur pied meſme s'eſt venu prendre
Au filé qu'ils ont oſé tendre.
  Ainſi eſt cogneu l'immortel,
D'avoir fait un jugement tel,
Que l'inique a ſenti l'outrage,
Et le mal de ſon propre ouvrage.
  Croyez que tousjours les meſchans
S'en iront à bas tresbuchans
Et toutes ces gens inſenſées,
Qui n'ont point Dieu en leurs penſées.
  Mais l'homme povre humilié
Ne ſera jamais oublié :
Jamais de l'humble eſtant en peine
L'eſperance ne ſera vaine.
  Vien, Seigneur, monſtre ton effort,
Que l'homme ne ſoit le plus fort :
Ton pouvoir les gens venir face
En jugement devant ta face.
  Seigneur Dieu, qui immortel es,
Treſſaillir de crainɛte fai-les :
Donne leur à cognoiſtre, comme
Pas un d'entr'eux n'eſt rien fors qu'homme.

PSALME X.

Domine, ut quid receſſiſti longè.

ARGUMENT.

Ce Pſeaume eſt une priere contre les pervers nuiſans, & malicieux hommes, qui par dol, & par force, oppreſſent les bons, & les plus foibles: & y ſont deſcrits, l'orgueil & les moyens dont envers eux uſent les mal vivans.

D'Où vient cela, Seigneur, je te ſuppli,
Que loin de nous te tiens les yeux couverts?
Te caches-tu pour nous mettre en oubli?
Meſmes au temps qui eſt dur & divers?
Par leur orgueil ſont ardants les pervers
A tourmenter l'humble, qui peu ſe priſe:
Fais que ſur eux tombe leur entrepriſe.
Car le malin ſe vante, & ſe faict ſeur,
Qu'en ſes deſirs n'aura aucun defaut:
Ne priſant rien que l'avare amaſſeur,
Et meſpriſant l'Eternel de là haut,
Tant il eſt fier que de Dieu ne luy chaut:
Mais tout cela qu'il penſe en ſa memoire,
C'eſt, Dieu n'eſt point, & ſi ne le veut croire.
Tout ce qu'il fait tend à mal ſans ceſſer,
De ſa penſée eſt loin ton Jugement:
Tant eſt enflé, qu'il cuide renverſer
Ses ennemis à ſouffler ſeulement.
En ſon cueur dit: d'esbranler nullement
Garde je n'ay: car je ſçay qu'en nul aage

Ne

Ne peut tomber ſur moy aucun dommage.
D'un parler fainct, plein de deception,
Le faux parjure eſt tousjours embouché :
Deſſous ſa langue, avec oppreſſion,
Deſir de nuire eſt tousjours embuſché.
Semble au brigand, qui ſur les champs caché,
L'innocent tuë en caverne ſecrette,
Et de qui l'oeil povres paſſans aguette.
Auſſi l'inique uſe du tour ſecret
Du lyon caut en ſa taſniere, helas!
Pour attraper l'homme ſimple & povret,
Et l'engloutir quand l'a pris en ſes laqs.
Il faict le doux, le marmiteux, le las :
Mais ſous cela, par ſa force perverſe,
Grand' quantité de povres gens renverſe.
Et dit encor en ſon cueur vicieux,
Que Dieu ne veut la ſouvenance avoir
De tout cela : & qu'il couvre ſes yeux,
A celle fin de jamais n'en rien voir.
Leve-toy donc, Seigneur, pour y pourvoir :
Hauſſe ta main deſſus, je te ſupplie,
Et ceux qui ſont perſecutez n'oublie.
Pourquoy irrite & contemne en ſes faicts
L'homme meſchant le Dieu doux & humain?
En ſon cueur dit, qu'enqueſtes tu n'en fais:
Mais tu vois bien ſon meffaict inhumain.
Et voyant tout, prens les cauſes en main:
Voilà pourquoy s'appuye le debile
Sur toy, qui es le ſupport du pupile.
Briſe la force, & le bras plein d'excès,
Du malfaicteur, inique & reprouvé,
Fay de ſes maux l'enqueſte & le procès,
Plus n'en ſera par toy un ſeul trouvé.
Lors à jamais, Roy de tous approuvé,
Regnera Dieu, quand en ſa terre ſaincte
De ces meſchans ſera la race eſteinte.

O Seigneur donc, s'il te plaist, tu orras
Ton povre peuple en ceste aspre saison:
Et bon courage & espoir luy donras,
Prestant l'oreille à son humble oraison:
Qui est de faire aux plus petis raison,
Droict aux foulez, si que l'homme de terre
Ne vienne plus leur faire peur ne guerre.

PSALME XI.

In Domino confido.

ARGUMENT.

Il se complaint de ceux qui le chassoient de toute la terre d'Israël, puis chante sa confiance en Dieu, & le jugement d'iceluy sur les bons & sur les mauvais.

VEu que du tout en Dieu mon cueur s'appuye,
Je m'esbahi comment de vostre mont
Plustost qu'oiseau dites que je m'enfuye,
Vrai est que l'arc les malins tendu m'ont,
Et sur la corde ont assis leurs sagettes,
Pour contre ceux qui de cueur justes sont,
Les descocher jusques en leurs cachettes.
Mais on verra bien-tost à neant mise
L'intention de tels malicieux:
Car quelle faute a le juste commise?
Sachez que Dieu a son palais aux cieux;
Dessus son throne est l'Eternel Monarque:
Là haut assis il voit tout de ses yeux,

Et

Et son regard les humains note & marque.
Tout il esprouve, & le juste il approuve,
Mais son cueur hait qui aime extorsion,
Et l'homme en qui violence se trouve.
Pleuvoir fera feu de punition
Sur les malins souphre chaud, flamme ardente,
Vent foudroyant : voilà la portion
De leur bruvage, & leur paye evidente.
Car il est juste, & pource aime justice,
Tournant tousjours, par douce affection,
Vers l'homme droict son œil doux & propice.

PSALME XII.

Salvum me fac, Domine.

ARGUMENT.

Il parle contre les flateurs de la cour de Saül, qui par flateries, dissimulations & arrogances estoient molestes à chacun, & prie Dieu y donner ordre.

DOnne secours, Seigneur, il en est heure:
Car d'hommes droicts sommes tous desnuez,
Entre les fils des hommes ne demeure
Un qui ait foy, tant sont diminuez.
Certes chacun vanité, menteries
A son prochain dit ordinairement:
Aux levres n'a l'homme que flateries:
Quand il dit l'un, son cueur pense autrement.
Dieu vueille donc ces levres blandissantes

Tout à travers pour jamais incifer :
Pareillement ces langues arrogantes,
Qui bravement ne font que devifer.
Qui mefmement entr'eux ces propos tiennent,
Nous ferons grans par nos langues fur tous :
A nous de droict nos langues apartiennent :
Flatons, mentons, qui eft maiftre fur nous?
Pour l'affligé, pour les petis qui crient,
Dit le Seigneur, ores me leverai :
Loin les mettray des langues qui varient,
Et de leurs laqs chacun d'eux fauverai.
Certes de Dieu la parole fe treuve
Parole nette, & très-pure eft fa voix :
Ce n'eft qu'argent affiné à l'efpreuve,
Argent au feu efpuré par fept fois.
Or donc, Seigneur, que ton peuple & tes hommes
Soient maintenus par ta gratuité :
Et de ces gens, dont tant moleftez fommes,
Delivre nous à perpetuité.
Car les malins à grans troupes cheminent,
Deçà, delà, tout eft plein d'inhumains :
Lors que d'iceux les plus mefchans dominent,
Et qu'eflevez font entre les humains.

PSALME XIII.

Usquequo, Domine, oblivisceris.

ARGUMENT.

Après plusieurs batailles perduës, il se complainct de ce que Dieu tarde tant à le secourir: puis le prie luy donner la joye de victoire obtenuë.

JUsques à quand as estabLi
Seigneur de me mettre en oubli?
Est-ce à jamais? par combien d'aage
Destourneras-tu ton visage
De moy, las! d'angoisse rempli?
Jusques à quand sera mon cueur
Veillant, conseillant, pratiqueur,
Et plein de souci ordinaire?
Jusques à quand mon adversaire
Sera-il dessus moi vainqueur?
Regarde-moi, mon Dieu puissant,
Respons à mon cueur gemissant,
Et mes yeux troublez illumine:
Que mortel dormir ne domine
Dessus moi quasi perissant.
Que celui qui guerre me fait
Ne die point, Je l'ay deffait:
Et que tous ceux qui tant me troublent,
Le plaisir qu'ils ont ne redoublent
Par me voir tresbucher de fait.
En toy gist tout l'espoir de moy:

Par ton ſecours fay que l'eſmoy
De mon cueur en plaiſir ſe change:
Lors à Dieu chanteray louange,
Car de chanter j'aurai dequoy.

PSALME XIV.

Dixit inſipiens in corde ſuo.

ARGUMENT.

Il dit que tout eſt plein d'infideles & ethniques : deſcrit leur entendement corrompu : ſouhaitte & prédit leur ruine, & la délivrance du peuple de Dieu par eux dévoré.

LE fol malin en ſon cueur dit & croit
Que Dieu n'eſt point, & corrompt & renverſe
Ses meurs, ſa vie, horribles faicts exerce:
Pas un tout ſeul ne fait rien bon ne droict,
N'y ne voudroict.
Dieu du haut ciel a regardé icy
Sur les humains, avecques diligence,
S'il en verroit quelqu'un d'intelligence,
Qui d'invoquer la divine merci
Fuſt en ſouci.
Mais tout bien veu, a trouvé que chacun
A fourvoyé, tenant chemins damnables:
Enſemble tous ſont faits abominables:
Et n'eſt celuy qui face bien aucun,
Non juſqu'à un.
N'ont-ils nuls ſens, tous ces pernicieux,
Qui

Qui font tout mal, & jamais ne se changent?
Qui comme pain mon povre peuple mangent,
Et d'invoquer ne sont point soucieux
Le Dieu des cieux?
Certainement tous esbahis seront,
Que sur le champ ils trembleront de crainte:
Car l'Eternel par sa faveur tres-sainte
Tiendra pour ceux qui droits se trouveront,
Et l'aimeront.
Hà, malheureux, vous vous estudiez
A vous mocquer de l'intention bonne,
Que l'immortel au povre affligé donne,
Pource qu'ils sont sur luy tous appuyez,
Et en riez.
O qui, & quand de Sion sortira
Pour Israel secours en sa souffrance?
Quand Dieu mettra son peuple à délivrance,
De joye adonc Israel jouira,
Jacob rira.

PSALME XV.

Domine, quis habitabit.

ARGUMENT.

Ce psalme chante de quelles moeurs doivent estre ornez les citoyens des cieux.

QUi est-ce qui conversera
O Seigneur, en ton tabernacle?
Et qui est celui qui sera
Si heureux que par grace aura

Sur ton sainct mont seur habitacle?
Ce sera celui droitement
Qui va rondement en besongne,
Qui ne fait rien que justement,
Et donc la bouche ouvertement
Verité en son cueur tesmoigne.
Qui par sa langue point ne fait
Raport, qui lòs d'autruy efface:
Qui à son prochain ne mesfait,
Qui aussi ne souffre de faict,
Qu'opprobre à son voisin on face.
Ce sera l'homme contemnant
Les vicieux, aussi qui prise
Ceux qui craignant le Dieu regnant:
Ce sera l'homme bien tenant
(Fust-ce à son dam) la foy promise.
Qui à usure n'entendra,
Et qui si bien justice exerce,
Que le droict d'autruy ne vendra;
Qui charier ainsi voudra,
Craindre ne faut que jamais verse.



PSAL-

PSALME XVIII.

Diligam te Domine.

ARGUMENT.

Hymne très-excellent, lequel David chanta au Seigneur Dieu, après qu'il l'eut rendu paisible & victorieux sur Saül, & sur tous ses autres ennemis, prophetisant de Jesus-Christ en la conclusion du Pseaume.

JE t'aimerai en toute obéissance,
Tant que vivrai, ô mon Dieu, ma puissance.
Dieu est mon roc, mon rempart haut & seur,
C'est ma rançon, c'est mon fort defenseur.
En luy seul gist ma fiance parfaite:
C'est mon pavois, mes armes, ma retraite.
Quand je l'exalte & prise en ferme foy,
Soudain recoux des ennemis me voi.
Dangers de mort un jour m'environnerent
Et grans torrens de malins m'estonnerent:
J'estois bien près du sepulchre venu,
Et des filets de la mort prevenu.
Ainsi pressé, soudain j'invoque & prie
Le Tout-puissant, haut à mon Dieu je crie:
Mon cri au ciel jusqu'à luy pénetra,
Si que ma voix en son oreille entra.
Incontinent tremblerent les campagnes,
Les fondemens des plus hautes montagnes
Tous esbranlés s'esmeurent grandement,
Car il estoit courroucé ardemment.

En ses naseaux luy monta la fumée:
Feu aspre issoit de sa bouche allumée:
Si enflambé en son courage estoit,
Qu'ardans charbons de toutes pars jettoit:
Baissa le ciel, de descendre print cure,
Ayant sous pieds une brouée obscure:
Monté estoit sur Cherubin mouvant,
Voloit guindé sur les ailes du vent.
Et se cachoit dedans les noires nuës
Pour tabernacle autour de luy tenduës:
Enfin rendit par sa grande clarté
Ce gros amas de nuës escarté:
Gresle jettant & charbons vifs en terre,
Au ciel menoit l'Eternel grand tonnerre,
L'Altitonnant sa voix grosse hors mit,
Et gresle & feu sur la terre transmit.
Lança ses dards, rompit toutes leurs bandes,
Doubla l'esclair, leur donna frayeurs grandes.
A ta menace, & du fort vent poussé
Par toy, Seigneur, en ce point courroucé,
Furent canaux desnuez de leur onde,
Et descouvers les fondemens du monde.
Sa main d'enhaut icy bas me tendit,
Et hors des eaux sain & sauf me rendit.
Me recourut des puissans & faussaires
(Et plus que moy renforcés) adversaires:
A mes dangers il preveut & previnț,
Quand il fut temps, secours de Dieu me vint:
Me mit au large, & si fit entreprise
De me garder, car il me favorise.
Or m'a rendu selon mon équité,
Et de mes mains selon la pureté.
Car du Seigneur j'avois suivi la voye,
Ne revolté mon cueur de luy n'avoye:
Ains tousjours eu devant l'œil tous ses dits,
Sans rejetter un seul de ses edits:

Si qu'envers luy entier en tout affaire
Me suis monstré, me gardant de mal faire.
Or m'a rendu selon mon équité,
Et de mes mains selon la pureté.
Certes, Seigneur, qui sais telles mes œuvres,
Au bon très-bon, pur au pur te descœuvres:
Tu es entier à qui entier sera,
Et defaillant à qui failli aura.
Les humbles vivre en ta garde tu laisses,
Et les sourcils des braves tu rabaisses:
Aussi, mon Dieu, ma lanterne allumas,
Et esclairé en tenebres tu m'as.
Par toi donnai à travers la bataille,
Mon Dieu devant, je sautay la muraille,
C'est l'Eternel qui entier est trouvé,
Son parler est comme au feu esprouvé.
C'est un bouclier de forte resistance,
Pour tous ceux-là qui ont en luy fiance,
Mais qui est Dieu sinon le supernel?
Ou qui est Fort si ce n'est l'Eternel?
De hardiesse & force il m'environne,
Et seure voye à mes emprises donne:
Mes pieds à ceux des chevreux fait égaux,
Pour monter lieux difficiles & hauts.
Ma main par lui aux armes est apprise,
Si que du bras un arc d'acier je brise.
De ton secours l'escu m'as apporté,
Et m'a ta dextre au besoin supporté.
Ta grand' bonté, où mon espoir mettoye,
M'a fait plus grand encor' que je n'estoye:
Preparer vins mon chemin sous mes pas,
Dont mes talons glissans ne furent pas:
Car ennemis sçeu poursuivre & atteindre
Et ne revins sans du tout les esteindre:
Durer n'ont peu, tant bien les ay secous,
Ains à mes pieds tresbuscherent de coups.

Cir-

Circui m'as de belliqueuse force,
Ployant sous moi qui m'envahir s'efforce:
Tu me monstras le dos des ennemis,
Et mes haineux j'ai en ruïne mis.
Ils ont crié, n'ont eu secours quelconques,
Mesmes à Dieu, & ne les ouït onques.
Comme la poudre au vent les ay rendus,
Et comme fange en la place estendus.
Delivré m'as du mutin populaire,
Et t'a pleu chef des nations me faire:
Voire le peuple, à moi peuple incogneu,
Sous mon renom obeïr m'est venu.
Maints estrangers par servile contrainte
M'ont fait honneur d'obeïssance feinte:
Maints estrangers redoutans mes efforts,
Espouvantés ont tremblé en leurs forts.
Vive mon Dieu, à mon Sauveur soit gloire,
Exalté soit le Dieu de ma victoire,
Qui m'a donné pouvoir de me vanger,
Et qui sous moi les peuples fait ranger;
Me garantit, qu'ennemis ne me grevent,
M'esleve haut sur tous ceux qui s'eslevent
Encontre moi, me delivrant à plein
De l'homme ayant le cueur d'outrage plein.
Pourtant, mon Dieu, parmi les gens estranges
Te beniray, en chantant tes louanges,
Ce Dieu, je dy, qui magnifiquement
Sauva son Roy, & qui uniquement
David son oingt traite en grande clemence,
Traitant, de mesme, à jamais sa semence.

PSALME XIX.

Cœli enarrant gloriam Dei.

ARGUMENT.

Il montre par le merveilleux ouvrage des cieux, combien Dieu est puissant : puis louë & exalte la Loy Divine, & enfin prie le Seigneur, qu'il le preserve de peché, afin de luy estre agreable.

LEs Cieux en chacun lieu
La puissance de Dieu
Racontent aux humains:
Ce grand entour espars
Nonce de toutes pars
L'ouvrage de ses mains.
Jour après jour coulant,
Du Seigneur va parlant
Par longue experience :
La nuict, suivant la nuict,
Nous presche, & nous instruit
De sa grand' sapience.
Et n'y a nation,
Langue, prolation,
Tant soit d'estranges lieux,
Qui n'oye bien le son,
La maniere & façon,
Du langage des Cieux.
Leur tour par tout s'estend,
Et leur propos s'entend

Jus-

Iusques au bout du monde:
Dieu en eux a posé
Palais bien composé
Au soleil cler & monde.
Dont il sort ainsi beau
Comme un espoux nouveau
De son paré pourpris,
Semble un grand prince à voir,
S'esgayant pour avoir
D'une course le prix.
D'un bout des cieux il part,
Et atteint l'autre part,
En un jour, tant est viste:
Outre plus, n'y a rien
En ce val terrien,
Qui sa chaleur évite.
La très-entiere Loy
De Dieu souverain Roy,
Vient l'ame restaurant;
Son tesmoignage seur
Sapience en douceur
Monstre à l'humble ignorant.
D'iceluy Roy des Rois
Les mandemens sont droits,
Et joye au cœur assignent;
Les commandemens saincts
De Dieu sont purs & sains,
Et les yeux illuminent.
L'obeïssance à lui
Est un tres-sainct appui
A perpetuité:
Dieu ne fait jugement,
Qui veritablement
Ne soit plein d'équité.
Ces choses sont encor
Plus desirables qu'or,

Fust-

Fust-ce fin or de touche:
Et en un cueur sans fiel
Sont plus douces que miel,
Ne pain de miel en bouche.
Qui servir te voudra,
Par ces poincts apprendra
A ne se fourvoyer,
Et en les observant,
En aura te servant
Grand & riche loyer.
Mais où se trouvera,
Qui ses fautes saura
Nombrer, penser, ne dire?
Las! de tant de pechez,
Qui me sont tous cachez,
Purge-moi, très-cher Sire.
Aussi des grans forfaits
Temerairement faits,
Soit ton serf relaché;
Qu'ils ne regnent en moi,
Si serai hors d'esmoi,
Et net de grand peché.
Ma bouche prononcer,
Ne mon cueur rien penser
Ne puisse, qui ne plaise
A toi, mon defendeur,
Sauveur & amandeur
De ma vie mauvaise.

PSAL.

PSALME XXII.

Deus, Deus meus, respice in me.

ARGUMENT.

Prophetie de Jesus-Christ, en laquelle David chante d'entrée, sa basse & honteuse déjection: puis l'exaltation & l'estenduë de son Royaume jusques aux fins de la terre, & la perpetuelle durée d'iceluy.

MOn Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-
tu laissé,
Loin de secours, d'ennui tant oppressé,
Et loin du cri que je t'ay adressé
En ma complainte?
De jour, mon Dieu, je t'invoque sans feinte,
Et toutefois ne repond ta voix saincte:
De nuict aussi, & n'ay dequoy esteinte
Soit ma clameur,
Helas! tu es le sainct & la tremeur,
Et d'Israel le resident bon-heur,
Là où t'a pleu que ton los & honneur
On chante & prise.
Nos peres ont leur fiance en toi mise,
Leur confiance ils ont sur toi assise,
Et tu les as de captifs en franchise
Tousjours boutez.
A toi criants d'ennui furent ostez,
Esperé ont en tes sainctes bontez,
Et ont receu, sans estre reboutez,

Ta

Ta grace prompte.
Mais moi, je suis un ver qui rien ne monte,
Et non plus homme, ains des hommes la honte:
Et plus ne sers que de fable & de conte
Au peuple bas.
Chacun qui voit comme ainsi tu m'abbas,
De moi se mocque, & y prend ses esbats:
Me font la moue, & puis haut & puis bas
Hochent la teste.
Puis vont disant : il s'apuie & s'arreste
Du tout sur Dieu, & luy fait sa requeste:
Donc qu'il le sauve, & que secours luy preste,
S'il l'aime tant.
Si m'as-tu mis hors du ventre pourtant,
Cause d'espoir tu me fus apportant
Dès que j'estois les mammelles tettant
De ma nourrice.
Et qui plus est, sortant de la matrice
Me recueillit ta saincte main tutrice,
Et te monstras estre mon Dieu propice
Dès que fus né.
Ne te tien donc de moi si destourné,
Car le peril m'a de près adjourné,
Et n'est aucun par qui me soit donné
Secours ne grace.
Maint gros taureau m'environne & menace,
Les gros taureaux de Basan terre grasse
Pour m'assieger m'ont suivi à la trace,
En me pressant.
Et tout ainsi qu'un lion ravissant,
Après la proye en fureur rugissant,
Ils ont ouvert dessus moy languissant,
Leur gueule gloute.
Las! ma vertu comme eau s'escoule toute:
N'ai os qui n'ait la jointure dissoute:
Et comme cire en moi fond goute à goute
Mon

Mon cueur faché.
D'humeur je suis comme tuile asseché,
Mon palais est à ma langue attaché:
Tu m'as fait prest-d'estre au tombeau couché,
Reduit en cendre.
Car circui m'ont les chiens pour me prendre:
La fausse troupe est venuë m'offendre,
Venuë elle est me transpercer & fendre
Mes pieds & mains.
Conter je puis mes os du plus au moins:
Ce que voyans les cruels inhumains,
Tous resjouis me jettent regards maints
Avec risée.
Jà ma despouille entr'eux ont divisée;
Entr'eux desjà ma robe deposée
Ils ont au sort hazardeux exposée,
A qui l'aura.
Seigneur, ta main donc ne s'eslongnera,
Ains par pitié secours me donnera:
Et s'il te plaist, elle se hastera,
Mon Dieu, ma force.
Sauve de glaive & de mortelle estorce
Mon ame, helas! que de perdre on s'efforce:
Délivre-la, que du chien ne soit morse,
Chien enragé.
Du leonin gosier encouragé
Délivre-moy, respon à l'affligé,
Qui est par grand's licornes assiegé,
Des cornes d'elles.
Si conterai à mes freres fidelles
Ton nom très-haut; tes vertus immortelles
Dirai parmi les assemblées belles,
Parlant ainsi:
Vous craignans Dieu, confessez-le sans si,
Fils de Jacob, exaltez sa merci:
Crains-le tousjours toi, d'Israel aussi
La

La race entiere.

Car rebouté n'a l'humble en sa priere,
Ne destourné de lui sa face arriere,
S'il a crié, sa bonté singuliere
L'a exaucé.

Ainsi ton los par moy sera haussé
En grande troupe: & mon vœu jà dressé
Rendrai devant le bon peuple amassé,
Qui te craint, Sire.

Là mangeront les povres à suffire:
Benira Dieu, qui Dieu craint & desire:
O vous ceux-là, sans fin, je le puis dire,
Vos cueurs vivront.

Cela pensant tous se convertiront
Les bouts du monde, & à Dieu serviront:
Bref, toutes gens leurs genoux flechiront
En ta presence.

Car ils sauront qu'à la divine essence
Seule apartient regne & magnificence:
Dont sur les gens seras par excellence
Roy conquerant.

Gras & repeus te viendront adorant,
Voire le maigre à la fosse courant,
Et dont la vie est hors de restaurant,
Te donra gloire.

Puis leurs enfans à te servir & croire
S'enclineront: & en tout territoire
De fils en fils il sera fait memoire
Du Tout-puissant.

Tousjours viendra quelqu'un d'entr'eux issant,
Lequel au peuple à l'advenir naissant,
Ira par tout ta bonté annonçant
Sur moy notoire.

PSALME XXIII.

Dominus regit me, & nihil.

ARGUMENT.

Il chante les biens & la felicité qu'il a: & d'une merveilleuse fiance se promet que Dieu, duquel ce bien luy vient, le traittera tousjours de mesme.

MOn Dieu me paist, sous sa puissance
haute:
C'est mon berger, de rien je n'auray faute.
En tect bien seur, joignant les beaux herbages,
Coucher me fait, me meine aux clairs rivages,
Traicte ma vie en douceur très-humaine,
Et pour son nom par droicts sentiers me meine:
Si seurement que quand au val viendroye
D'ombre de mort, rien de mal ne craindroye,
Car avec moy tu es à chacune heure:
Puis ta houlette & conduite m'asseure:
Tu enrichis de vivres necessaires
Ma table, aux yeux de tous mes adversaires.
Tu oings mon chef d'huiles & senteurs bonnes,
Et jusqu'au bords pleine tasse me donnes:
Voire & feras que ceste faveur tienne
Tant que vivrai compagnie me tienne,
Si que tousjours de faire ay esperance
En la maison du Seigneur demeurance.

PSALME XXIV.

Domini est terra, & plenitudo.

ARGUMENT.

David fit ce Psalme, pour le chanter quand on ameneroit l'Arche où habitoit la Divinité, dedans le Temple que Salomon devoit faire.

LA terre au Seigneur apartient,
Tout ce qu'en sa rondeur contient,
Et ceux qui habitent en elle:
Sur mer fondement luy donna,
L'enrichit & l'environna
De mainte riviere très-belle.
Mais sa montagne est un sainct lieu:
Qui viendra donc au mont de Dieu?
Qui est-ce qui là tiendra place?
L'homme de mains & cueur lavé,
En vanité non eslevé,
Et qui n'a juré en fallace.
L'homme tel Dieu le benira:
Dieu son sauveur le munira
De misericorde & clemence.
Telle est la generation
Cerchant, cerchant d'affection,
O Dieu de Jacob la presence.
Haussez vos testes, grans portaux:
Huys éternels, tenez-vous hauts,
Si entrera le Roy de gloire.
Qui est ce Roy tant glorieux?

C'eſt le fort Dieu victorieux,
Le plus fort qu'en guerre on peut croire.
Hauſſez vos teſtes grans portaux:
Huys éternels, tenez-vous hauts,
Si entrera le Roy de gloire.
Qui eſt ce Roy tant glorieux?
Le Dieu d'armes victorieux,
C'eſt luy qui eſt le Roy de gloire.

PSALME XXV.

Ad te, Domine, levavi animam.

ARGUMENT.

Icy l'homme preſſé de ſes pechez, & de la malice de ſes ennemis, prie le Seigneur Dieu pour ſoy: & generalement pour tout le peuple.

A Toy, mon Dieu, mon cueur monte,
En toi mon eſpoir j'ai mis:
Fai que je ne tombe à honte,
Au gré de mes ennemis.
Honte n'auront voirement
Ceux qui deſſus toy s'appuyent:
Mais bien ceux qui durement,
Et ſans cauſe les ennuyent.
Le chemin que tu nous dreſſes
Fai-moi cognoiſtre, Seigneur:
De tes ſentes & adreſſes
Vueilles moi eſtre enſeigneur.
Achemine moi au cours
De ta verité patente,

Com-

Comme Dieu de mon ſecours,
Où j'ai chacun jour attente.
De tes bontez te recorde,
Mets en memoire, & eſtens
Ceſte grand' miſericorde,
Dont uſé as de tout temps.
Oublie ma mauvaiſtié
Dès ma premiere jeuneſſe:
De moy, ſelon ta pitié,
Te ſouvienne en ma détreſſe;
Dieu eſt bon & veritable,
L'a eſté, & le ſera.
Parquoy en voye équitable
Les pecheurs radreſſera.
Les povres fera venir
A vie juſte & decente:
Aux povres fera tenir
L'Eternel ſa droicte ſente.
Bonté, ſeurté, ſouvenance,
Sont du Seigneur les ſentiers,
A ceux qui ſa convenance
Gardent bien & volontiers.
Helas! Seigneur tout parfait,
Pour l'amour de ton nom meſme
Pardonne-moi mon forfait,
Car c'eſt un forfait extreſme.
Qui ſera l'homme, à vray dire,
Qui ſon Dieu deſirera,
Du chemin qu'il doit eſlire
L'Eternel l'avertira.
A repos parmi ſes biens
Vivra ſon cueur en grand aage:
Puis auront les enfans ſiens
La terre pour heritage.
Dieu fait ſon ſecret paroiſtre
A ceux qui l'ont en honneur:

Et leur monſtre & fait connoiſtre
De ſon contract la teneur.
Quant à moy, yeux & eſprits
En tout temps à Dieu je tourne:
Car mes pieds, quand ils ſont pris,
Du filé tire & deſtourne.
Jette donc ſur moy ta veuë,
Pren de moi compaſſion:
Perſonne ſuis deſpourveuë,
Seule, & en affliction.
Jà mon cueur ſens empirer,
Et augmenter ſes deſtreſſes:
Las! vueille-moi retirer
De ces mienes grand's oppreſſes.
Tourne à mon torment ta face:
Voi ma peine & mon ſouci:
Et tous mes pechez efface,
Qui ſont cauſe de ceci.
Voi mes ennemis qui ſont
Non ſeulement groſſe bande:
Mais qui ſur moi certes ont
Haine furieuſe & grande.
Preſerve de leur embuſche
Ma vie, & delivre-moi:
Qu'à honte je ne tresbuche,
Puis que j'ay eſpoir en toy.
Que ma ſimple integrité
(Comme à l'un des tiens) me ſerve;
Et de toute adverſité
Iſraël tire & conſerve.

PSAL-

PSALME XXXII.

Beati quorum remissæ sunt iniquitates.

ARGUMENT.

David puny par maladie pour son peché, chante que bien heureux sont ceux, qui par leur coulpe ne tombent point en l'inconvenient où il est: puis il confesse son peché: Dieu lui pardonne. Enfin exhorte les mauvais à bien vivre, & les bons à se resjouir en Dieu.

O Bien-heureux celui dont les commises
Transgressions sont par grace remises!
Duquel aussi les iniques pechez
Devant son Dieu sont couverts & cachez!
O combien plein de bonheur je repute
L'homme à qui Dieu son peché point n'impute!
Et en l'esprit duquel n'habite point
D'hipocrisie & de fraude un seul poinct.
Durant mon mal, soit que vinse à me taire,
Las de crier, soit que me prinse à braire,
Et à gemir tout le jour sans cesser,
Mes os n'ont fait que fondre & s'abaisser.
Car jour & nuit ta main dure ai sentie
Par mon peché sur moy apesantie:
Si que l'humeur de moi ainsi traitté,
Sembloit du tout secheresse d'esté.
Mais mon peché je t'ai declaré, Sire,
Caché ne l'ai, & n'ai sceu si-tost dire,

Il faut a Dieu confesser mon mesfait,
Que ta bonté vrai pardon ne m'ai faict.
Pour ceste cause à heure propre & bonne
Te requerra toute saincte personne:
Et quant de maux un deluge courroit,
D'icelle adonc approcher ne pourroit.
C'est toy qui es mon fort & ma retraite:
C'est toy qui fais qu'ennuy mal ne me traitte:
C'est toy par qui à tous coups m'est livré
Dequoi chanter, par me voir delivré.
Viença chacun, je te veux faire entendre
Et te monstrer la voye où tu dois tendre,
Et ayant l'œil droit dessus toi planté,
Pour t'adresser comme experimenté.
Ne sois semblable à cheval ni à mule
Qui n'ont en eux intelligence nulle:
Pour les garder de mordre tu refrains
Leurs dents & gueule, avecques mors & freins.
L'homme endurci sera dompté de mesmes
Par maux sans nombre, & par douleurs extresmes:
Mais qui en Dieu son espoir asserra,
Environné de merci se verra.
Or ayez donc de plaisir jouissance,
Et tous en Dieu prenez resjouissance,
Justes humains menez joye orendroit
Chacun de vous, qui avez le cueur droit.

PSALME XXXIII.

Exultate justi in Domino, rectos,

ARGUMENT.

C'est un bel hymne, auquel le Prophete invite d'entrée à celebrer le Tout-puissant : puis chante que tout est plein de sa bonté : recite ses merveilles : admonneste les Princes de ne se fier en leurs forces : & que Dieu assiste à ceux qui le reverent : puis invoque sa bonté.

RESveillez-vous chacun fidele,
Menez en Dieu joye orendroit
Louange est très-seante & belle
En la bouche de l'homme droict.
Sur la douce harpe,
Penduë en escharpe,
Le Seigneur louez,
De luts, d'espinettes,
Sainctes chansonnettes
A son nom jouez.
Chantez de luy par melodie
Nouveaux vers, nouvelle chanson,
Et que bien on la psalmodie,
A haute voix & plaisant son.
Car ce que Dieu mande,
Qu'il dit & commande,
Est juste & parfait :
Tout ce qu'il propose,
Qu'il fait & dispose,

A fiance eſt fait.
Il aime d'amour ſouveraine
Que droit regne, & juſtice ait lieu,
Quand tout eſt dit, la terre eſt pleine
De la grande bonté de Dieu.
Dieu par ſa parole
Forma chacun pole
Et ciel precieux :
Du vent de ſa bouche,
Fit ce qui attouche,
Et orne les cieux.
Il a les grand's eaux amaſſées
En la mer comme en un vaiſſeau,
Aux abiſmes les a muſſées,
Comm' un treſor en un monceau.
Que la terre toute
Ce grand Dieu redoute,
Qui fit tout de rien ;
Qu'il n'y ait perſonne
Qui ne s'en eſtonne
Au val terrien.
Car toute choſe qu'il a dite,
A eſté faite promptement,
L'obeiſſance auſſi ſubite
A eſté que le mandement.
Le conſeil, l'empriſe
Des gens il debriſe,
Et met à l'envers :
Veines & caſſées
Il rend les penſées
Des peuples divers.
Mais la divine providence
Son conſeil fait perpetuer,
Ce que ſon coeur une fois penſe,
Dure à jamais ſans ſe muer.
O gent bien heurée,

Qui toute asseurée
Pour son Dieu le tient !
Heureux le lignage,
Que Dieu en partage
Choisit & retient.
Le Seigneur Eternel regarde
Ici bas du plus haut des cieux :
Dessus les humains il prent garde,
Et les voit tous devant ses yeux.
De son throsne stable,
Paisible, équitable,
Ses clairs yeux aussi
Jusqu'aux fons visitent
Tous ceux qui habitent
En ce monde icy.
Car luy seul sans autre puissance,
Forma leur cueur tels qu'ils les ont:
C'est lui seul qui a congnoissance
Quelles toutes leurs oeuvres sont.
Nombres de gensdarmes
En assaux n'allarmes,
Ne sauvent le Roy :
Bras ni hallebarde
L'homme fort ne garde
De mortel desroy.
Celui se trompe qui cuide estre
Sauvé par cheval bon & fort :
Ce n'est point par sa force adextre
Que l'homme eschappe un dur effort :
Mais l'oeil de Dieu veille
Sur ceux à merveille,
Qui de volonté
Craintifs le reverent,
Qui aussi esperent
En sa grand' bonté.
Afin que leur vie il delivre

Quand la mort les menacera :
Et qu'il leur donne dequoy vivre
Au temps que famine sera :
Que donques nostre ame
L'Eternel reclame,
S'attendant à lui :
Il est nostre adresse,
Nostre forteresse,
Pavois & appui.
Et par lui grand resjouïssance
Dedans nos cœurs tousjours aurons;
Pourveu qu'en la haute puissance
De son Nom sainct nous esperons.
O ta bonté grande
Dessus nous s'espande,
Nostre Dieu & Roy,
Tout ainsi qu'entente,
Espoir & attente
Nous avons en toy.

PSALME XXXVI.

Dixit injuſtus, ut delinquat in ſemetipſo.

ARGUMENT.

Il s'eſmerveille de la grande bonté de Dieu, laquelle eſt ſi fort eſpanduë par tout, que meſme les mauvais s'en ſentent : puis chante que les eſleus la ſentent ſingulierement ſur tous, comme par benediction : & prie Dieu la continuer plus longuement à ceux qui la cognoiſſent, & les garder de la violence des mauvais, deſquels il predit auſſi la ruine.

DU malin les faits vicieux
Mediſent, que devant ſes yeux
N'ha point de Dieu la crainte :
Car tant ſe plaiſt en ſon erreur,
Que l'avoir en haine & horreur
C'eſt bien force & contrainte.
Son parler eſt nuiſant & fin,
Doctrine va fuyant, afin
De jamais bien ne faire,
Songe en ſon lict meſchanceté,
Au chemin tors eſt arreſté,
A nul mal n'eſt contraire.
O Seigneur, ta benignité
Touche aux cieux, & ta verité
Dreſſe aux nuës la teſte :
Tes jugemens ſemblent hauts monts,
Un abiſme tes actes bons,

Tu gardes homme & beste.
O que tes graces nobles sont
Aux hommes, qui confiance ont
En l'ombre de tes ailes !
De tes biens saoules leurs desirs,
Et au fleuve de tes plaisirs
Pour boire les appelles.
Car source de vie en toi gist,
Et ta clarté nous eslargist
Ce qu'avons de lumiere ;
Continue, ô Dieu tout-puissant,
A tout cueur droit te cognoissant,
Ta bonté coustumiere.
Que le pied de l'homme inhumain
De moi n'approche, & que sa main
Ne m'esbranle ne greve.
C'est fait, les iniques cherront,
Et repoussez tresbuscheront,
Sans qu'un d'eux se releve.

PSALME XXXVII.

Noli emulari malignantibus.

ARGUMENT.

Afin que les bons ne s'esbahissent de voir prosperer les mauvais, David chante que toutes ces choses viendront à souhait à ceux qui aiment & craignent Dieu: & que ceux qui n'en font conte, (combien qu'ils semblent florir pour quelque temps) seront enfin desracinez.

NE sois fasché si durant ceste vie
Souvent tu vois prosperer les meschans:
Et des malins aux biens ne porte envie,
Car en ruine à la fin tresbuchans,
Seront fauchez comme foin en peu d'heure,
Et secheront comme l'herbe des champs.
En Dieu te fie, à bien faire labeure:
La terre auras pour habitation,
Et jouiras de rente vraye & seure,
En Dieu sera ta delectation:
Et des souhaits que ton cueur voudra faire,
Te donnera pleine fruition.
Remets en Dieu & toi & ton afaire:
En luy te fie, & il accomplira
Ce que tu veux accomplir & parfaire:
Ta preud'hommie en veuë il produira
Comme le jour, si que ta vie bonne,
Comme un midi, par tout resplandira.
Laisse Dieu faire, atten-le, & ne te donne

Souci aucun, regret, ne desplaisir
Du prosperant qui à fraude s'adonne.
Si dueil en as, vueille t'en dessaisir :
Et de te joindre à eux n'aye courage,
Pour faire mal & suivre leur desir.
Car il cherra sur les malins orage ;
Mais ceux qui Dieu attendront constamment,
Possederont la terre en heritage :
Le faux faudra si-tost, & tellement,
Que quand sa place iras chercher & querre
N'y trouveras la trace seulement.
Mais les benins heriteront la terre,
Et y auront sans moleste d'autruy,
Tout le plaisir que l'homme sauroit querre.
Il est certain que tout mal & ennui
L'homme pervers au bien vivant machine,
Et par fureur grince les dents sur lui.
Mais cependant la Majesté divine
Rit du meschant : car de ses yeux ouverts
Voit bien venir le jour de sa ruine.
Tirer leur glaive on verra les pervers,
Et bander l'arc, pour l'humble & povre batre,
Et pour les bons ruer morts à l'envers.
Mais leur cousteau sera pour les combatre,
Et percera leur cueur, tant soit-il caut :
Verront leur arc aussi rompre & abatre.
Certes le peu de l'homme juste vaut
Mille fois mieux que la riche abondance
Du mal vivant, tant soit eslevé haut.
Car du meschant le bras & la puissance
Seront rompus ; mais le Dieu supernel
Sera des bons tousjours la soustenance.
Il voit & sait par un soin paternel
Les jours de ceux qui ont vie innocente,
Et d'iceux est l'heritage eternel.
Point ne seront frustrez de leur attente
Au

Au mauvais temps : & si seront saoulez
Au plus longs jours de famine dolente.
Mais les malins periront desolez :
Et, n'aimans Dieu, s'en iront en fumée,
Ou deviendront, comme gresse, escoulez.
Leur main sera d'emprunter affamée
Sans pouvoir rendre : & les justes auront
Dequoy montrer charité enflammée :
Car les benits de Dieu possederont
Finalement terre pleine de gresse :
Et les maudits en povreté cherront.
Dieu tous les pas du vertueux adresse,
Et au chemin qu'il veut suivre & tenir,
Donne faveur, & l'unis & le dresse.
Si de tomber ne se peut contenir,
D'estre froissé ne luy faut avoir crainte,
Car Dieu viendra la main luy soutenir.
J'ay esté jeune & vieillesse ay attainte,
Et n'ay point veu le juste abandonner,
Ne ses enfans mandier par contrainte :
Ains chacun jour ne faire que donner,
Prester, nourrir, & si void-on sa race
Accroistre en heur, & en biens foisonner.
Fuy donc le mal, suy le bien à la trace :
Et de durer à perpetuité,
Le Seigneur Dieu te donnera la grace :
Car il ne perd, tant il ayme équité,
Nul de ses bons, ilz ont garde éternelle :
Mais il destruit les filz d'iniquité.
Les bien vivans en joye solennelle
Possederont la terre qui produit,
Et à jamais habiteront en elle.
Du bien vivant la bouche rien n'instruit
Que sapience : & sa langue n'expose
Rien, qui ne soit très-juste & plein de fruit.
Car en son cueur la loy de Dieu repose :
Par-

Parquoy son pied ne sera point glissant,
Quelque chemin que tirer il propose.
Il est bien vray que l'inique puissant
Le juste espie: &, pour à mort le mettre,
Par tout le quiert comme un loup ravissant:
Mais en sa main Dieu ne voudra permettre
Qu'il soit sousmis, ne le voir condamner,
Quand à justice il se viendra sousmettre:
Dieu doncq attens, vueille en luy cheminer:
Haut te mettra sur la terre feconde:
Et les malins verras exterminer.
J'ay veu l'inique enflé & craint au monde,
Qui s'estendant grand & haut, verdissoit
Comme un laurier, qui en rameaux abonde.
Puis repassant par où il florissoit,
N'y estoit plus, & le cherchay à force:
Mais ne le sceu trouver en lieu qui soit.
Garde de nuire, à voir le droit t'efforce:
Car l'homme tel, en fin, pour son loyer
Aura repos, loing d'ennuy & divorce:
Mais tous faudront les prompts à forvoyer:
Et des nuisans tout le dernier salaire,
Sera que Dieu les viendra foudroyer.
Que diray plus? Dieu est le salutaire
Des bien-vivans, c'est celuy qui sera
Tousjours leur force au temps dur & contraire:
Les secourant, il les delivrera:
Les delivrant, garde il en voudra faire:
Pource qu'en luy chacun d'eux espoir a.

PSAL-

PSALME XXXVIII.

Domine, ne in furore tuo arguas me.

ARGUMENT.

David ayant la peste, ou quelque autre ulcère en la cuisse, se plaint fort à Dieu de la vehemence de son mal, du defaut de ses amis, de la cruauté de ses ennemis, & implore l'ayde de Dieu.

LAs! en ta fureur aiguë
Ne m'arguë,
De mon fait, Dieu tout-puissant:
Ton ardeur un peu retire,
N'en ton ire,
Ne me punis languissant.
Car tes flesches descochées
Sont fichées
Bien fort en moy, sans mentir:
Et as voulu, dont j'endure,
Ta main dure
Dessus moy appesantir.
Je n'ay sur moy chair ne veine
Qui soit saine,
Par l'ire en quoy je t'ay mis:
Mes os n'ont de repos ferme
Jour ne terme,
Par les maux que j'ay commis.
Car les peines de mes fautes
Sont si hautes,

Qu'el-

Qu'elles surmontent mon chef:
Ce m'est un faix importable,
Qui m'accable,
Tant croist sur moy ce meschef.
Mes cicatrices puantes,
Sont fluantes
De sang de corruption:
Las! par ma folle sotie
M'est sortie
Toute ceste infection.
Tant me faict mon mal la guerre
Que vers terre
Suis courbé totalement:
Avec triste & noire mine
Je chemine
Tout en pleurs journellement.
Car mes cuisses, & mes aines
Sont jà pleines
Du mal dont suis tourmenté:
Tellement qu'en ma chair toute
N'y a goute
D'apparence de santé.
Je qui souloye estre habile,
Suis debile,
Cassé de corps, pieds, & mains:
Si que de la douleur forte,
Qu'au cueur porte,
Je jette cris inhumains.
Or tout ce que je desire,
Très-chere Sire,
Tu le vois cler & ouvert:
Le souspir de ma pensée
Transpercée,
Ne t'est caché, ne couvert.
Le cueur me bat à outrance:
Ma puissance

M'ha

M'ha delaissé tout perclus :
Et de mes yeux la lumiere
Coutumiere,
Voire mes yeux je n'ay plus.
Les plus grans amis que j'aye,
De ma playe,
Sont vis à vis sans grand soin :
Et, hors mis toutes reproches,
Mes plus proches
La regardent de bien loin.
Ceux qui à ma mort s'attendent,
Leurs laqs tendent :
D'autres, voulans me grever,
Mille maux de moy recensent ;
Et ne pensent
Que fraudes pour m'achever.
Et je, comme n'oyant goutte,
Les escoute :
Leur cueur ont beau descouvrir :
Je suis là comme une souche :
Sans ma bouche,
Non plus qu'un muet, ouvrir.
Je suis devenu en somme,
Comme un homme
Du tout sourd, & qui n'oit point,
Et qui n'a quand on le pique,
De replique,
Dedans sa bouche un seul point.
Mais avecques esperance,
L'asseurance
De ton bon secours j'attens :
Et ainsi, mon Dieu, mon pere,
Que j'espere,
Tu me respondras à temps.
Je le di, & si t'en prie
Qu'on ne rie

De mon malheureux esmoy :
Car dès qu'un peu mon pied glisse,
Leur malice
S'esjouit du mal de moy.
Vien donc, car je suis en voye,
Qu'on me voye,
Clocher trop honteusement :
Pource que la grand' destresse,
Qui m'oppresse,
Me poursuit incessamment.
Las ! à part moy, avec honte
Je raconte
Mon trop inique forfait :
Je resve, je me tourmente :
Je lamente
Pour le peché que j'ay fait.
Et tandis, mes adversaires,
Et contraires,
Sont vifs, & fortifiez
Ceux qui m'ont sans cause aucune
En rencune,
Sont cruz & multipliez.
Tous encontre moy se bandent,
Et me rendent
Pour le bien l'iniquité,
Et de leur haine la source,
Ce fut, pource
Que je suivoye équité.
Seigneur Dieu ne m'abandonne
Moy, personne
Dechassée d'un chacun :
Loing de moy la grace tienne
Ne se tienne,
D'ailleurs n'ay espoir aucun.
Vien, & approche toy donques,
Vien, si onques

De

De tes enfans te chalut :
De me ſecourir te haſte :
Je me gaſte,
Seigneur Dieu de mon ſalut.

PSALME XLIII.

Deus, Deus meus, ad te.

ARGUMENT.

Il prie eſtre delivré de ceux qui avoient conjuré avec Abſalon, afin qu'il puiſſe à bon eſcient publier les louanges de Dieu, en la ſainte congregation.

REvenge-moi, pren la querelle
De moi, Seigneur, par ta merci,
Contre la gent fauſſe & cruelle :
De l'homme rempli de cautelle,
Et en ſa malice endurci,
Délivre moi auſſi.
Las! mon Dieu, tu es ma puiſſance:
Pourquoi t'enfuis me reboutant ?
Pourquoi permets qu'en deſplaiſance
Je chemine ſous la nuiſance
De mon adverſaire, qui tant
Me va perſecutant ?
A ce coup ta lumiere luiſe,
Et ta foy veritable tien :
Chacune d'elles me conduiſe
En ton ſaint mont, & m'introduiſe
Juſques au tabernacle tien,

Avec

Avec humble maintien.

Là dedans prendrai hardiesse
D'aller de Dieu jusqu'à l'autel,
Au Dieu de ma joye & liesse:
Et sur la harpe chanteresse
Confesserai qu'il n'est Dieu tel
Que toi, Dieu immortel.

Mon cueur, pourquoi t'ébahis ores ?
Pourquoi te debats dedans moi ?
Atten le Dieu que tu adores,
Car grace lui rendrai encores
Dont il m'aura mis hors d'esmoy,
Comme mon Dieu & Roy.

PSALME XLV.

Eructavit cor meum verbum bonum.

ARGUMENT.

C'est le chant nuptial de Jesus-Christ & de son Eglise, sous la figure de Salomon & de sa principale femme fille de Pharaon.

PRopos exquis faut que de mon cueur sorte:
Car du Roy veux dire chanson de sorte,
Qu'à ceste fois ma langue mieux dira,
Qu'un scribe prompt de plume n'escrira.

Le mieux formé tu es d'humaine race:
En ton parler gist merveilleuse grace,
Parquoi Dieu fait que toute nation,
Sans fin te louë en benediction.

O le plus fort que rencontrer on puisse!

Ac-

Accoustre & cein sur ta robuste cuisse
Ton glaive aigu, qui est la resplandeur,
Et l'ornement de royalle grandeur.
Entre en ton char, triomphe à la bonne heure
En grand honneur, puis qu'avec toy demeure
Verité, foy, justice, & cueur humain:
Voir te fera de grand's choses ta main.
Tes dards luisans & tes sagettes belles
Poignantes sont: les cueurs à toi rebelles
Seront au vif d'icelles transpercez,
Et dessous toy les peuples renversez.
O Dieu, & Roy, ton throne venerable
C'est un haut throne à jamais perdurable,
Le sceptre aussi de ton regne puissant,
C'est d'équité le sceptre florissant.
Iniquité tu hais, aimant justice:
Pour ces raisons, Dieu ton Seigneur propice,
Sur tes consors t'ayant le plus à gré,
D'huile de joye odorant t'a sacré.
De tes habits les plis ne sentent qu'ambre,
Et musc, & myrrhe, en allant de ta chambre;
Hors ton palais d'yvoire haut & fier
Là où chacun te vient gratifier.
Avec toi sont filles de Rois bien nées,
De tes presens mout precieux ornées:
Et la nouvelle espouse à ton costé,
Qui d'or d'ophir couronne sa beauté.
Escoute, fille en beauté nompareille,
Enten à moy & me preste l'oreille,
Il te convient ton peuple familier,
Et la maison de ton pere oublier.
Car nostre Roy, nostre souverain Sire
Mout ardemment ta grand' beauté desire:
Doresnavant ton Seigneur il sera
Et de toi humble obeïssance aura.

Peu-

Peuples de Tyr, peuples pleins de richesses,
D'honneurs & dons te feront grand's largesses,
Ce ne sera de la fille du Roy,
Sous manteau d'or, sinon tout noble arroy.
D'habits brodez richement atournée
Elle sera devers le Roy menée,
Avec le train de vierges la suivans,
Et de ses plus prochaines la servans.
Pleines de joye & d'ennui exemptées,
Au Roy seront ensemble presentées:
Elles & toy en triomphe & bonheur,
L'irez trouver en son palais d'honneur.
Ne plain donc point de laisser mere & pere,
Car en lieu d'eux, mariage prospere
Te produira beaux & nobles enfans,
Que tu feras par-tout Rois triomphans.
Quant est de moy, à ton nom & ta gloire
Ferai escrits d'éternelle memoire,
Et par lesquels les gens à l'advenir,
Sans fin voudront te chanter & benir.

PSALME XLVI.

Deus noster refugium & virtus.

ARGUMENT.

Les bons chantent icy, quelle fiance & seureté ils ont en tous perils, ayant Dieu pour leur garde.

DEs qu'adversité nous offence,
Dieu nous est apuy & defence:

Au besoin l'avons esprouvé,
Et grand secours en luy trouvé.
Dont plus n'aurons crainte ne doute,
Et deust trembler la terre toute,
Et les montagnes abismer
Au milieu de la haute mer.
Voire deussent les eaux profondes
Bruire, escumer, enfler leurs ondes,
Et par leur superbe pouvoir
Rochers & montagnes mouvoir.
Au temps de tourmente si fiere,
Les ruisseaux de nostre riviere
Resjouiront la grand' Cité,
Lieu très-sainct de la Deité.
Il est certain, qu'au milieu d'elle
Dieu fait sa demeure éternelle:
Rien esbransler ne la pourra,
Car Dieu prompt secours luy donra:
Troupes de gens sur nous coururent;
Meuz contre nous Royaumes furent,
Du bruit des voix tout l'air fendoit,
Et sous eux la terre fondoit.
Mais pour nous en ces durs alarmes,
Ha esté le grand Dieu des armes,
Le Dieu de Jacob : c'est un fort
Pour nous encontre tout effort.
Venez, contemplez en vous-mesmes
Du Seigneur les actes supresmes,
Et ces lieux terrestres voyez,
Comment il les a nettoyez.
Il a esteint cruelle guerre,
Par tout jusqu'aux fins de la terre,
Brisé lances, rompu les arcs,
Et par feu les chariots ars.
Cessez, dit-il, & cognoissance
Ayez de ma haute puissance,

Dieu suis, j'ai exaltation
Sur toute terre & nation.
Conclusion, le Dieu des armes
Des nostres est en tous alarmes:
Le Dieu de Jacob c'est un fort
Pour nous encontre tout effort.

PSALME L.

Deus deorum Dominus locutus est.

ARGUMENT.

Il prophetise comment Dieu devoit appeler à soi toutes nations par l'Evangile, & ne demander aux siens pour tous sacrifices, sinon confession & predication de sa bonté, detestant ceux qui se vantent d'observer sa Religion, sans que leur cœur soit touché de zele, ne d'amour en lui.

LE Dieu, le fort, l'Eternel parlera,
Et haut & cler la terre appelera
De l'Orient jusques à l'Occident,
Devers Sion Dieu cler & évident
Apparoistra, orné de beauté toute:
Nostre grand Dieu viendra, n'en faictes doute.
Ayant un feu devorant devant luy,
D'un vehement tourbillon circui,
Lors huchera & terre & Ciel luisant
Pour juger là tout son peuple en disant:
Assemblez moi mes Saincts, qui par fiance
Sacrifians ont prins mon alliance.
Et vous, les cieux, direz en tout endroit
Son

Son jugement, car Dieu est juge droit :
Enten mon peuple, & à toy parlerai ;
Ton Dieu je suis, rien ne te celerai :
Par moi reprins ne seras des offrandes,
Qu'en sacrifice ai voulu que me rendes.
Je n'ai besoin prendre en nulle saison
Boucs de tes parcs, ne boeuf de ta maison:
Tous animaux des bois sont de mes biens:
Mille troupeaux en mille monts sont miens:
Miens je cognois les oiseaux des montagnes,
Et Seigneur suis du bestail des campagnes.
Si j'avois faim, je ne t'en dirois rien:
Car à moi est le monde, & tout son bien.
Suis-je mangeur de chair de gras taureaux ?
Ou boi-je sang de boucs ou de chevreaux?
A l'Eternel louange sacrifie,
Au Souverain rens tes vœus, & t'y fie.
Invoque-moi, quand oppressé seras,
Lors t'aiderai, puis honneur m'en feras.
Aussi dira l'Eternel au meschant,
Pourquoi vas-tu mes edits tant preschant,
Et prens ma Loy en ta bouche maline,
Veu que tu as en haine discipline,
Et que mes dits jettes & ne reçois?
Si un larron d'adventure apperçois,
Avec luy cours, car autant que luy vaux,
T'accompagnant de paillars & ribaux,
Ta bouche mets à mal & mesdisances,
Ta langue brasse & fraudes & nuisances.
Causant assis pour ton prochain blasmer,
Et pour ton frere ou cousin diffamer:
Tu fais ces maux, & cependant que riens
Je ne t'en di, tu m'estimes & tiens
Semblable à toi : mais quoi que tard le face,
T'en reprendrai quelque jour à ta face.
Or entendez cela, je vous suppli,

Vous qui mettez l'Eternel en oubli,
Que sans secours ne soyez tous deffaits.
Sacrifiant louange, honneur me fais,
Dit le Seigneur, & qui tient ceste voye
Douter ne faut que mon salut ne voye.

PSALME LI.

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

ARGUMENT.

Après la mort d'Urie, David cognoissant son peché, demande pardon à Dieu, & qu'il lui envoye son Esprit, pour le garder de plus pecher: puis s'offre à instruire les autres, & prie pour Jerusalem qui est la vraye Eglise.

MIsericorde au povre vicieux,
Dieu tout-puissant, selon ta grand' clemence
Use à ce coup de ta bonté immense,
Pour effacer mon fait pernicieux.
Lave-moi, Sire, & relave bien fort,
De ma commise iniquité mauvaise:
Et du peché, qui m'a rendu si ord,
Me nettoyer d'eau de grace te plaise.
Car de regret mon cueur vit en esmoi,
Cognoissant, las! ma grand' faute presente,
Et, qui pis est, mon peché se presente,
Incessamment noir & laid devant moi.
En ta presence, à toi seul j'ai forfait:

Si

Si qu'en donnant arreſt pour me desfaire,
Jugé ſeras avoir juſtement fait,
Et vaincras ceux qui diront du contraire.
Helas ! je ſçay, & ſi l'ay tousjours ſceu,
Qu'iniquité print avec moi naiſſance :
J'ay d'autre part certaine congnoiſſance,
Qu'avec peché ma mere m'a conceu.
Je ſçay auſſi, que tu aymes de fait
Vraye équité dedans ma conſcience :
Ce que n'ay eu, moy à qui tu as fait
Voir les ſecretz de ta grand' ſapience.
D'yſope donq, par toy, purgé ſeray :
Lors me verray plus cler que choſe nulle:
Tu laveras ma trop noire macule :
Lors en blancheur la neige paſſeray.
Tu me feras joye & lieſſe ouïr,
Me revelant ma grace interinée :
Lors ſentiray croiſtre & ſe réjouïr
Mes os, ma force, & vertu declinée.
Tu as eu l'oeil aſſez ſur mes forfaits:
Deſtourne d'eux ta courroucée face :
Et te ſuppli' non ſeulement efface
Ce mien peché, mais tous ceux que j'ay faits.
O Createur, te plaiſe en moy créer
Un cœur tout pur, une vie nouvelle,
Et pour encor' te pouvoir agréer,
Le vrai Eſprit dedans moi renouvelle.
De ton regard je ne ſoys reculé,
Et te ſupply', pour finir mon martire,
Ton ſainct Eſprit de mon cœur ne retire,
Quand tu l'auras en moy renouvellé.
Redonne-moy la lieſſe, que prit
En ton ſalut mon cœur jadis infirme,
Et ne m'oſtant ce libre & franc Eſprit,
En icelui pour jamais me confirme.
Lors ſeulement ne ſuivrai tes ſentiers,

Mais les ferai aux iniques apprendre :
Si que pecheurs à toi ſe viendront rendre,
Et ſe voudront convertir volontiers.
  O Dieu, ô Dieu de ma ſalvation,
Delivre-moi de ce mien ſanglant vice :
Et lors ma bouche en exultation
Chantera haut ta bonté & juſtice.
  Ha, Seigneur Dieu, ouvre mes levres donq,
Rien bon n'en ſort, quand moi-meſme les ouvre:
Mais ſi ta main, pour les ouvrir, y ouvre,
J'annoncerai tes louanges adonq.
  Si tu voulois ſacrifice de moi
De boucs & boeufs, & conte tu en fiſſes,
Je l'euſſe offert : mais en temple n'autel,
Ne te ſont point plaiſans tels ſacrifices.
  Le ſacrifice agreable & bien pris
De l'Eternel, c'eſt une ame dolente,
Un cueur ſouſmis, une ame penitente:
Ceux-là, Seigneur, ne te ſont à meſpris.
  Traicte Sion en ta benignité,
O Seigneur Dieu, & par tout fortifie
Jeruſalem ta très-humble Cité,
Ses murs auſſi en bref temps édifie.
  Adonc auras des cœurs bien diſpoſez,
Oblations telles que tu demandes :
Adonc les bœufs, ainſi que tu commandes,
Sur ton autel ſeront mis & poſez.

PSAL-

PSALME LXXII.

Deus, judicium tuum regi da.

ARGUMENT.

Il prie que le regne de Dieu advienne par Jesus-Christ, prophetisant l'estenduë, l'équité, & felicité, & longue durée d'iceluy regne: & le tout sous la figure de celuy de Salomon.

TEs jugemens, Dieu veritable,
Baille au Roy pour regner:
Vueille ta justice équitable
Au fils du Roy donner.
Il tiendra ton peuple en justice,
Chassant iniquité.
A tes povres sera popice,
Leur gardant équité.
Les peuples verront aux montagnes
La paix croistre & meurir,
Et par costaux & par campagnes
La justice fleurir.
Ceux du peuple estant en destresse,
L'auront pour defenseur:
Les povres gardera d'oppresse,
Reboutant l'oppresseur.
Aussi un chacun & chacune,
O Roy, t'honorera,
Sans fin, tant que soleil & lune
Au monde esclairera.
Il vient comme pluye agreable

Tombant sur prez fauchez.
Et comme rosée amiable
Sur les terroirs seichez.
Luy regnant, floriront par voye
Les bons & gracieux,
En longue paix, tant qu'on ne voye
De Lune plus aux cieux.
De l'une mer large & profonde
Jusques à l'autre mer,
D'Eufrates, jusqu'au bout du monde,
Roy se fera nommer.
Ethiopes viendront grand erre
S'encliner devant luy:
Ses haineux baiseront la terre
A l'honneur d'icelui.
Rois d'isles, & de la mer creuse,
Viendront à luy presens,
Et Rois d'Arabie l'heureuse
Pour luy faire presens.
Tous autres Rois viendront sans doute
A luy s'humilier,
Et le voudra nation toute
Servir & supplier.
Car délivrance il donra bonne
Au povre à luy plorant,
Et au chetif, qui n'a personne
Qui lui soit secourant.
Au calamiteux & plorables
Sera doux & piteux,
Sauvant les vies miserables
Des povres soufreteux.
Les gardera de violence
Et dol pernicieux,
Ayant leur sang par sa clemence,
Mout cher & precieux.
Chacun vivra, l'or Arabique

A tous departira,
Dont, ſans fin, Roy tant magnifique,
Par tout on benira.
De peu de grains, force blé ſomme,
Les eſpics chacun an
Sur les monts bruiront en l'air, comme
Les arbres du Liban.
Florira la tourbe civile
Des bourgeois & marchands,
Multipliant dedans la ville,
Comme herbe par les champs.
Sans fin bruira le nom & gloire
De ce Roy nompareil,
De ſon renom ſera memoire,
Tant qu'y aura Soleil.
Toutes nations, aſſeurées
Sous Roy tant valeureux,
S'en iront vantans bien-heurées,
Et le diront heureux.
Dieu, le Dieu des Iſraëlites,
Qui ſans ſecours d'aucun
Fait des merveilles non petites,
Soit loué de chacun.
De ſa gloire très-accomplie
Soit loué le renom,
Soit toute la terre remplie
Du haut los de ſon nom.

PSALME LXXIX.

Deus, venerunt gentes in hered.

ARGUMENT.

Il se complaint de la calamité advenuë en Jerusalem, par Antiochus, contre lequel il demande aussi l'aide de Dieu.

LEs gens entrez sont en ton heritage,
Ils ont pollu, Seigneur, par leur outrage,
Ton Temple Sainct, Jerusalem destruite,
Si qu'en monceaux de pierre l'ont reduite.
Ils ont baillé les corps
De tes serviteurs morts
Aux corbeaux pour les paistre:
La chair des biens vivans
Aux animaux suivans
Bois & plaine champestre.
Entour la ville où fut ce dur esclandre,
Las! on a veu le sang d'iceux espandre
Ainsi comme eau jettée à l'aventure,
Sans que vivant leur donnast sepulture.
Ceux qui nos voisins sont,
En opprobre nous ont,
Nous moquent, nous despitent:
Ores sommes blasmez,
Et par ceux diffamez
Qui entour nous habitent.
Helas! Seigneur, jusques à quand sera-ce?
Nous tiendras-tu pour jamais hors de grace?
Ton

Ton ire, ainsi embrasée, ardra-elle
Comme une grand' flamme perpetuelle ?
Tes indignations,
Espan sur nations,
Qui n'ont ta cognoissance :
Ce mal viendroit appoint
Aux Royaumes qui point
N'invoquent ta puissance.
Car ceux-là ont toute presques estainte
Du bon Jacob la posterité sainćte :
Et en desert totalement tournée
La demourance à luy par toy donnée.
Las ! ne nous ramentoy
Les vieux maux contre toy
Perpetrez à grans sommes :
Haste-toi, vienne avant
Ta bonté nous sauvant,
Car mout affligez sommes.
Assiste-nous, nostre Dieu secourable,
Pour l'honneur haut de ton Nom venerable,
Délivre-nous, sois pieux & paisible
En nos pechez, par ta gloire indicible.
Qu'on ne die au milieu
Des gens, où est leur Dieu ?
Ains punis leurs offenses :
Vueilles de toutes parts
Des tiens le sang espars
Venger en nos presences.
Des prisonniers le gemissement vienne
Jusques au Ciel, en sa presence tienne :
Les condamnez & ceux qui jà se meurent,
Fai que vivans par ton pouvoir demeurent.
A nos voisins aussi
En leur sein endurci,
Sept fois vueille leur rendre
Le blasme & deshonneur,

Que contre toi, Seigneur,
Ont osé entreprendre.
Et nous alors, ton vrai peuple & tes hommes,
Et qui troupeau de ta pasture sommes,
Te chanterons par siecles innombrables,
De fils en fils preschans tes faicts louables.

PSALME LXXXVI.

Inclina Domine aurem tuam, & exaudi me.

ARGUMENT.

David requiert à Dieu, premierement qu'il le face vivre sans peché, secondement qu'il l'asseure de ses ennemis, luy donnant vie heureuse: puis raconte la puissance & bonté de Dieu jà manifesté, & qu'il doit encores manifester à luy & aux autres.

MOn Dieu, preste-moi l'oreille,
Par ta bonté nompareille:
Respons moi, car plus n'en puis,
Tant povre & affligé suis.
Garde, je te prie, ma vie,
Car de bien faire ai envie:
Mon Dieu, garde ton servant,
En l'espoir de toi vivant.
Las! de faire te recorde
Faveur & misericorde
A moi qui tant humblement
T'invoque journellement.
Et donne liesse à l'ame

Du

Du ſerf, qui Seigneur te clame,
Car mon cueur, ô Dieu des Dieux,
J'eſleve à toi juſqu'aux Cieux.
A toi mon cueur ſe tranſporte,
Car tu es de bonne ſorte,
Et à ceux plein de ſecours,
Qui à toi vont à recours.
Donques la priere mienne
A tes oreilles parvienne:
Entens, car il eſt ſaiſon,
La voix de mon oraiſon.
Dès qu'angoiſſe me tourmente,
A toi je crie & lamente,
Pource qu'à ma triſte voix
Tu reſpons ſouventes fois.
Il n'eſt Dieu à toi ſemblable,
N'y à toi accomparable,
Ne qui ſe ſceuſt uſiter
A tes œuvres imiter.
Toute humaine creature
Qui de toi a prins facture
Viendra te glorifier,
Et ton nom magnifier.
Car tu es grand à merveilles,
Et fais choſes nompareilles,
Auſſi as-tu l'honneur tel,
D'eſtre ſeul Dieu immortel.
Mon Dieu, montre-moi tes voyes,
Afin qu'aller droict me voyes,
Et ſur tout mon cueur non feint
Puiſſe craindre ton Nom ſaint.
Mon Seigneur Dieu, ta hauteſſe
Je veux celebrer ſans ceſſe,
Et ton ſaint Nom je pretens
Glorifier en tout temps.
Car tu as à moi indigne,

Montré grand' bonté benigne,
Tirant ma vie du bord
Du bas tombeau de la mort.
  Mon Dieu les pervers m'assaillent
A grand's troupes sur moi saillent
Et cherchent à mort me voir,
Sans à toi regard avoir.
  Mais tu es Dieu pitoyable,
Prompt à merci, & ployable,
Tardif à estre irrité,
Et de grand' felicité.
  En pitié donq me regarde,
Baille ta force & ta garde
Au foible serviteur tien,
Et ton esclave soutien.
  Quelque bon signe me donne,
Qui mes ennemis estonne,
Quand verront que toy, Sauveur,
Me presteras ta faveur.

PSALME XCI.

Qui habitat in adjutorio Altissimi.

ARGUMENT.

Le Prophete chante en quelle seureté vit, & de combien de maux est exempt celuy qui d'une ferme fiance se sousmet du tout à Dieu.

QUi en la garde du haut Dieu
  Pour jamais se retire,
En ombre bon & fort lieu

Re-

Retiré se peut dire.
Conclu donc en l'entendement,
Dieu est ma garde seure,
Ma haute tour & fondement,
Sur lequel je m'asseure.

Car du subtil arc des chasseurs,
Et de toute l'outrance
De pestiferes oppresseurs,
Te donra delivrance.
De ses plumes te couvrira,
Seur seras sous son esle,
Sa defence te servira.
De targe & de rondelle.

Si que de nuict ne craindras point
Chose qui espouvante,
Ne dard, ne sagette qui poind
De jour en l'air volante,
N'aucune peste cheminant,
Lors qu'en tenebres sommes:
Ne mal soudain exterminant
En plein midi les hommes.

Quand à ta dextre il en cherroit
Mille & mille à senestre,
Leur mal de toi n'approcheroit,
Quelque mal que puisse estre:
Ains, sans effroy devant tes yeux
Tu les verras defaire,
Regardant les pernicieux
Recevoir leur salaire.

Et tout, pour avoir dit à Dieu,
Tu es la garde mienne,
Et d'avoir mis en si haut lieu

La

La confiance tienne,
Malheur ne te viendra cercher,
Tien-le pour chose vraye,
Et de ta maison approcher
Ne pourra nulle playe.

Car il fera commandement
A ses Anges très-dignes
De te garder songneusement,
Quelque part que chemines.
Par leurs mains seras souslevé,
Afin que d'adventure
Ton pied ne choppe, & soit grevé
Contre la pierre dure.

Sus lionceaux, & sus aspics,
Sur lions pleins de rage,
Et sur dragons, qui valent pis,
Marcheras sans dommage.
Car voici que Dieu dit de toi,
D'ardente amour m'honore:
Garder & secourir le doi,
Car mon nom il adore.

S'il m'invoque l'exaucerai:
Aussi pour le defendre,
En mal temps avec luy serai:
A son bien veux entendre,
Et faire de ses ans le cours
Tout à son desir croistre:
En effect, quel est mon secours
Je luy ferai cognoistre.

PSALME CI.

Misericordiam & judicium cantabo.

ARGUMENT.

David n'estant encores Roy paisible, promet à Dieu dès qu'il le sera, faire l'office d'un bon Prince, c'est à savoir, vivre sans faire tort, estre rigoureux aux mauvais, & eslever les gens de bien.

Vouloir m'est pris de mettre en escriture
Psalme parlant de bonté & droicture,
Et si le veux à toi mon Dieu chanter,
Et presenter.
Tenir je veux la voye non nuisible:
Quand tu viendras me rendre Roy paisible,
D'un cueur tout pur conduirai ma maison,
Avec raison.
Rien de mauvais y voir n'aurai envie:
Car je hai trop les meschans & leur vie,
Un seul d'entre eux autour de moi adjoint
Ne sera point.
Tout cueur ayant pensée desloyale
Deslogera hors de ma court royale:
Et le nuisant n'y sera bien venu,
Non pas cognu.
Qui par mesdire, à part son prochain greve,
Qui a cueur gros, & les sourcils esleve,
L'un mettrai bas, l'autre souffrir pour vrai,
Je ne pourrai.

Mes

Mes yeux ſeront fort diligens à querre
Les habitans fideles de la terre,
Pour eſtre à moi. Qui droite voye ira,
Me ſervira.
Qui s'eſtudie à uſer de fallace,
En ma maiſon point ne trouvera place:
De moi n'aura menſonger, ne baveur
Bien ne faveur.
Ains du païs chaſſerai de bonne heure
Tous les meſchans, tant qu'un ſeul n'y demeure,
Pour du Seigneur nettoyer la Cité
D'iniquité.

PSALME CIII.

Benedic anima mea Domino, & omnia.

ARGUMENT.

Il chante les grandes & diverſes bontez de Dieu envers les hommes, puis invite, & eux, & toutes choſes créées, à luy donner louange & gloire.

SUs louez Dieu, mon ame en toute choſe,
Et tout cela qui dedans moi repoſe,
Louez ſon nom très-ſainct & accompli:
Preſente à Dieu louanges & ſervices,
O toi mon ame, & tant de benefices,
Qu'en as receu, ne les mets en oubli.
Ains le beni, lui qui de pleine grace
Toutes tes grand's iniquitez efface,

Et

Et te guerit de toute infirmité :
Lui, qui rachete & retire ta vie
D'entre les dents de mort pleine d'envie,
T'environnant de sa benignité.
  Lui, qui de biens, à souhait, & largesse,
Emplit ta bouche en faisant ta jeunesse
Renouveller, comme à l'aigle royal.
C'est le Seigneur, qui tousjours se recorde
Rendre le droit, par sa misericorde
Aux oppressez, tant est Juge loyal.
  Au bon Moyse, de peur qu'on ne fourvoye,
Manifester voulut sa droite voye,
Et aux enfans d'Israël ses hauts faits.
C'est le Seigneur enclin, à pitié douce,
Prompt à merci, & qui tard se courrouce:
C'est en bonté le parfait des parfaits.
  Il est bien vrai, quand par nostre inconstance
Nous l'offensons, qu'il nous menace & tance:
Mais point ne tient son cueur incessamment.
Selon nos maux point ne nous fait, mais certes
Il est si doux, que selon nos dessertes
Ne nous veut pas rendre le chastiment.
  Car à chacun qui craint lui faire faute,
La bonté sienne il demonstre aussi haute,
Comme sont hauts sur la terre les cieux:
Aussi loin qu'est la part Orientale
De l'Occident, à la distance égale,
Loin de nous met tous nos faits vicieux.
  Comme aux enfans est piteux un bon pere,
Ainsi pour vrai à qui lui obtempere,
Le Seigneur est de douce affection:
Car il cognoist de quoi sont faits les hommes,
Il sait très-bien, helas ! que nous ne sommes
Rien, sinon poudre & putrefaction.
  A herbe & foin semblent les jours de l'homme,

Pour

Pour quelque temps il fleurit ainsi comme
La fleur des champs, qui nutriment reçoit :
Puis en sentant d'un froid vent la venuë,
Tourne à neant, tant que plus n'est cogneuë
Du lieu auquel n'agueres fleurissoit.
Mais la merci de Dieu est éternelle
A qui le craint, & trouveront en elle
Les fils des fils justice & grand' bonté
J'enten ceux-là qui son contract observent,
Et qui sa loy en memoire reservent,
Pour accomplir sa saincte volonté.
Dieu a basti, sans qu'il branle, n'empire,
Son throne ès cieux, & dessus son empire
Tous autres sont & submis & ployez.
Or louez Dieu, Anges de vertu grande,
Anges de lui, qui tout ce qu'il commande
Faites si-tost que parler vous l'oyez.
Benissez Dieu tout son bel exercite,
Ministres siens, qui de son vueil licite
Executer, ne fustes onq oiseux.
Tous ses hauts faits, en chacun sien royaume
Benissez Dieu, & pour clorre mon Pseaume,
Louez-le aussi mon ame avecques eux.



PSALME CIV.

Benedic anima mea Domino, Domine Deus.

ARGUMENT.

C'est un Cantique beau par excellence, auquel David celebre & glorifie Dieu de la creation & gracieux gouvernement de toutes choses.

SUs, ſus, mon ame il te faut dire bien
De l'Eternel. O mon vrai Dieu, combien
Ta grandeur eſt excelente & notoire!
Tu ès veſtu de ſplendeur & de gloire.
Tu ès veſtu de ſplendeur proprement
Ne plus ne moins que d'un accouſtrement:
Pour pavillon, qui d'un tel Roy ſoit digne,
Tu tends le Ciel, ainſi qu'une courtine.
Lambriſſé d'eaux eſt ton palais vouté,
En lieu de char ſur la nuës ès porté:
Et les forts vents, qui parmi l'air ſouſpirent,
Ton chariot, avec leurs eſles, tirent.
Des vents auſſi diligens & legers,
Fais tes heraux, poſtes, & meſſagers:
Et foudre & feu, fort prompts à ton ſervice,
Sont les ſergents de ta haute juſtice.
Tu as aſſis la terre rondement
Par contrepois ſur ſon vrai fondement:
Si qu'à jamais ſera ferme en ſon eſtre,
Sans ſe mouvoir n'à dextre n'à ſeneſtre.
Auparavant de profonde & grand' eau,
Couverte eſtoit, ainſi que d'un manteau:

Et

Et les grans eaux faisoient toutes, à l'heure,
Dessus les monts leur arrest & demeure.
Mais aussi-tost que les voulus tancer,
Bien-tost les fis de partir s'avancer:
Et à la voix qu'on oit tonner en terre,
Toutes de peur s'enfuirent grand' erre.
Montagnes lors vindrent à se dresser:
Pareillement les vaux à s'abaisser,
En se rendant droit à la propre place
Que tu leur as establi de ta grace.
Ainsi la mer borna, par tel compas,
Que son limite elle ne pourra pas
Outrepasser: & fis ce beau chef d'œuvre,
Afin que plus la terre elle ne coeuvre.
Tu fis descendre aux vallées les eaux:
Sortir y fis fontaines & ruisseaux,
Qui vont coulant, & passent & murmurent
Entre les monts, qui les pleines emmurent.
Et c'est afin que les bestes des champs
Puissent leur soif estre là estanchans,
Buvans à gré toutes de ces bruvages,
Toutes, je di, jusqu'aux asnes sauvages.
Dessus, & près de ces ruisseaux courans,
Les oiselets du ciel sont demourans,
Qui du milieu des fueilles & des branches
Font resonner leurs voix nettes & franches.
De tes hauts lieux par art autre qu'humain
Les monts pierreux arroses de ta main:
Si que la terre est toute saoule & pleine
Du fruit venant de ton labeur sans peine.
Car ce faisant, tu fais par monts & vaux
Germer le foing pour jumens & chevaux,
L'herbe, à servir humaine créature,
Luy produisant de la terre pasture:
Le vin pour estre au cueur joye & confort:
Le pain aussi pour l'homme rendre fort:
Sem-

Semblablement l'huile, afin qu'il en face
Plus reluisante & joyeuse sa face.
  Tes arbres verds prennent accroissement:
O Seigneur Dieu, les cedres mesmement
Du mont Liban, que ta bonté supresme,
Sans artifice, ha plantez elle-mesme.
  Là font leurs nids (car il te plait ainsi)
Les passereaux, & les passes aussi
De l'autre part, sur hauts sapins besongne,
Et y bastit sa maison la Cigongne.
  Par ta bonté, les monts droits & hautains
Sont le refuge aux chevres, & aux dains:
Et aux connils, & lievres qui vont viste,
Les rochers creux sont ordonnez pour giste.
  Que diray plus? la clere Lune fis,
Pour nous marquer les mois & jours prefix:
Et le Soleil, dès qu'il leve & esclaire,
De son coucher ha cognoissance claire.
  Après en l'air les tenebres espars:
Et lors se fait la nuict de toutes parts
Durant laquelle, aux champs sort toute beste
Hors des forestz, pour se jetter en queste.
  Les lionceaux mesmes lors sont yssans
Hors de leurs creux, bruyans & rugissans
Après la proye, afin d'avoir pasture
De toy, Seigneur, qui sçais leur nourriture.
  Puis aussi-tost que le Soleil fait jour,
A grands troupeaux revont en leur sejour:
Là où tous cois se veautrent & reposent,
Et en partir tout le long du jour n'osent.
  Adonques sort l'homme, sans nul danger
S'en va tout droit à son œuvre ranger,
Et au labeur, soit de champ, soit de prée,
Soit de jardins, jusques à la vesprée.
  O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers
Sont merveilleux par le monde univers!

O

O que tu as tout fait par grand' ſageſſe!
Brief, la terre eſt pleine de ta largeſſe.
Quant à la grand' & ſpacieuſe mer,
On ne ſçauroit ne nombrer, ne nommer
Les animaux qui vont mangeant illecques,
Moyens, petis, & de bien grans avecques.
En ceſte mer, navires vont errant:
Puis la baleine horrible monſtre grand,
Y as formé, qui bien à l'aiſe y nouë.
Et à ſon gré par les ondes ſe jouë:
Tous animaux à toi vont à recours,
Les yeux au ciel: afin que le ſecours
De ta bonté à repaiſtre leur donne,
Quand le beſoin & le tems s'y adonne.
Incontinent que tu leur fais ce bien
De le donner, ils le prennent très-bien:
Ta large main n'eſt pas plus-toſt ouverte,
Que de tous biens planté leur eſt offerte.
Dès que ta face & tes yeux ſont tournez
Arriere d'eux, ils ſont tous eſtonnez:
Si leur eſprit tu retires ils meurent,
Et en leur poudre ils revont & demeurent.
Si ton eſprit derechef tu tranſmets,
En telle vie adonques les remets,
Que paravant, & de beſtes nouvelles,
En un moment, la terre renouvelles.
Or ſoit tousjours regnant & floriſſant
La majeſté du Seigneur tout-puiſſant:
Plaiſe au Seigneur prendre resjouiſſance
Aux œuvres faits par ſa haute puiſſance.
Le Seigneur di qui fait horriblement
Terre trembler, d'un regard ſeulement:
Voire qui fait (tant peu les ſache attaindre)
Les plus hauts monts, d'ahan, ſuer & craindre.
Quant eſt à moi tant que vivant ſerai,
Au Seigneur Dieu chanter ne ceſſerai:
A

A mon vrai Dieu plein de magnificence
Pſalmes ferai, tant que j'aurai eſſence.
  Si le ſuppli' qu'en propos & en ſon,
Luy ſoit plaiſante & douce ma chanſon :
S'ainſi advient, retirez-vous triſteſſe,
Car en Dieu ſeul m'esjouirai ſans ceſſe.
  De terre ſoient infideles exclus,
Et les pervers ſi bien qu'il n'en ſoit plus.
Sus, ſus, (mon cœur) Dieu où tout bien abonde
Te faut louer : louez-le tout le monde.

PSALME CVII.

Confitemini Domino, quoniam bonus.

ARGUMENT.

Le Pſalmiſte dit que toutes afflictions viennent & s'en vont par la volonté divine, & allegue ſur ce les perils & calamitez des errans aux deſerts, des priſonniers, des malades, & des agitez ſur la mer : la requeſte qu'ils font à Dieu, comment ils l'obtiennent, comment ils en rendent graces, & comment Dieu tient toutes choſes en ſa main, & les change comme il luy plaiſt.

DOnnez au Seigneur gloire,
  Il eſt doux & clement,
Et ſa bonté notoire
Dure éternellement.
  Ceux qu'il a rachetez,
Qu'ils chantent ſa hauteſſe,

Et ceux qu'il a jettez
Hors de la main d'oppresse.
Les ramassant ensemble
D'Orient, d'Occident,
De l'Aquilon qui tremble,
Et du Midi ardent,
Si d'avanture errans
Par les deserts se treuvent,
Demeurance querans,
Et que trouver n'en peuvent.
Et si l'aspre famine,
Et la soif sans liqueur
Les travaille & leur mine
Et le corps & le cœur.
Pourveu qu'à tel besoin
Crians à Dieu lamentent,
Subit il les met loin
Des maux qui les tourmentent.
Et droit chemin passable
Leur monstre & fait tenir,
Pour en ville habitable
Les faire parvenir.
Lors de Dieu vont chantans
Les bontez nompareilles,
Çà & là racontans
Aux hommes ses merveilles.
D'avoir l'ame assouvie
Qui de soif languissoit:
Saoulant de biens la vie,
Qui de faim perissoit.
Ceux qui sont referrez
En tenebres mortelles,
Enchainez, enferrez,
Et souffrans peines telles,
Pour avoir la parole
De Dieu mise à mespris,

Et tenu pour frivole
Son conseil de haut prix.
Quand par tormens leurs cœurs
Humiliez demeurent,
Abbatus de langueurs,
Sans que nuls les sequeurent:
Pourveu qu'à Dieu s'adressent,
L'appellant au besoin,
Tous les maux qui les pressent
Il les renvoye au loin.
Des prisons les met hors,
Mortelles & obscures,
Rompant leurs liens forts,
Cordes & chaines dures.
Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantans,
Cà & là ses merveilles
Aux hommes racontans:
D'avoir jusqu'aux courreaux
Brisé d'airain les portes;
Et de fer les barreaux
Rompu de ses mains fortes.
Les fols qui les supplices
Sentent de leurs pechez,
Et qui sont par leurs vices
Malades assechez:
Dont leur cueur tout repas
Et viande abomine,
Et qui sont près du pas
De la mort qui les mine.
Pourveu qu'à Dieu s'adressent,
L'appellant au besoin,
Tous les maux qui les pressent
Il les renvoye au loin.
D'un seul mot qu'il transmet,
Leur donne santé telle,

Que du tout hors les met
De ruine mortelle.
  Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantans,
Cà & là ses merveilles
Aux hommes racontans :
  A Dieu d'ardent desir
Louange sacrifient,
Et avec grand plaisir
Ses oeuvres magnifient.
  Ceux qui dedans gallées
Dessus la mer s'en vont,
Et en grand's eaux salées
Mainte trafique font.
  Ceux-là voyent de Dieu
Les oeuvres merveilleuses,
Sur le profond milieu
Des vagues perilleuses.
  Le vent s'il luy commande
Souffle tempestueux,
Et s'enfle en la mer grande
Le flot impetueux.
  Lors montent au ciel haut ;
Puis aux gouffres descendent,
Et d'effroi peu s'en faut
Que les ames ne rendent.
  Chancelent en yvrongne
Troublez du branlement ;
Tout leur sens les eslongne,
Perdent l'entendement.
  Mais si à tel besoin
Crians à Dieu lamentent,
Subit il les met loin
Des maux qui les tourmentent.
  Fait au vent de tempeste
Sa fureur rabaisser,

Fait que la mer s'arreste,
Et ses ondes cesser.
  L'orage retiré,
Chacun joye demeine,
Et au port desiré
Le Seigneur Dieu les meine.
  Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantans,
Cà & là ses merveilles
Aux hommes racontans.
  Parmi le peuple bas
Le surhaussent en gloire,
Et ne le taisent pas
Des grands au consistoire.
  Lui qui les eaux profondes
En desert convertit,
Et les sources des ondes
Asseche & divertit.
  Lui qui steriles fait
Terres grasses & belles.
Et tout pour le forfait
Des habitans d'icelles.
  Qui deserts d'humeur vuides
Convertit en grand's eaux,
Et lieux secs & arides
En sources & ruisseaux,
  Et qui là fait venir
Ceux qui de faim languissent,
Lesquels pour s'y tenir,
Des villes y bastissent.
  Y semer champs se peinent,
Et vignes y planter,
Qui tous les ans ameinent
Fruict pour les sustanter.
  Là les fortune en biens,
Les croist, les continuë,

Et leur bestail en rien
Il ne leur diminuë.
Puis décroissans de nombre
Viennent à rarité,
Par maux & par encombre,
Et par sterilité.
Riches, nobles, & grands
Mesprisez il renvoye
Par deserts lieux errans,
Où n'a chemin ne voye.
Et esleve & delivre
Le povre hors d'ennui:
Et force gens fait vivre,
Comm' un troupeau sous luy.
Ce voyans ont aux coeurs
Les justes joyes encloses,
Et de Dieu les moqueurs
S'en vont la bouche close.
Qui a sens & prudence,
Garde à ceci prendra:
Lors la grande clemence
Du Seigneur entendra.

PSALME CX.

Dixit Dominus Domino meo.

ARGUMENT.

Il chante le regne de Jesus Christ, lequel commença en Sion, & de-là parvint jusqu'aux fins de la terre, & continuera jusqu'à ce que Jesus Christ soit adoré universellement, & que de ses ennemis il ayt fait son marchepied.

L'Omnipotent à mon Seigneur & maistre
Ha dit ce mot: à ma dextre te sieds,
Tant que t'aurai renversé, & fait estre
Tes ennemis le scabeau de tes pieds.
Le sceptre fort de ton puissant Empire
En fin sera loin de Sion transmis
Par l'Eternel, lequel te viendra dire:
Regne au milieu de tous tes ennemis.
De son bon gré ta gent bien disposée
Au jour très-saint de ton sacre courra:
Et aussi dru qu'au matin chet rosée,
Naistre en tes fils ta jeunesse on verra.
Car l'Eternel sans muer de courage,
A de toi seul dit, & juré avec:
Grand prestre & Roy tu seras en ton aage,
En suivant l'ordre au bon Melchisedec.
A ton bras droit Dieu ton Seigneur & pere
T'assistera aux belliqueux arrois,
Là où, pour toy, au jour de sa colere
Rompra la teste à Princes & à Rois.

Sur les Gentils exercera justice,
Remplira tout de corps morts envahis:
Et frappera pour le dernier supplice,
Le chef regnant sur beaucoup de pays.
Puis en passant au milieu de la plaine,
Des grans ruisseaux de sang s'abrevera:
Par ce moyen ayant victoire pleine,
La teste haut, tout joyeux, levera.

PSALME CXIII.

Laudate pueri Dominum.

ARGUMENT.

Il invite à louer Dieu, de ce qu'il regarde, gouverne & muë toutes choses selon sa providence tousjours eslevant les humbles, & restablissant les miserables.

ENfans qui le Seigneur servez,
Louez le, & son nom eslevez,
Louez son nom & sa hautesse:
Soit presché, soit fait solennel
Le nom du Seigneur Eternel,
Par tout en ce temps & sans cesse.
D'Orient jusqu'en Occident
Doit estre le los evident
Du Seigneur & sa renommée.
Sur toutes gens le Dieu des Dieux
Est exalté, & sur les Cieux,
S'esleve sa gloire estimée.
Qui est pareil à nostre Dieu,

Lequel fait ſa demeure au lieu
Le plus haut que l'on ſçauroit querre ?
Et puis en bas veut devaler,
Pour toutes choſes ſpeculer,
Qui ſe font au ciel & en terre ?
Le povre ſur terre giſant,
Il eſleve en l'authoriſant,
Et le tire hors de la bouë,
Pour le colloquer aux honneurs
Des ſeigneurs, j'entens des ſeigneurs
Du peuple, que ſien il advouë.
C'eſt luy, qui remplit à foiſon
De très-beaux enfans la maiſon
De la femme qui eſt ſterile :
Et luy fait joye recevoir,
Quand d'impuiſſance à concevoir,
Se void d'enfans mere fertile.

PSALME CXIV.

In exitu Iſrael de Aegipto.

ARGUMENT.

De la delivrance d'Iſraël hors d'Egypte : & ſuccinctement des principaux miracles, que Dieu fit pour cela.

QUand Iſraël hors d'Egypte ſortit,
Et la maiſon de Jacob ſe partit
D'entre le peuple eſtrange,
Juda fut fait la grand' gloire de Dieu
Et Dieu ſe fit Prince du peuple Hebrieu,

Prince de grand' louange.

La mer le vid, qui s'enfuit soudain;
Et contremont l'eau du fleuve Jourdain
Retourner fut contrainte.
Comme moutons montagnes ont sailli:
Et si en ont les costaux tressailli,
Comme aignelets en crainte.

Qu'avois-tu mer à t'enfuir soudain?
Pourquoy à mont l'eau du fleuve Jourdain,
Retourner fus contrainte?
Pourquoy avez monts en moutons sailli?
Pourquoi costaux en avez tressailli,
Comme aignelets en crainte?

Devant la face au Seigneur, qui tout peut,
Devant le Dieu de Jacob, quand il veut,
Terre tremble craintive:
Je dy le Dieu, le Dieu convertissant
La pierre en lac, & le rocher puissant
En fontaine d'eau vive.





PSAL.

PSALME CXV.

Non nobis, Domine, non nobis, sed.

ARGUMENT.

Il prie Dieu, vouloir pour sa gloire, si bien traicter son peuple, qu'il cognoisse qu'il est seul Dieu: & que les Idoles des Gentils ne sont rien qu'ouvrage d'hommes.

NOn point à nous, non point à nous, Seigneur,
Mais à ton Nom donne gloire & honneur,
Pour ta grand' bonté seure.
Pourquoy diroient les gens en se mocquant,
Où est ce Dieu qu'ils vont tant invoquant?
Où est-il à ceste heure?

Certainement nostre Dieu tout parfait
Reside aux cieux, & de là haut il fait
Tout ce qu'il veut, en somme:
Mais ce qu'adore, & sert toute autre gent,
Idoles sont, faites d'or & d'argent,
Ouvrage de main d'homme.

Bouche elles ont, sans parler ne mouvoir:
Elles ont yeux, & ne sauroient rien voir,
C'est une chose morte.
Oreilles ont, & ne sauroyent ouïr:
Elles ont nez, & ne sauroient jouir
D'odeur douce ne forte.

Elles ont mains, ne pouvans rien toucher :
Elles ont pieds, & ne ſavent marcher :
Goſier, & point ne crient.
Tels & pareils ſont tous ceux qui les font,
Et ceux leſquels à leurs recours s'en vont,
Et tous ceux qui s'y fient.

Toy, Iſraël, arreſte ton eſpoir
Sur le Seigneur, c'eſt ta force & pouvoir
Bouclier & ſauve garde.
Maiſon d'Aron, arreſte ton eſpoir
Sur le Seigneur, c'eſt ta force & pouvoir,
Lequel te ſauve & garde.

Qui craignez Dieu, arreſtez voſtre eſpoir
Sur tel Seigneur, car c'eſt voſtre pouvoir,
Sous qui l'ennemi tremble.
Le Seigneur Dieu de nous ſouvenira :
Plus que jamais Iſraël benira,
Les fils d'Aaron enſemble.

A tous qui ſont de l'offenſer craintifs,
Grans biens a fait, depuis les plus petits
Juſqu'à ceux de grand aage.
Les biens & dons, que pour vous faits il a,
Il fera croiſtre à vous & à ceux-là
De voſtre parentage.

Car favoriz eſtes & bien aimez
Du grand Seigneur, qui les cieux a formez,
Et terre confinée.
Le Seigneur s'eſt reſervé ſeulement
Les cieux pour ſoi : la terre entierement
Aux hommes a donnée.

O Seigneur Dieu, l'homme par mort transi
Ne dit ton los, ne quiconques aussi
En la fosse devalle :
Mais nous vivans, par tout où nous irons,
De bouche & coeur le Seigneur benirons,
Sans fin, sans intervalle.

PSALME CXVIII.

Confitemini Domino, quoniam.

ARGUMENT.

C'est un Hymne par lequel David est delivré de tous maux, & eslevé Roy sur tout Israël, rendit publiquement graces à Dieu au tabernacle de l'Alliance, là où d'un grand cueur il celebra la bonté dont il avoit usé envers luy, & là se monstre clairement figure de Jesus-Christ.

Rendez à Dieu louange & gloire,
Car il est benin & clement,
Qui plus est, sa bonté notoire
Dure perpetuellement.
Qu'Israël ores se recorde
De chanter solennellement,
Que sa grande misericorde
Dure perpetuellement.
La maison d'Aaron ancienne
Vienne tout haut presentement
Confesser que la bonté sienne
Dure perpetuellement.

Tous ceux qui du Seigneur ont crainte
Viennent aussi chanter comment
Sa bonté pitoyable & sainte,
Dure perpetuellement.
Ainsi que j'estois en destresse
En invoquant sa Majesté,
Il m'ouit & de ceste presse
Me mit au large, à sauveté.
Le Tout-puissant, qui m'ouït plaindre,
Mon parti tousjours tenir veut :
Qu'ay-je donc que faire de craindre
Tout ce que l'homme faire peut ?
De mon costé il se retire
Avec ceux qui me sont amis :
Ainsi, cela que je desire
Je verrai en mes ennemis.
Mieux vaut avoir en Dieu fiance,
Qu'en l'homme qui est moins que riens :
Mieux vaut avoir en Dieu fiance,
Qu'aux Princes & grans terriens.
Beaucoup de gens, c'est chose seure,
M'assiegerent de tous costez,
Au nom de Dieu, ce dy-je à l'heure,
Ils seront par moi reboutez.
Ils m'avoient enclos par grand' ire,
Enclos m'avoient tous mutinez :
Au nom de Dieu, ce vins-je a dire,
Ils seront par moi ruinez.
Ils m'avoient enclos, comme abeilles,
Et furent les fols & hautains,
Au nom du grand Dieu des merveilles,
Comme feu d'espines esteints.
Tu as, importun adversaire,
Rudement contre moi couru,
Pour du tout trebucher me faire,
Mais l'Eternel m'a secouru.

Le

Le Tout-puissant, c'est ma puissance,
C'est l'argument, c'est le discours
De mes vers pleins d'esjouissance,
C'est de lui que j'ai eu secours.
Aux maisons de mon peuple juste
On n'oit rien que joye & confort:
On chante, on dit, le bras robuste
Du Seigneur a fait grand effort.
De l'Eternel la main adextre,
S'est eslevée à ceste fois:
Dieu a faict vertu par sa dextre:
Telle est du bon peuple la voix.
Arriere ennemis & envie,
Car la mort point ne sentirai:
Ainçois demourerai en vie,
Et les faits du Seigneur dirai.
Chastié m'a, je le confesse,
Chastié m'a, puni, batu,
Mais point n'a voulu sa hautesse,
Que par mort je fusse abatu.
Ouvrez-moi les grans portes belles
Du sainct Temple aux justes voué,
Afin que j'entre par icelles,
Et que Dieu soit par moi loué.
Ces grandes portes somptueuses
Sont les portes du Seigneur Dieu:
Les justes gens & vertueuses
Peuvent passer tout au milieu.
Là dirai ta gloire suprême,
Là par moi seras celebré:
Car en adversité extrême
Exaucé m'as & delivré.
La pierre par ceux rejettée,
Qui du bastiment ont le soin,
A esté assise & plantée
A plus haut du principal coin.

Ce-

Cela, c'eſt une œuvre celeſte
Faite, pour vrai, du Dieu des Dieux,
Et un miracle manifeſte,
Lequel ſe preſente à nos yeux.
La voici l'heureuſe journée
Que Dieu a faicte à plein deſir:
Par nous ſoit joye demenée
Et prenons en elle plaiſir.
Or te prions, Dieu noſtre Pere,
En ta garde à ce coup nous tiens:
Et en fortune ſi proſpere
D'oreſnavant nous entretiens.
Benit ſoit, qui au nom très-digne
Du Seigneur eſt venu icy:
O vous de la maiſon divine,
Nous vous beniſſons tous auſſi.
Dieu eſt puiſſant, doux & propice,
Et nous donra lumiere à gré:
Liez le bœuf du ſacrifice
Aux cornes de l'Autel ſacré
Tu es le ſeul Dieu, que j'honore,
Auſſi ſans fin te chanterai:
Tu es le ſeul Dieu, que j'adore,
Auſſi ſans fin t'exalterai.
Rendez à Dieu louange & gloire,
Car il eſt benin & clement:
Qui plus eſt, ſa bonté notoire
Dure perpetuellement.

PSAL-

PSALME CXXVIII.

Beati omnes qui timent Dominum.

ARGUMENT.

Il dit que ceux qui vrayement craignent & aiment Dieu, sont heureux, soit en public, soit en privé.

BIen heureux est quiconques
 Sert à Dieu volontiers,
Et ne se lassa onques
De suivre ses sentiers.
 Du labeur que sais faire,
Vivras commodement:
Et ira ton affaire
Bien & heureusement.
 Quant à l'heur de ta ligne,
Ta femme en ta maison
Sera comme une vigne
Portant fruict à foison.
 Et autour de ta table
Seront tes enfans beaux,
Comme un rang delectable
D'oliviers tous nouveaux.
 Ce sont les benefices,
Dont sera jouissant
Celui qui fuyant vices,
Craindra le Tout-puissant.
 De Sion Dieu sublime
Te fera tant de bien,

De voir Jerosolyme
En tes jours aller bien.
  Et verras de ta race
Double posterité,
Et sur Israël grace,
Paix & felicité.

PSALME CXXX.

De profundis clamavi ad te.

ARGUMENT.

Affectueuse priere de celui qui par son peché à beaucoup d'adversitez, & toutesfois par esperance ferme se promet obtenir de Dieu remission de ses pechez, & delivrance de ses maux.

DU fonds de ma pensée,
  Au fonds de tous ennuis,
A toy s'est adressée
Ma clameur jours & nuits;
Enten ma voix plaintive,
Seigneur, il est saison,
Ton oreille ententive
Soit à mon oraison.

  Si ta rigueur expresse
En nos pechez tu tiens,
Seigneur, Seigneur, qui est-ce
Qui demourra des tiens?
Or n'es-tu point severe,
Mais propice à merci,

C'est

C'eſt pourquoi on revere
Toi, & ta Loy auſſi.

En Dieu je me conſole,
Mon ame s'y attend,
En ſa ferme parole
Tout mon eſpoir s'eſtend.
Mon ame à Dieu regarde,
Matin & ſans ſejour,
Plus matin que la garde
Aſſiſe au point du jour.

Qu'Iſraël en Dieu fonde
Hardiment ſon appui,
Car en Dieu grace abonde,
Et ſecours eſt en lui.
C'eſt celui qui ſans doute
Iſraël jettera
Hors d'iniquité toute,
Et le rachetera.

PSALME CXXXVII.

Super flumina Babilonis.

ARGUMENT.

C'eſt le cantique des Preſtres, Levites, & chantres ſacrez de Jeruſalem captifs en Babylone.

EStans aſſis aux rives aquatiques
De Babylon, plorions melancoliques,
Nous

Nous ſouvenans du pays de Sion :
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret tant de pleurs eſpandiſmes,
Aux ſaules verts nos harpes nous pendiſmes.

Lors ceux qui là captifs nous emmenerent
De les ſonner fort nous importunerent,
Et de Sion les chanſons reciter :
Las! diſmes-nous, qui pourroit inciter
Nos triſtes coeurs à chanter la louange
De noſtre Dieu, en une terre eſtrange?

Or, toutesfois, puiſſe oublier ma dextre
L'art de harper, avant qu'on te voye eſtre
Jeruſalem, hors de mon ſouvenir ;
Ma langue puiſſe à mon palais tenir,
Si je t'oublie, & ſi jamais j'ay joye,
Tant que premier ta delivrance j'oye.

Mais donc, Seigneur, en ta memoire imprime
Les fils d'Edom, qui ſur Jeroſolime
Crioient au jour que l'on la deſtruiſoit :
Souvienne-toi que chacun d'eux diſoit,
A ſac, à ſac, qu'elle ſoit embraſée :
Et juſqu'au pied des fondemens raſée.

Auſſi ſeras, Babylon, miſe en cendre:
Et très-heureux qui te ſaura bien rendre
Le mal dont trop de près nous viens toucher;
Heureux celui qui viendra arracher
Les tiens enfans d'entre tes mains impures,
Pour les froiſſer contre les pierres dures.

PSALME CXXXVIII.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde.

ARGUMENT.

Il celebre la bonté de Dieu, qui l'avoit retiré de tous perils & heureusement eslevé en dignité Royale. Puis chante, qu'il en rendra graces à Dieu, & que mesmes tous autres Rois luy en donneront louange : se promet aussi qu'à l'avenir le secours de Dieu ne luy faudra point.

IL faut que de tous mes esprits
Ton los & pris
J'exalte & prise :
Devant les grans me presenter
Pour te chanter
J'ai fait emprise.

En ton sainct temple adorerai,
Celebrerai
Ta renommée,
Pour l'amour de ta grand' bonté,
Et feauté
Tant estimée.

Car tu as fait ton nom mout grand,
En te montrant
Vrai en paroles :
Dès que je crie, tu m'entens :
Quand il est temps

Mon

Mon cœur consoles.

Dont les Rois de chacun pays
Mout esbahys
T'ont loué, Sire,
Après qu'ils ont cogneu, que c'est
Un vrai arrest
Que de ton dire.

Et de Dieu, ainsi que je fais,
Chantent les faits
A sa memoire,
Confessant que du Tout-puissant
Resplendissant
Grande est la gloire.

De voir ci-bas tout ce qu'il faut,
De son plus haut
Throne celeste:
Et de ce qu'estant si lointain,
Grand & hautain
Se manifeste.

Si au milieu d'adversité
Suis agité,
Vif me preserves:
Sur mes ennemis inhumains
Jette les mains,
Et me conserves.

Et parfera mon cas tout seur,
Car ta douceur
Jamais n'abaisses:
Ce qu'une fois as commencé,
Et avancé,
Tu ne delaisses.

PSAL-

PSALME CXLIII.

Domine, exaudi orationem meam, auribus percipe.

ARGUMENT.

C'est la priere qu'il fit, quand par crainte de Saül il se cacha en une fosse, où il s'attendoit d'estre pris, dont il estoit en grand' angoisse.

SEigneur Dieu, oy l'oraison mienne:
 Jusqu'à tes oreilles parvienne
Mon humble supplication:
Selon la vraye merci tienne
Respons à mon affliction.
 Avec ton serviteur n'estrive,
Et en plein jugement n'arrive,
Pour ses offences luy prouver:
Car, devant toi, homme qui vive
Juste ne se pourra trouver.
 Las! mon ennemi m'a fait guerre,
A prosterné ma vie en terre,
Encor ne luy est pas assez:
En obscure fosse m'enserre,
Comme ceux qui sont trespassez.
 Dont mon ame ainsi empressée,
De douleur se trouve oppressée,
Cuidant que m'as abandonné:
J'en sens, dedans moi, ma pensée
Troublée, & mon cœur estonné.
 En ceste fosse obscure & noire,

Des

Des jours passez j'ai eu memoire:
Là j'ai tes œuvres meditez :
Et pour confort consolatoire ,
Les faits de tes mains recitez.
Là dedans à toi je souspire :
A toi je tens mes mains , ô Sire,
Et mon ame en sa grand' clameur ,
A soif de toi , & te desire ,
Comme seche terre l'humeur.
Haste-toi , sois-moi secourable ,
L'esprit me faut , de moi damnable,
Ne cache ton visage beau :
Autrement : je m'en vois semblable
A ceux qu'on devale au tumbeau.
Fay-moi donc ouyr de bonne heure
Ta grace , car en toi m'asseure :
Et du chemin que tenir doi ,
Donne m'en cognoissance seure :
Car j'ai levé mon cueur à toi.
O Seigneur Dieu , mon esperance,
Donne-moi pleine delivrance
De mes poursuivans ennemis :
Puis que chez toy , pour asseurance ,
Je me suis à refuge mis.
Enseigne-moi comme il faut faire
Pour bien ta volonté parfaire ,
Car tu es mon vrai Dieu entier :
Fai que ton esprit debonnaire
Me guide & meine au droit sentier.
O Seigneur , en qui je me fie ,
Restaure-moi & vivifie ,
Par ton nom craint & redouté :
Retire de langueur ma vie ,
Pour montrer ta juste bonté.
Tous les ennemis qui m'assaillent ,
Fai , par ta merci , qu'ils deffaillent:

Et rens confondus & destruits
Tous ceux qui ma vie travaillent,
Car ton humble serviteur suis.

Les commendemens de Dieu.

EXODE XX.

LEve le cœur, ouvre l'oreille,
Peuple endurci, pour escouter
De ton Dieu la voix nompareille,
Et ses commandemens gouster.
Je suis, dit-il, ton Dieu celeste,
Qui t'ai retiré hors d'esmoi,
Et de servitude moleste :
Tu n'auras autre Dieu que moi.
Tailler ne te feras image
De quelque chose que ce soit :
Si honneur luy fais & hommage,
Ton Dieu jalousie en reçoit.
En vain son nom tant venerable
Ne jureras, car c'est mespris :
Et Dieu ne tiendra incoulpable
Qui en vain son nom aura pris.
Six jours travaille, & au septiesme
Sois du repos observateur,
Toi & les tiens : car ce jour mesme
Se reposa le Createur.
Honneur à pere & mere porte,
Afin de tes jours allonger,
Sur la terre qui tout apporte,
Là où Dieu t'a voulu loger.

D'estre meurdrier ne te hazarde :
Mets toute paillardise au loin :
Ne sois larron, donne t'en garde :
Ne sois menteur, ne faux tesmoin.
De convoitter ne t'advienne
La maison & femme d'autrui,
Son servant, ne la beste sienne,
N'aucune chose estant à luy.
O Dieu, ton parler d'efficace
Sonne plus cler que fin alloy :
En nos cœurs imprime la grace
De t'obeir selon ta loy.

LE CANTIQUE DE SIMEON.

Luc. II.

Nunc dimittis servum tuum, Domine.

OR laisses, Createur,
En paix ton serviteur
Ensuivant ta promesse :
Puis que mes yeux ont eu
Ce credit d'avoir veu
De ton salut l'adresse.
Salut mis au devant
De tout peuple vivant,
Pour l'ouir & le croire :
Resource des petis,
Lumiere des Gentils,
Et d'Israël la gloire.

L'oraison de nostre Seigneur Jesus-Christ.

PEre de nous, qui es là haut ès Cieux,
Sanctifié soit ton nom precieux :
Advienne tost ton sainct regne parfait :
Ton vueil en terre, ainsi qu'au Ciel soit fait :
A ce jourd'huy sois nous tant debonnaire,
De nous donner nostre pain ordinaire :
Pardonne nous les maux vers toi commis,
Comme faisons à tous nos ennemis :
Et ne permets en ce bas territoire
Tentation avoir sur nous victoire :
Mais du malin cauteleux & subtil
Delivre-nous. O Pere, Ainsi soit-il.

La salutation Angelique.

Benoiste soit celle incarnation
Du haut des cieux icy bas annoncée
Pour nos saluts, en salutation
Qui fut ainsi par l'Ange prononcée.

REsjouy-toi, vierge Marie,
Pleine de grace abondamment :
Le Seigneur, qui tout seigneurie,
Est avec toi divinement.
Benoiste certes tu es entre
Celles dessous le firmament,
Car le fruit qui est en ton ventre,
Est benit éternellement.

Les Articles de la Foy.

JE croy en Dieu le Pere tout-puissant,
Qui crea terre & Ciel resplendissant,
Et en son filz unique Jesu Christ,
Nostre Seigneur, conceu du sainct Esprit,
Et de Marie entiere vierge né,
Dessouz Pilate à tort passionné,
Crucifié, mort, en croix estendu,
Au tombeau mys, aux enfers descendu,
Et qui de mort reprint vie au tiers jour:
Monta là sus au celeste sejour,
Là où il sied à la dextre du Pere,
Pere Eternel qui tout peut & tempere,
Et doit encor' de-là venir icy,
Juger les mortz & les vivans aussi.
Au sainct Esprit ma ferme foy est mise:
Je croy la saincte & catholique Eglise
Estre des Sainctz & des fideles une
Vraye union, entre eux en tout commune:
De nos pechez vraye (1) remission:
Et de la chair la resurrection:
Finalement croi la vie éternelle.
Telle est ma Foy, & veux mourir en elle.

(1) *Vraye*; d'autres Editions mettent *pleine*.

PRIE-

PRIERE

Avant le Repas (1).

NOtre bon pere tout-puissant,
Qui gouvernes ta creature,
Ouvre ta main nous benissant,
Pour sobrement prendre pasture.
Donne-nous, par ton escripture,
Que nos esprits soyent nourris,
Et les biens donnez par ta cure
Aussi de toy soyent benis.

(1) Cette priere, qui est tournée autrement en plusieurs éditions de Marot, se trouve ainsi dans l'Edition de Bonnemere en 1538. & de Deny Janot.

PRIERE

Devant le repas.

O Souverain Pasteur & Maistre,
Regarde ce troupeau petit :
Et de tes biens souffre le paistre,
Sans desordonné appetit,
Nourrissant petit à petit
A ce jourd'huy ta creature

Par celuy qui pour nous vestit
Un corps sujet à nourriture.

PRIERE

Après le repas.

PEre Eternel, qui nous ordonnes
N'avoir souci du lendemain,
Des biens que pour ce jour nous donnes
Te mercions de cœur humain.
Or puis qu'il t'a pleu de ta main
Donner au corps manger & boire,
Plaise-toi du celeste pain
Paistre nos ames, à ta gloire.

Graces pour un Enfant.

NOus te remercions, nostre Pere celeste,
Du repas qu'avons pris, aussi de tout le reste,
Soit des biens, soit des maux. Messieurs, bon prou vous face.
Priez Dieu qu'il me doint de bien croistre la grace,
A la gloire de luy, au prouffit de mon proche,
Tant que sur mes Parens il n'en tombe reproche.

Oraison à Dieu pour dire au matin quand on se leve.

CHARLES FONTAINE.

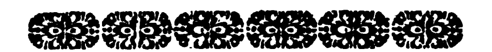
PEre Eternel, qui m'as gardé la nuict
De mort soudaine, & de songe qui nuit:
C'est à savoir des fantasmes nocturnes,
D'illusions à l'esprit importunes:
Je te suppli, preserve-moi ce jour:
Fai en mon cœur spirituel sejour.
Ce jour, que di-je? helas! mais j'ai envie
Que tu sois mien tout le temps de ma vie.
Que tu sois mien! j'enten que je soi tien,
Ainsi que j'ai desir que tu sois mien.
Car (ô vrai Dieu, de qui depend mon estre)
Je croi que tien sans toi je ne puis estre.
O Seigneur Dieu, tu es un tout sans moi:
Et moi helas! je ne suis rien sans toi.
En toi je suis, je parle & je chemine:
En toi je vi, & en toi je deffine.
En toi, de toi, par toi vivant serai:
Et après mort en toi reposerai.



Petits Devis Chretiens. (1)

CHrist est-il mort ? Ouy certainement.
Qui l'ha tué ? Parfaicte charité.
L'occasion ? pour aymer ardemment.
Quoy ? nous pécheurs qui l'avons irrité?
De quoy sert-il ? Il nous a merité
Son Paradis, que sans lui nullement
Nous eussions eu, mais par austerité,
Jeusner, veiller, honte, croix & tourment.
Le pauvre Adam damné très-justement
Il ha sauvé, & sa posterité,
Luy acquerant le haultain firmament,
Dont par peché estoit desherité.
Et qui croira en ceste verité
Par foy passant sens & entendement,
Aimant d'un cueur rempli de purité,
En grant clarté cognoistra vivement
Que par Dieu seul il a son sauvement
Sans que jamais en rien l'ayt merité.

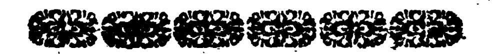
(1) Tiré de l'Edition de Paris chez Pierre Gaultier 1551. T. 2. pag. 77. Et se trouve aussi parmi quelques poëses de Marot dans le MS. de M. Baluze, Numero 496. qui est aujourd'huy dans la Bibliotheque du Roy.



ADAM ET EVE.

CLercz & Layz noble & gentilz
Sont de nous deux filles & filz ;
Et n'y ha point de difference ,
Sinon pauvreté ou chevance.
S'il y ha mal , il vient de noſtre part ;
S'il y ha bien , il vient dont le bien part.





Ce qui est adjousté de nouveau.

Le Psalme XXXIV. & le Psalme XLII. Traduictz par Cle. le Maistre Lyonnois.
Plus le Psalme LXII. traduict par Estienne Pasquier.
Et le Cantique de Moyse, traduict par B. de Periers.

PSALME XXXIV.

Benedicam Dominum, in omni tempore.

ARGUMENT.

David estant eschappé par la grace de Dieu, du grand danger de mort, où il avoit esté entre les mains d'Achis Roy de Gad, lors qu'il changea d'habit, faignant d'estre fol, rend graces au Seigneur, & enhorte tous hommes à mettre leur esperance en luy, & le servir de tout leur cœur.

EN tout temps l'excellence
Du Seigneur chanteray:
Et sa magnificence
Par tout exalteray.

Ma

Ma bouche ſans ceſſer
Son loz veult annoncer.
L'homme doulx & paiſible
Qui entendra cecy,
D'une joye indicible
Le louera auſſi.
La mienne ame en tout lieu
Aura gloire en ſon Dieu.
Chaſcun donc m'accompaigne
A ſon nom ſublimer,
Et que rien on n'eſpargne
Pour au cœur l'imprimer
Afin qu'il ſoit congneu,
Et ſeul Seigneur tenu.
Et à ce qu'on congnoiſſe
Qu'il eſt doulx & clement,
Moy eſtant en angoiſſe
L'invoquay humblement:
Soudain ſa grand bonté
Me meit en liberté.
Si aucun donc deſire
A eſtre illuminé,
Qu'il s'adreſſe & retire,
Au but determiné,
Et jamais par refus
Ne ſe verra confus.
Quiconques en triſteſſe
Se trouve languiſſant,
Qu'il invoque ſans ceſſe
Le Seigneur tout-puiſſant:
Car ſon cœur affligé
En ſera ſoulagé.
L'ange de Dieu ſupreme
Le ſien rempart ſera
Et au danger extreme
Point ne le laiſſera.

Qui craint le Dieu très-hault
De secours n'ha deffault.
Or goustez un peu quelle
Est la sienne doulceur,
Et sachez qu'en icelle
Vostre espoir est très-seur.
O bien-heureux celuy
Qui en faict son appuy.
O compaignie heureuse
De ses sainctz à bon droict,
D'une crainte amoureuse
Servez-le en tout endroict,
Necessité, ny mort,
Soubz son aisle ne mord.
Les riches de ce monde
On voit bien desnuer,
Mais qui en luy se fonde
Ne peult diminuer;
Ains tousjours haulsera
Tant que le bien sera.
O enfans, si personne
D'entre vous veult sçavoir,
Comment c'est qu'il ordonne
De craindre son pouvoir,
Vienne à moy sans doubter
Pour me bien escouter.
Qui veult longuement vivre
En repos gracieulx,
Qu'il se garde d'ensuyvre
Propos malicieulx,
De luy ne sorte point
De fraulde un tout seul poinct.
Qu'il laisse le damnable
Chemin d'iniquité:
Et suyve l'amiable
Sentier de charité.

S'efforçant d'amaſſer
La paix & l'ambraſſer.
  L'œil de Dieu qui regarde
Tout ce monde univers
Fera ſongneuſe garde
Des bons au temps divers,
En toute ſaiſon
Orra leur oraiſon.
  Mais c'eſt bien le contraire
Des malins obſtinez,
Car pour tous les deffaire
Ses yeulx ſont indignez.
De leur race & renom,
Il eſtaindra le nom.
  La priere oportune
Du juſte, il entendra,
Et en ſon infortune
Sa main doulce eſtendra:
Pour l'oſter des ennuys
Qu'il ſouffre jours & nuictz.
  Car jamais il n'eſlongne
Ceulx qui de cœur ſubmis,
Et eux & leur beſongne
En luy ſeul ont remis:
Ains tousjours les maintient
Et en ſeurté les tient.
  Des maulx ſans aucun nombre
Les juſtes ſouffriront,
Mais pour dueil ny encombre
Point ilz ne periront:
Car Dieu qui en ha ſoing,
Ne les laiſſe au beſoing.
  De tous leurs os le moindre
Ne ſera point briſé,
Et ſi mort les vient poindre
Son dart eſt meſpriſé:

Car sa force ne peult
Sinon ce que Dieu veult.
Or est horrible & vaine
La fin des mal vivans
Et de ceulx qui par haine
Les bons sont poursuyvans,
Et leur cœur endurcy
N'aura bien ne mercy.
Parquoy donc Dieu preserve
Tous les serviteurs siens
Et en fin leur reserve
De tes souverains biens :
Et qui en luy s'attend
Se trouvera content.

PSALME XLII.

Quemadmodum desiderat cervus.

ARGUMENT.

Les enfans de Korath qui congnoissoient le vouloir de Dieu feirent ce Psalme lors que David avoit esté dechassé de son Royaume par Absalon son filz, auquel il se plaint d'estre privé de la compaignie des Sainctz, & demande d'estre restitué en son entier.

Comme le cerf longuement pourchassé
Quelque ruisseau desire pour retraicte,
Ainsi pour vray le mien esprit lassé
Aller à toy (O Seigneur Dieu) souhaitte.
Aussi mon ame ha esté alterée

De

De la vive eau, qui est toy Dieu puissant:
Las! quand viendra celle heure bien-heurée
Que te verray au Ciel resplendissant?
De mes doulx yeulx les larmes douloreuses
En lieu de pain m'ont servy nuict & jour,
Quand des mocqueurs les langues oultrageuses
Me demandoient: Où faict ton Dieu sejour?
Me souvenant de cecy j'ay pris cœur,
Dont passeray parmy le tabernacle,
Et puis de là, iray comme vainqueur
Là hault, où est ton très-sainct habitacle.
Lors en beau chant de louange condigne,
Exalteray ton nom incessament,
Et confessant ta majesté divine
Dont mes espritz prendront nourrissement.
Pourquoy mon ame es-tu donc ainsi triste
Si tu cognois un tel bien advenir?
Ton dueil en moy la raison tant contriste
Qu'à peine puis de Dieu me souvenir.
Espere en Dieu salut seur & certain
Car après mort encor en ma chair mesme
Confesseray le sien empire haultain,
Et de mes yeulx verray son loz supreme.
Mon ame en soy respond qu'elle est troublée
De ses desirs. Pourquoy me souviendra
Du mont Hermon, aussi de l'assemblée
Des eaux Jourdain jusques le temps viendra.
Qu'à haulte de ces catharacteres
Que l'on verra en ton corps hault pendu,
De ta pitié l'abysme des miseres
Appellera l'abysme confondu.
Las! tes ruisseaux, & gros fleuves puissans,
Petis travaulx, & peines sans mesure,
En leur fureur terrible fremissans
Ont tous passé sur moy ta creature.
Le jour, Dieu veult que sa misericorde
L'on

L'on recognoisse, & qu'on luy soit servant,
Et que la nuict notre langue s'accorde
Mettre à son loz cantiques en avant.
Doncques il fault, Eternel & vray Juge,
Que devant toy face mon oraison,
Disant O Dieu, tu es mon seul refuge,
Que je t'honore, helas! c'est bien raison.
Mais pourquoy donc m'às tu mis en oubly,
Dont en ce poinct travaillé je chemine
Quand l'adversaire en tout mal accomply
Faict son effort à fin qu'il me domine?
Quand à telz gens je ne puis resister,
Et que mes os dessoubz le faix se ployent,
Leur grand orgueil ne se peult desister,
Ains contre moy leur reproches employent.
En me disant tousjours par mocquerie,
Où est ton Dieu, en qui tu as espoir?
Certainement ou sa force est perie,
Ou de t'aider il n'ha aucun vouloir.
C'est pour cela que mon ame est troublée,
Et qui me rend ainsi triste & dolent:
Voire & pourquoy ma peine est redoublée,
Et mon esprit assoupy, foible & lent.
Mais, O mon ame en toute affliction
Espere en Dieu, & te tiens asseurée,
Que luy feray encor confession,
Qui à jamais aura ferme durée.

PSALME LXII.

Nonne Deo subjecta erit anima mea.

ARGUMENT.

David delivré de la main de ses ennemis par la grace de Dieu, luy en rend graces, & exhorte par son exemple, tous peuples, d'oster leur esperance des hommes & la mettre en Dieu, lequel seul peult sauver.

N'Est-ce raison que mon ame regarde
Au seul Seigneur, tant que vivant seray?
C'est mon rocher & seure sauvegarde
Dont un faulx pas seulement ne feray.
Jusques à quand le mal machinerez
Contre le sainct qui (semble à veoir) succombre?
O malheureulx, ruinez vous serez,
Comme le mur & la paroy qui tombe.
Vostre conseil rien ne sera que songe
Envers les Sainctz, lesquelz vous benissez
De vostre bouche addonnée à mensonge,
Mais au dedans de cœur les mauldissez.
Quant à mon Ame, il fault qu'elle regarde
Au seul Seigneur: tant que vivant seray,
C'est mon Rocher & seure sauvegarde
Dont un faulx pas seulement ne feray.
C'est luy, c'est luy, qui tout seul est ma gloire

C'est

C'est le rempart dont despend mon pouvoir:
C'est luy, c'est luy, par qui j'auray victoire,
Car en luy seul, j'ay fondé mon espoir.
Ayez en luy, ô peuple, esperance
Et vostre cœur devant luy deschargez:
Allez à luy en certaine asseurance
Et vous serez de luy tost soulagez.
L'homme n'est rien, mesme son excellence
N'est envers Dieu que pure iniquité:
Que si l'on met l'un & l'autre en balance
Il haulsera plus fort que vanité.
Ne convoytez les choses de ce monde
Et ne foulez le prochain d'un seul poinct:
Et si richesse en voz coffres abonde,
Que vostre cœur addonné n'y soit point.
Dieu ha parlé ceste chose certaine,
Que la puissance est à Dieu tout parfaict,
Et au Seigneur benignité humaine,
Qui le louera rendra selon le faict.

FIN DES PSALMES.

DEU-

DEUTERON. XXXII.

Cantique de Moyse lequel les enfans d'Israël estoient tenuz de sçavoir par cœur & de l'apprendre à leurs enfans, à celle fin qu'il fust en leur bouche en tesmoignage contre ceulx mesmes, comme il est escript au mesme livre. XXXI. *chap.*

EScoutez Cieulx, & prestez audience
A tous les motz lesquelz je parleray,
Et au propos que de bouche diray,
La terre aussi oye, & face silence.
Comparer puis à pluye ma doctrine,
Et mon parler à rousée coulant,
Comme pluye est sur l'herbe distillant,
Ou tout ainsi que sur verdure fine.
J'invoqueray du Seigneur le nom digne.
Loz & honneur à nostre Dieu donnez
Le Roch, duquel œuvres sont ordonnez:
Ses voyes sont jugement sans rapine.
Sans faulseté Dieu seul est veritable,
Bon, juste & droict: en maulx se sont pollutz,
Ceux qui ne sont de ses enfans esleuz,
Genre pervers, race trop detestable.
O peuple fol, mausaige, quiers tu estre
Vers ton Seigneur par ce recompenseur?
Mais n'est-il pas ton Pere, & possesseur?
T'ha-il pas faict & formé de sa dextre?
Du temps jadis les ans passez remire,
Et quand par toy interrogué sera

Ton

Ton pere en bref le te racomptera,
Et les vieillardz t'en sçauront bien que dire.
Le Souverain lors que comme heritage
Toutes les gens, & hommes divisa,
Ainsi les fins des peuples disposa,
Que d'Israël est le nombre & partage.
Au Seigneur est son peuple par cherie,
Et de son bien Jacob est le cordeau:
Il l'ha trouvé en un desert sans eau,
Où est horreur, solitude & crierie.
Il en ha eu cure perpetuelle,
Et à l'entour seurement l'a guidé:
D'entendement l'ha fourny & gardé,
Comme de l'œil on garde la prunelle.
A la façon que l'Aigle estend ses esles
Sur les petis de son nid hault pendu:
Aussi ha-il ses aiiles estendu,
Et l'ha chargé, & porté sur icelles.
Le Seigneur Dieu sans autre Dieu estrange,
Si l'ha conduict, pour le faire renger
En très-haultz lieux, & luy ha faict manger
Des fruictz des champs la maison & vendange,
Il luy ha faict sucer de pierre espaisse
L'huile & le miel, & le beurre mollet
De vaches pris, & de brebis le laict,
Et des aigneaux la delicate graisse.
Des gras moutons & boucz eut en viande,
Avec des dains la graisse & le froment,
Et le doulx jus du raisin largement
Dont il beuvoit la boisson plus friande.
Cil qui devoit estre adroict & utile
S'est engraissé regimbant, or t'es tu
Delaissant Dieu faict gros, grand & testu,
De son salut as eu la pierre vile.
Provoqué l'ont par estrange service

Des Dieux gentilz, & l'ont fort irrité
Et à courroux par tout l'ha incité
De telz meſchans l'abominable vice.
Sacrifié n'ont à Dieu, mais aux Diables:
Aux Dieux leſquelz ne leur eſtoient cogneuz;
Aux Dieux nouveaux, prochainement venuz,
Qui n'ont eſté aux peres redoutables.
Delaiſſé as celle pierre feconde,
Dont engendré tu fuz & anobly:
Or as-tu bien mys le Dieu en oubly,
Qui t'ha formé, duquel tout bien abonde.
Et le Seigneur de ſes haultes baſtilles,
Ha le tout veu & bien conſideré,
Et ha eſté de ce exaſperé:
Car provoqué l'ont ſes filz & ſes filles.
Dont dict d'iceulx, je cacheray ma face
Pour veoir quelz ſont leurs actes à venir,
Genre pervers qu'on ne peult reunir,
Enfans deſquelz la foy tantoſt ſe paſſe.
Provoqué m'ont & incité à ire,
Par celuy-là, qui n'eſt de Dieu en rien;
Par folle gent & peuple qui n'eſt mien,
Auſſi le veulx provoquer & induire.
Mon feu ireux, qui des enfers horribles
Bruſle le fond, empris devorera
Terre & ſon fruict, & ſi embraſera
Des montz haultains les fondemens terribles.
J'aſſembleray des maulx la grand cohorte,
Et employray ſur iceulx tous mes dardz
D'ardeur & faim ſeront bruſlez & ardz,
Exterminez ſeront en mainte ſorte.
Si envoyray des beſtes furieuſes,
Les dentz agutz, & le venin minant,
Des animaulz, leſquelz ſe vont trainant
Par le poulcier beſtes très-dangereuſes.
Glaive trenchant qui dehors rien ne laiſſe
Les

Les deffaire, & crainte en la maison:
Le jeune filz, la vierge de saison,
Avec l'enfant l'homme blanc de vieillesse,
Je dy ainsi en ma fureur emprain&te,
Tous tant qu'ilz sont je les acculeray,
Et leur renom des gens cesser feray,
Mais du desdaing de l'ennemy euz crainte.
Si qu'il n'advint, que leurs fiers adversaires,
Ne vinssent puis à dire, eulx surhaussans:
Ce sont les mains de nous autres puissantz:
Le Seigneur, non n'ha point faict ces affaires.
Gens sans conseil & sans intelligence,
O s'ilz estoient sages, & bien prudentz
Pour en cecy prevoir les accidentz
Que cy-après seroient de consequence!
Comme d'iceulx un en poursuivroit mille,
Et dix milliers d'eux rendroient espenduz,
S'ilz ne sont point de leur pierre venduz
Et le Seigneur & le serre & estrille.
Comme la leur n'est nostre pierre seure,
Nos ennemys ce sont juges meschantz,
De Sodomach est leur vigne & leurs camps,
Sont d'Amorac leur grange fiel de pure
Et leurs raisins sont raisins d'amertume.
Leur grief venin mortel & dangereux
Est de Dragons le venin chalureux
Le cruel fiel d'aspic, que la vie hume.
N'est pas cela chez moy en abondance
En lieu obscur caché secretement,
Et enfermé dessoubz seel seurement
En mes thresors, dont le drachme & despense
De tous meffai&tz est mienne la vengeance,
Et m'appartient la retribution.
Leur pied fauldra, car de perdition
Leur jour est près, & leur cheutte s'advance.
Or jugera le Seigneur qui preside

Le

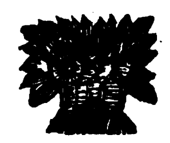
Le peuple sien, & se repentira
Sur ses servans, car force à bas verra
Et eulx deffaictz enserrez sans subside.
Et dira on, Où sont leurs Dieux propices?
Leur pierre aussi ou leur fiance estoit?
Desquelz chacun mangeoit & grignottoit
Les bons morceaulx, graisses des sacrifices?
Le vin desquelz beuvoient tout d'une traicte
Qu'estoit offert pour leur aspersions:
Viennent telz Dieux dont sans dilations
Pour vous ayder & estre une retraicte.
Or voyez-vous, que moy Dieu seul fay vivre
Et n'y ha Dieu que moy qui faict mourir,
Je puis navrer, je puis aussi guerir,
Et n'y ha nul qui de ma main delivre.
Je leveray au Ciel maugré envie
Ma forte main & diray haultement,
Moy-mesme vy, voire éternellement.
Et sans mourir tousjours je suis en vie.
Si le taillant de mon glaive j'aguise,
Et qu'en ma main j'aye jugement mis,
Vengeance lors à tous mes ennemis
Retribueray, & rendray à ma guise.
J'enyvreray mes traictz en sang rougeastre,
Chair mangera le mien glaive à planté,
Pour les occis de la captivité,
Depuis le chef de l'ennemy follastre.
O gens louez le sien peuple amyable:
Car de ses serfz le sang il vengera,
Des ennemys la vengeance fera,
Et à sa gent il sera favorable.

Du salut par Jesus-Christ.

M. C.

QUe gaignes-tu, dy-moy Chretien,
De tant travailler ton esprit ?
Au monde n'y a qu'un moyen
D'estre saulvé, C'est Jesus-Christ.
S'il y avoit plusieurs chemins,
On ne sçauroit lequel tenir :
En croyant donc les motz divins,
Par un Saulver fault parvenir.

FIN DU IV. *TOME.*





AVERTISSEMENS ET PREFACES

Tirées des differentes Editions

DE

CLEMENT MAROT.

Avertissement de l'Edition de NYORT. en 1596.

Ce qui a esté adjousté de nouveau en ceste présente Edition, outre toutes les autres dernieres.



L'Epistre en prose de Clement Marot à Estienne Dolet, du dernier jour de Juillet, mil cinq cens trente huict.

L'Epistre en prose dudit Marot du douziéme d'Aoust 1530. à un grand nombre de freres qu'il a, tous Enfans d'Apollo.

L'Epiſtre en proſe dudit Marot à Meſſire Nicolas de Neufville, Chevalier, Seigneur de Villeroi, ſur ſon opuſcule du Temple de Cupido.

Nous avons remis ces trois Epitres de l'Autheur, tant pource qu'elles donnnent à cognoiſtre entre autres choſes certaines particularitez notables qui ſervent tant à maintenir ſes œuvres en leur entier par les Imprimeurs, que pour voir quel eſtoit ſon ſtyle en proſe.

L'Epitre d'Eſtienne Dolet, avec ſes annotations en marge ſur l'Enfer dudit Marot.

L'Epitre dudit Marot à ſon amy Antoine Couillart, Seigneur du Pavillon, avec un Epigramme de Michel Marot fils unique dudit Clement Marot.

Quatre Epigrammes, dont le 1. eſt de ne craindre point la mort, qui ſe commence. *Pourquoy voulez-vous tant durer.*

Le 2. eſt aux Amateurs de la ſainte Eſcriture.

Le 3. Sur l'Ordonnance que le Roy fit de baſtir à Paris avec proportion.

Le 4. Sur le dit d'un Theologien.

Le Sermon du bon Paſteur & du mauvais, pris & extrait du dixieſme Chapitre de S. Jean, par Clement Marot.

Le Balladin dudit Marot a eſté corrigé en pluſieurs lieux où n'y avoit point de ſens: ou bien il eſtoit perverti.

Quant au changement de la diſpoſition & ordre des tiltres & matieres de tout le livre, vous en verrez la raiſon renduë en l'Epitre ſuivante de l'Imprimeur au Lecteur.

Preface de l'Edition de NYORT, DE THOMAS PORTAU, en 1596.

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

TOut ainsi, ami Lecteur, que toute Architecture sans sa disposition rend moins belle son ortographe, tant bien symmetierée soit-elle : pareillement tout œuvre tant docte ou plaisante soit-elle, estant frustré de sa deduction, se monstre, & est de fait, plus desplaisante à tout Lecteur, que aggréable. Non que je vueille restraindre à aucun Autheur sa liberté de disposer & ordonner son labeur à sa volonté: ne aussi que je die, qu'en l'estendant en son ordre, il ne l'approche plus près, qu'un autre de celle perfection, où tout ouvrier taiche (comme il doit) de parvenir le plus qu'il peut. Voyant donc la premiere Edition de notre Marot avoir esté intitulée Adolescence : aucunes des autres Opuscules depuis par lui composées, estre appellées Suitte. Et autres avoir autres noms, confusement & sans aucun tiltre : comme un amas de diverses pieces, & non differentes : sans distinguer les translations, des propres : les graves, des légeres & facetieuses: ne les prophanes, des religieuses : & estre en lisant une trop grande fascherie d'aller requerir une Epi-

tre, ou un Epigramme, d'une partie en l'autre: Je t'ai bien voulu rendre icy chacune chose en meilleur ordre (sous ta correction & bon jugement toutesfois, ami Lecteur, voire de l'Autheur même, s'il estoit encore vivant, qui ne l'auroit moins aggréable (je m'en asseure) qu'il eut la disposition qu'en fit un sien docte ami Imprimeur, qui composa presque toute ceste préface, laquelle encores à present je te remets icy au jour, augmentée seulement d'un bref récit des choses qui ont esté transposées ou adjoustées de nouveau en ce livre) mais c'est sans la separer de son lieu, c'est à-dire, que combien que tu y trouves Opuscules, Elegies, Epistres, Ballades, Chants divers, Chansons, Rondeaux, Epigrammes, Estrennes, Epitaphes, Cimetieres, Complainctes, Oraisons, Traductions, & autres œuvres tant siennes que par luy traduites, pour ton soulagement rangées à part: neantmoins tu les trouveras restituées, celles de l'Adolescence, sous le tiltre d'Adolescence: celles de la Suitte, sous le tiltre de la Suitte: & ce qui est outre lesdits tiltres d'Adolescence & Suitte, sous le tiltre de Recueil: entre lesquelles œuvres tu en trouveras aussi plusieurs autres dudit Marot, qui n'ont jusques à present esté imprimées, departies pareillement & distribuées chacunes en son ordre, pareil (pour le regard de la disposition des tiltres principaux cy-dessus nommez & specifiez) à celui des dernieres éditions de Paris, Lion, & Rouën, excepté que nous avons mis les Chansons après les chants divers, & les Rondeaux devant les Epigrammes, comme poëmes plus conformes en leur matiere: mais de beaucoup changé

gé en mieux, soit pour le rang & dignité des personnes mentionnées par le Poëte, soit pour la suite & connexion des matieres contenuës sous chacun d'iceux : mesmement ès Epitres, Ballades, Chants divers, Chansons, Rondeaux, & sur tout ès Epigrammes, qui ont esté distribuez en huit ordres, dont

Le 1. contient les Epigrammes aux Rois, Princes, Gentils-hommes, seigneurs, Officiers, & autres Gens de Court : avec aucuns Epigrammes de diverses choses qui se font à la Court, comme Tournois, Mommeries on Mascarades, Blasons & choses semblables. Item quelques Epigrammes aux Villes.

Le 2. les Epigrammes aux hommes doctes, comme Medecins, Poëtes & autres, & mesmes à quelques ignorans.

Le 3. Les Epigrammes aux Roines, Dames & Damoiselles de la Court, & à quelques autres femmes notables, & d'autres de vile condition.

Le 4. Ses Amours d'Anne.

Le 5. Ses Amours de Diane.

Le 6. Ses Amours à diverses Dames.

Le 7. Les Amours d'aucuns autres que de luy.

Le 8. Les Epigrammes à l'imitation de Martial : ayant sollicité & fait ainsi disposer le tout à M. François Miziere Poictevin D. M. mon ami, qui aimant la memoire de l'Autheur & la conservation de ses œuvres, plus graves & moins lascives, en a voulu prendre la peine, par maniere de récreation & relasche d'autres estudes plus serieuses : s'estant en outres efforcé d'amplifier & esclaircir une bonne partie des

petits tiltres ou suscriptions de chacun poëme ou sujet, par l'addition qu'il y a faite des circonstances convenables, à sçavoir à qui, de qui, de quoy, en quel lieu, en quel temps, & l'occasion pourquoy, ils ont esté escrits: voire autant qu'il l'a peu apprendre par l'histoire de ce temps-là, & par l'edition d'Estienne Dolet de l'an 1543. & autres précedentes, selon lesquelles ils ont esté restituez, là où ils avoient esté ostés par quelques Imprimeurs, qui tronquent trop hardiment les escrits des Autheurs, & en ostent leurs Epistres liminaires, ou Prefaces: empeschans par là que les Lecteurs ne comprennent plus aisément leur intention, avec l'ordre & procedure qu'ils tiennent en leurs livres, que presque tousjours ils descouvrent en leurs dites Prefaces ou Epistres. Voilà ce que j'avois à te dire, ami Lecteur, sur l'ordre qu'on a gardé en la disposition de ce livre. Invention (à mon advis) que l'Autheur mesme ne reprouveroit. Ce que tu pourras en lisant trop mieux gouster, que moy par paroles te le donner à cognoistre. Et le tout, benin Lecteur, à ta consolation, pourveu que tu le prennes en aussi bonne part, comme curieusement je t'y ai voulu complaire. Et à Dieu: en attendant le discours de la vie dudit Marot que tu verras en peu de jours à la fin de ce Livre. A Niort ce 1. jour d'Octobre 1596.



Pre-

Preface de l'Adolescence Clementine,

Qui parut pour la premiere fois

en 1530.

CLEMENT MAROT

A un grand nombre de freres qu'il a: tous enfans d'Apollo,

SALUT.

JE ne sçay, mes très-chers Freres, qui m'a plus incité à mettre ces miennes petites jeunesses en lumiere, ou vos continuelles prieres, ou le desplaisir, que j'ai eu d'en ouïr crier, & publier par les ruës une grande partie toute incorrecte, mal imprimée, & plus au profit du Libraire qu'à l'honneur de l'Auteur. Certainement toutes les deux occasions y ont servi: mais plus celle de vos prieres. Puis doncques que vous estes cause de l'évidence de l'œuvre, je suis d'advis, s'il en vient blasme, que la moitié en tombe sur vous: & s'il en sort (d'adventure) honneur, ou louange, que vous ne moy n'y ayons rien, mais celuy, à qui seul est deu honneur, & gloire. Ne vous chaille (mes freres) si la courtoisie des Lecteurs ne nous excuse, le tiltre du livre nous excusera. Ce sont oeuvres de jeunesse, ce sont coups d'essay: ce n'est en effect autre chose qu'un petit Jardin, que je vous ay cultivé de ce, que j'ay peu recouvrer

d'arbres, d'herbes, & fleurs de mon Printemps: là où toutesfois ne verrez un seul brin de Soucie. Lisez hardiment, vous y trouverez quelque delectation: & en certains endroits quelque peu de fruit: peu dis-je, pource qu'arbres nouveaux entés ne produisent pas fruits de grande saveur. Et pource qu'il n'y a jardin, où ne se puisse rencontrer quelque herbe nuisante, je vous supplie (mes freres & vous autres nobles Lecteurs) si aucun mauvais exemple (d'aventure) en lisant se présentoit à vos yeux, que vous luy fermiez tost la porte de vos volontez: & que le pis, que vous tirerez de ce Livre, soit passetemps. Esperant de brief vous faire offre de mieux: & pour arres de ce mieux, desjà je vous mets en veue, à la fin de l'Adolescence, ouvrage de meilleure trempe, & de plus polie estoffe: mais l'Adolescence ira devant & la commencerons par la premiere Eclogue des Buccoliques Virgilianes, translatée (certes) en grande jeunesse: comme pourrez en plusieurs sortes cognoistre: mesmement par les couppes (*) feminines: que je n'ob-

(*) Les coupes feminines negligées par Marot, étoient l'*e* muet à la fin d'un mot, que les poëtes ne comptoient pas alors comme Syllabe, quand même il suivoit une Consonne, en voici les exemples tirez de la version de la premiere Eglogue de Virgile donnée par Marot, où la faute est restée en trois endroits; *accompagnées d'aigneaux & brebiettes*. *Accompagnées* devroit selon la regle être de cinq Syllabes; mais Marot ne l'a fait que de quatre, ce qui est une faute dans la versification, comme le poëte l'avoue ici luy-même. Voici les deux autres Exemples; *O Melibée, Je veis ce jeune enfant*. *O Melibée, plante arbres à la ligne*. Dans ces deux vers Melibée qui n'est que de trois Syllabes, devoit être de quatre.

n'obſervois encor alors : dont Jan le Maire de Belges (en les m'apprenans) me reprint. Et adieu freres très-aymés : lequel ardemment je ſupplie vous donner & continuer ſa grace. De Paris ce douzieſme d'Aouſt 1530.

Preface de la Premiere Edition entiere

DE

CLEMENT MAROT

A LYON.

en 1538.

CLEMENT MAROT

A Eſtienne Dolet, SALUT. (1).

LE tort, que m'ont fait ceux, qui par cy-devant ont imprimé mes Oeuvres, eſt ſi

tre, ou la derniere devroit être mangée par une voyelle, comme dans ce Vers de la même Eglogue, *O Melibée, ami cher & parfait.* Mais depuis le temps de Marot, la verſification a été portée à une exactitude inconnuë aux anciens poëtes François ; & l'on n'y voit plus ces négligences, où les novices même ne tombent pas.

(1) En d'autres éditions, le Titre de cette Epitre eſt différent, & porte, *Clement Marot à ceulx qui par cy devant ont imprimé ſes œuvres* ; quant au reſte, c'eſt la même choſe, à quelques mots près qui ne ſont d'aucune conſéquence.

ſi grand, & ſi outrageux, cher Amy Dolét, qu'il a touché mon honneur, & mis en danger ma perſonne: car par avare convoitiſe de vendre plus cher, & pluſtoſt ce qui ſe vendoit aſſez, ont adjouſté à icelles miennes œuvres pluſieurs autres qui ne me ſont rien, dont les unes ſont froidement & de mauvaiſe grace compoſées, mettant ſur moi l'ignorance d'autrui, & les autres toutes pleines de ſcandale, & ſedition: de ſorte, qu'il n'a tenu à eux, que durant mon abſence, les ennemis de vertu n'ayent gardé la France, & moi de jamais plus nous entrevoir. Mais la grace de Dieu par la bonté du Roy (comme tu ſçais) y a pourveu. Certes j'oſe dire ſans mentir, toutesfois ſans reproche, que de tous ces miens Labeurs le profit leur en retourne. J'ai planté les arbres, ils en cueillent les fruits. J'ai trainé la charruë, ils enſerrent la moiſſon: & à moi n'en revient qu'un peu d'eſtime entre les hommes, lequel encor ils me veulent eſteindre, m'attribuant œuvres ſottes, & ſcandaleuſes. Je ne ſai comment appeler cela, ſinon ingratitude, que je ne puis avoir deſſervie: ſi n'eſt par la faute que je fis, quand je leur donnai mes copies. Or je ne ſuis ſeul, à qui ce bon tour a eſté faict. Si Alain Chartier vivoit, croi hardiment, Ami, que volontiers me tiendroit compagnie à faire plainɛte de ceux de leur art qui à ſes œuvres excellentes ajouſterent, *La contre Dame ſans merci*: *l'Hoſpital d'Amours*: *La plainte de ſaint Valentin*: & *la Paſtourelle de Granſon*: œuvres certes indignes de ſon nom, & autant ſorties de luy, comme de moi, *La complainte de la Bazoche*: *l'Alphabet du temps* pre-

present: (1) *l'Epitaphe du Comte de Sales*: & plusieurs autres lourderies, qu'on a meslées en mes livres. Encores ne leur a suffi de faire tort à moi seul, mais à plusieurs excellens Poëtes de mon temps, desquels les beaux ouvrages les Libraires ont joints avecques les miens, me faisant maugré moy, usurpateur de l'honneur d'autrui. Ce que je n'ai peu savoir, & souffrir tout ensemble. Si ai jetté hors de mon Livre non seulement les mauvaises, mais les bonnes choses, qui ne sont à moi, ne de moi: me contentant de celles, que nostre Muse nous produit. Toutesfois au lieu des choses rejectée, afin qùe les Lecteurs ne se plaignent, j'y ai mis douze fois autant d'autres œuvres miennes, par cy-devant non imprimées: mesmement deux livres d'Epigrammes (2). Et après avoir reveu & le vieil, & le nouveau, changé l'ordre du livre en mieux, & corrigé mille sortes de fautes infinies procedans de l'Imprimerie, j'ai conclu t'envoyer le tout, afin que sous le bel, & ample Privilege, qui pour ta vertu me-

(1) Nous avons crû devoir ajoûter les principales de ces pieces à la fin des œuvres de Clement Marot: & l'on verra par l'impertinence de celles qui sont mauvaises, que Marot avoit très-grande raison de se plaindre.

(2) Dans les Editions d'Estienne Dolet de 1538. & celle de Gryphius de la même année les Epigrammes de Marot etoient divisées en deux livres, le premier dédié à M. de Chateaubriant; & le second à Anne sa Maitresse; mais dans les Editions suivantes & sur-tout dans celle de Nyort, ces Epigrammes sont réduites en un seul livre; & c'est ainsi que nous les donnons ici. Notre Edition en contient plus de 290. au lieu que celle de Dolet & de Gryphius n'en contenoient pas plus de 158.

meritoire t'a esté octroyé du Roi, tu le faces en faveur de nostre amitié, r'imprimer non seulement ainsi correct, que je le t'envoye, mais encores mieux : qui te sera facile, si tu y veux mettre la diligence esgale à ton savoir. Si te prie de tout mon cueur y vouloir vacquer en ami, m'aydant à garder diligemment les Imprimeurs, & Libraires, que desormais ils n'y adjoustent rien sans m'en advertir, & ils feront beaucoup pour eux. Car si j'ai aucunes œuvres à mettre en lumiere, elles tomberont assez à temps en leurs mains, non ainsi par pieces, comme ils les recueillent çà & là, mais en belle forme de livre. D'avantage par telles leurs additions se rompt tout l'ordre de mes livres, qui tant m'a cousté à dresser. Lequel ordre, docte Dolet, & vous autres Lecteurs débonnaires, j'ai voulu changer à ceste derniere revuë, mettant l'Adolescence à part: & ce qui est hors de l'Adolescence, tout en un : de sorte que plus facilement, que paravant rencontrerez ce que (1) voudrez lire. Et si ne le trouvez là, où il souloit estre, le trouverez en reng plus convenable. Vous advisant, que de tous les livres, qui par cy-devant ont esté imprimez sous mon nom, j'advouë ceux-ci pour les meilleurs, plus amples & mieux ordonnez. Et desavouë les autres comme bastars, ou comme enfans gastez. Escrit à Lyon ce dernier jour de Juillet, l'an mil cinq cens trente & huict.

Pre-

(1) L'arrangement de ces premieres Editions a été entierement changé : & l'on a réduit indifféremment sous une même suite d'ouvrages toutes les poësies de Marot, sans y distinguer l'Adolescence, de la suite & du Recueil.

Preface de l'Edition de LYON

PAR

DU ROCHER.

en 1545.

L'IMPRIMEUR

AU LECTEUR.

TOut ainsi, Amy Lecteur, que toute Architecture sans sa disposition rend moins belle son Orthographe, tant bien cymmetriée soit-elle : pareillement tout œuvre tant docte ou plaisant soit-il, estant de sa deduction frustré, se monstre, & est de faict, plus desplaisant à tout Lecteur, que agréable. Non que je vueille à aucun Autheur restraindre sa liberté de disposer & ordonner son labeur à sa voulenté: ne aussi que je die, qu'en l'estendant en son ordre, il ne l'approche plus près que un autre de celle perfection, où tout ouvrier tasche (comme il doibt) de parvenir le plus qu'il peult. Voyant donc la premiere édition de nostre Marot avoir esté intitulée Adolescence: aucuns des autres Opuscules depuis par lui composez, estre appellez Suyte: & autres, avoir autres noms : confusément & sans aucun tiltre, comme un amas de diverses pieces, & non différentes : sans distinguer les translations, des propres : les graves, des légeres & facétieuses:

tieuses : ne les prophanes, des religieuses. Et estre au lisant une trop grande fascherie d'aller requerir une Epitre ou un Epigramme, d'une partie en l'autre : Je t'ay bien voulu icy rendre chascune chose en meilleur ordre (sous la correction & bon jugement toutesfois de l'Autheur) mais c'est sans la separer de son lieu, c'est-à-dire, que combien que tu y treuves Ballades, Chants Royaux, Chansons, Epigrammes, Epitaphes, Epistres, Elegies, Dialogues, & autres œuvres tant siens, que par luy traduits pour ton soulagement, rengez à part : neantmoins tu les trouveras restituez, ceux de l'Adolescence, soubs le tiltre d'Adolescence : ceuly de la Suyte, soubs le tiltre de Suyte : & ce qui est oultre lesdits Adolescence & Suyte, soubs le tiltre de Recueil : entre lesquelz œuvres en trouveras aussi plusieurs autres dudit Marot qui n'ont jusques à present esté imprimez, despartis pareillement & distribuez chascun en son ordre. Invention (à mon advis) que l'Autheur mesmes ne reprouvera. Ce que tu pourras en lisant trop mieux gouster, que moy par parolles le te donner à congnoistre ; Et le tout, bening Lecteur, à ta consolation, pourveu que tu le prennes en aussi bonne part, comme curieusement je t'y ai voulu complaire. Et à Dieu.

Pre-

Preface de l'Edition de LYON

PAR

JAN DE TOURNES,

en 1549.

L'IMPRIMEUR

AU LECTEUR BENIVOLE

SALUT.

JA n'est besoing, Ami Lecteur, que davantage je te travaille les oreilles à te ramentevoir en quel ordre je t'avois par mes précedentes éditions réduit toutes les œuvres de nostre feu Marot. Car tu as peu voir, comme encores tu verras suivamment le fil, auquel j'ay cousu la plus expediente facilité, que j'ay sçu excogiter, pour te soulager à rechercher laquelle que tu voudras de tant de diverses pieces de ses labeurs : que je croy que tu auras receu autant agreable, comme trouvé aisé à ta commodité, à laquelle j'ay toujours tasché de complaire. Et pour ce faire resequay tous ces injurieux tiltres, & non gueres moins propres après sa mort, que par luy vivant ils furent tolerables sous l'esperance que chacun attendoit tousjours de luy quelque meilleure chose, comme il eust toujours meilleuré sur le meurissement de ses ans, s'il eust survescu nostre

ſtre expectation. Et meſmement qu'en le filant en ceſt ordre nuement, & ſans autre tiltre, que general, je ne pourrois faillir à luy accroiſtre ſon autorité envers la poſterité, qui ne l'aura peu congnoiſtre de face, comme elle le congnoiſtra perpetuellement de nom, & de vertu. Et cuydois certainement (après que j'eus longtemps eſcouté, ſi rien eſchapperoit de la main de tant d'Amys ſiens après ſon decès, & principalement de ceux, qui ne ſe voudroient desrober une telle injure, que de luy celer aucune choſe ſienne en ſon abſence) avoir clos, & plié le dernier cayer de ſes vertueuſes veilles. & par les derniers avoir planté but à tout eſpoir de ne rien voir davantage de luy. Mais la curieuſe ſolicitude de ſes plus fideles m'ha fait arracher cette colonne, que j'avois fichée ſi aſſeurément au deſeſpoir d'un chacun, & me l'ha fait tranſporter plus oultre. Car de tant m'eſt bien advenu, que depuis peu de jours en çà j'ay recouvert pluſieurs choſes de luy; leſquelles tu jugeras aſſeurément venuës de ſa forge, ſi tu les daignes lire aux lieux, où j'ay chacune colloquée ſur le dernier de ſon rang, ainſi que l'ordre cy-après le declarera, ſi tu veux prendre la peine de conferer les ordres des preſents aux derniers, que je te mys en avant. Et tout ce ay-je fait, à celle fin, que la délectation d'icelles te puiſſe eſmouvoir à en rechercher d'autres ſiennes pour les mettre au nombre de celles-cy: & ſi tu en eſtois davanture ſaiſi de quelques-unes, de ne vouloir eſtre ſi injurieux au defunct, & ſi ingrat au monde de les priver tous deux enſemble d'un bien ſi deſirable. Et de ma part, pour l'obligation que je t'auray

avec

avec tout le reste du monde, j'esforceray davantage ce désir, qu'en ce faisant tu allumeras en moy, de veiller tousjours plus intentivement à ton utilité, comme tu peux voir, que j'ay estendu en l'honneur du defunct toute ma possibilité à illustrer sa Metamorphose de figures assez jolyment taillées : pour le moins telles, que j'ay peu pour te animer, & satisfaire à vouloir couronner l'œuvre de toute affection, ainsi qu'il est deu au merite de l'Autheur, & à ta delectation. De Lyon ce xx. d'Aoust, 1549.

Preface de l'Edition de LYON.

PAR

GUILLAUME ROVILLE,

à l'Escu de Venise.

en 1554.

AUX LECTEURS SALUT.

POurce, amis Lecteurs, que par cy-devant je vous avois baillé les œuvres de Marot assez bien ordonnées & comparties, chacune matiere en son lieu, non selon ma seule opinion, mais selon le jugement d'autres mieux entendus : & que j'ay congneu que tel ordre a esté bien reçu ; & aussi que plusieurs autres l'ont

l'ont suivi, cela m'a donné courage d'essayer de mieux faire, & prier les amis de l'Autheur de m'y aider: à l'un desquels me suis adressé, expert & entendu en la Poësie Françoise, pour avoir avis de luy, lequel non seulement m'en a donné conseil, mais luy-même s'est offert, pour l'amitié qu'il avoit porté à l'Autheur, de m'aider à le revoir & racoustrer de la sorte, comme le pourrez voir en lisant, qui est beaucoup mieux que par cy-devant: tant de l'orthographe que de la ponctuation, & autres choses dignes d'estre emendées. Et outres, j'ay recouvré, partie par son moyen, partie par autres, aucunes Epistres, & Epigrammes de l'Autheur; lesquelz avons joinctz avec les autres sur la fin d'iceux, chacun en son rang. Aussi avons apperçu quelques Epigrammes faictz à l'imitation de Martial, qui estoient meslez avec ceux de son invention, comme celuy à *Geoffroy Bruslard*, *à Benest*, *à Merlin de Sainct Gelais*, *à Monsieur Castellanus*, *de Martin & de Catin*, des Poëtes François *à Salel*: lesquelz avons mis en leur rang avec les autres faictz aussi à l'imitation de Martial, qui ont esté imprimez par cy devant à part, & hors du corps des œuvres: lesquelz tous ensemble avons mis incontinent après les autres Epigrammes de son invention. Combien qu'aucuns pourroient par avanture dire qu'ils eussent mieux esté avec les Traductions: mais toutesfois au jugement de plusieurs, seront mieux en cest endroit: mêmes que ce n'est point totalement traduction, avec ce que sont toutes matieres plaisantes, & presque toutes d'une couleur & suite. Nous avons pareillement mis les Oraisons après les Pseaumes, nous sem-

ſemblant choſe plus convenante, que d'eſtre au lieu où elles eſtoient par cy-devant : auſſi que la pluſpart ſont traductions. Vous trouverez le tranſlat des deux premiers Livres de la Metamorphoſe orné de pluſieurs belles figures appropriées ſelon que la Matiere le requeroit. Nous avons oſté les tiltres de l'Adoleſcence, Suite & Recueil, hors du corps de l'œuvre, pour ne le trop charger, & pour n'eſtre choſe trop neceſſaire : & les avons ſeulement laiſſez en la table, pour le contentement d'aucuns, qui ſeroient, peult-eſtre, curieux de ſçavoir le divers temps des compoſitions. Pourtant nous eſperons que chacun demourra ſatisfaict de notre petit labeur, lequel prendrez en gré : en attendant d'autres Livres en François que bientoſt verrez en lumiere (Dieu aydant) dont le premier ſera les Dialogues de Leon medico Hebreo, de la nature d'Amour, traduitz de l'Italien, leſquelz vous donneront recreation & contentement, pour la belle matiere y contenuë, & non par cy-devant traictée en noſtre Langue Françoiſe. Et adieu.

NICOLAI BERALDI

In Clementis Maroti adoleſcentiam

DISTICON.

Hi ſunt Clementis juveniles, aſpice luſus :
Sed tamen his ipſis eſt juvenile nihil.

DIS-

DISTIQUE

De Nicolas Beraud sur le Livre de l'Adolescence de Clement Marot,

Traduit par François Miziere Poitevin. D. M.

DE la jeunesse ici sont les jeux de Marot,
Mais dedans n'y a rien de jeune ni de sot.

P. BRISSETUS.

de Eodem.

QUæ cecinit Juvenis juvenili mente Marotus (1)
Testantur qualis Musa senilis erit.

G. TORINUS

in Eumdem.

VIs lauros, cipriasque comas, caritesque jocosque :
Inde sales etiam nosse ? Marotus habet.

NICOLAI BORBONII

Vandoperani Poëtæ Carmen ad Lectorem.

HIc liber ignaro domino volitare per orbem
Inque tuas, Lector, gaudet abire manus.

Ex

(1) Tiré de l'Edition in 16. de Denis Janot 1538.

Ex his conjicito, quæ sint, & quanta futura
Cætera, quæ Authoris lima severa premit.

EPIGRAMME

De Nicolas Bourbonnois de Vandœuvre au Lecteur,

Traduit par le susdit Miziere.

CE Livre veut voler sans le sceu de l'Autheur
Par le monde, & se mettre entre tes mains, Lecteur.
Par cettuy tu peux bien juger comme j'estime,
Que ce sera du reste y ayant mis la lime.

IDEM

N. Borbonius ad Lectorem.

SÆpè quod inspersis nugis fœdaverat ausus
Quorumdam, ut sunt hæc candida secla parum:
En tibi, nunc Lector, patriâ fornace recoctum,
Spectandumque novo lumine prodit opus.
Hic nihil est, quod non sic elimaverit Autor,
Et metuat Momi judicis ora nihil.

Le mesme BOURBONOIS au Lecteur,

Traduit par le susdit Miziere.

DE ce qu'aucuns avoient osé souiller ce Livre
D'escrits sots, maintenant le voici tout délivre.
Car cet Autheur l'ayant en son fourneau recuit,
Ores d'un bel esclair tout nouveau il reluit,
Ni ayant rien dedans cette oeuvre toute entiere
Qui craigne d'un Momus la sentence sévere.

SALMONII MACRINI

Juliodonensis Hendecasyllabi ad Lectorem.

QUos tu tantopere expetis, probasque,
Demiransque stupes, amice Lector.
Clementi nisi surpuisset audax,
Maroto, plagiarius libellos,
Esset copia nulla nunc legendi.
Proin si praemia danda sunt merenti,
Fraudari suo honore fas nec ullum,
Ipsi gratia non habenda vati est,
Qui nobis sua durus invidebat:
Sed furi magis illa publicanti,
Hoc quem conspicis ordine ac paratu
Non sanè illepido, nec invenusto.
Si Authori editio haud placet, quid ad me?
Ipsis dum liceat frui libellis?

Les Vers précedens translatez par M. Antoine Macauld, de Nyort, Secretaire & Valet de Chambre du Roy François premier de ce nom.

CEs œuvres de Marot (ô gracieux Lecteur,
Que tu désires tant, & plus encores prises,
Ne fussent en tes mains, si (pour vrai) à l'Auteur
Un larron ne les eût cauteleusement prises.
Si donc pour meriter sont récompenses quises,
Et s'on ne doit frustrer aucun de son bienfaict:
Saches gré au larron, quelque chose que lises,
Et non pas à Marot de son livre bienfaict,
Car il en fut ingrat. L'autre ce bien a fait:
Qu'en très-bon & bel ordre à un chacun se livre.
Si Marot s'en courrousse, ou s'en fasche (en effect)
Je n'en donne un festu, pourveu qu'ayons son Livre.

SALMONIUS MACRINUS

In Clementis Maroti laudem.

SI Græcis Maro literis vacasset,
Magno par potuisset esse Homero;
Esset si Latias secutus artes
Clemens Francigenum decus Marotus,
Æquaret dubio procul Maronem.
Sed primas Maro maluit Latino,
Quàm sermone pares habere Græco.
Et noster patrio Marotus ore

Prin-

Princeps maluit esse, quàm Latina
In lingua eloquio pares habere:
Huic ut Gallia debeat, quod ipsi
Hellas Meonidæ, Ausones Maroni.

TRANSLATION

Des Vers précedens par François Miziere Poicte-vin D. M. à Nyort.

SI Maro de la Grece eust les Lettres appris,
Il eust peu esgaler Homere en ses escrits.
Et si Clement Marot, l'honneur de nostre France,
Eust appris des Latins les arts & la science,
Il eust sans point de doute esté rendu pareil
Au grand Maro Latin, comme un autre Soleil.
Mais Maro aima mieux en sa Langue Latine
Tenir le premier rang, qu'en la Grecque doctrine
Avoir un compagnon : nostre Marot aussi
En son courage ardent, espoint d'un beau souci
D'illustrer son langage, aima mieux y escrire,
Tenant le prémier rang qu'on y eust peu eslire,
Que la France luy face au moins autant de bien,
D'estre d'elle prisé de mesme courtoisie,
Qu'Homere de la Grece, & Maro d'Ausonie.

AUTREMENT.

en Douze Vers.

SI Maro de la Grece eust appris le langage,
Il eust peu esgaler Homere en son ouvrage.
Et si Clement Marot, l'honneur de nos François,
Eust bien appris les arts des Latins & leurs loix,
Il eust sans point de doute esté accomparable
Au grand Maro Latin. Mais c'est un cas notable
Que Maro aima mieux qu'on luy attribuast
Le premier lieu Latin, qu'on luy équiparast
Aucun de tous les Grecs en la Langue Grégeoise:
Aussi Marot merite en sa langue Françoise,
De France estre prisé de mesme courtoisie,
Qu'Homere de la Grece, & Maro d'Italie.

A. C. DISTICHON.

QUis canit hæc, rogitas? Maro sane est ille Latinus?
Ah! periit. Gallis imò revixit, adest.

TRANSLATION

de François Miziere D. M. du Distique précedent fait à la louange de la traduction que fit Clement Marot de la premiere Eclogue de Pub. Virgile Maron.

Quiers-tu qui chante ici ? C'est ce Maro Latin.
Ha! Il est mort. Non est: en France il vit sans fin,
Revivant en Marot par un fatal destin.

M. A. TETRASTICHON.

Cur Maro à Latinis, Gallis Marotus dicatur.

Diceris Ausoniâ Maro, Gallâ gente Marotus.
Impare laus impar nomine contegitur,
Majorem Ausonio nam Galli te esse Marone
Ausonioque parem nomine reque putant.

Quod Maro non Marotus sit dicendum Latinis,
A. Gal. Decastichon.

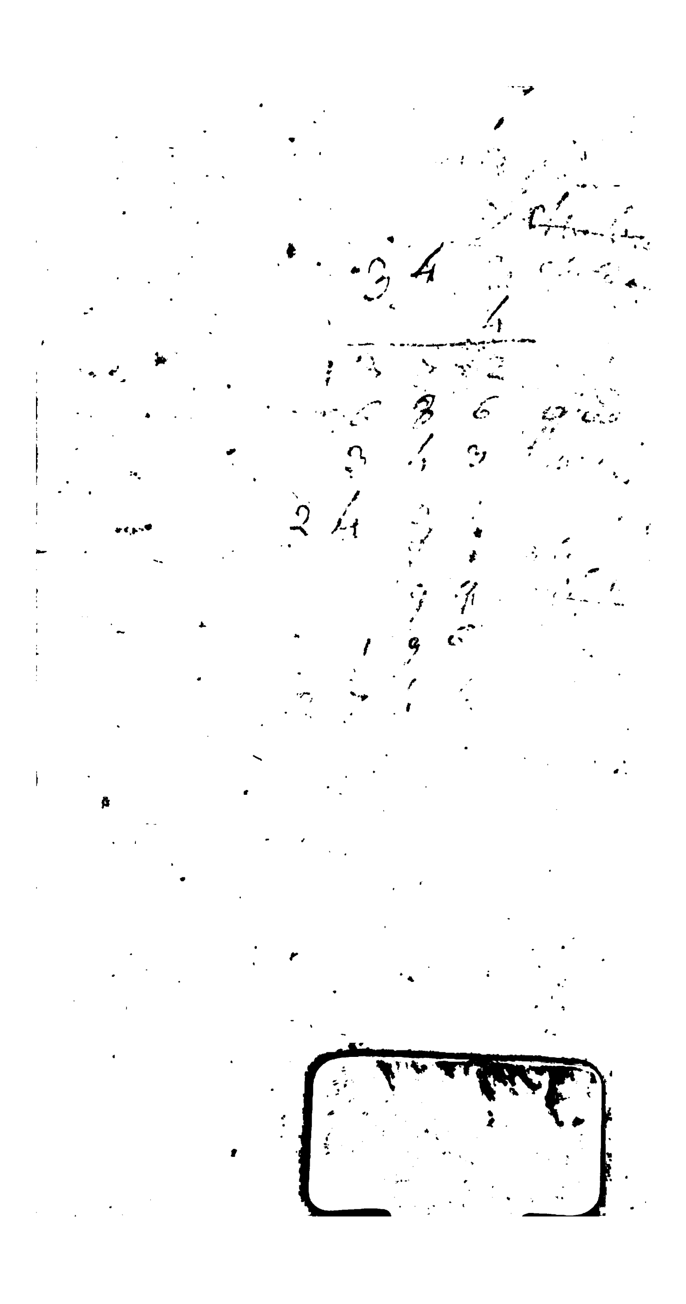
Cæsia Cecropias dum Pallas linqueret arceis,
Gallorum castas cum petitura domos,
Forte quidem Momus, quem Jupiter ethere summo

De-

Depulerat, ſocium ſe facit ipſe Deæ.
At dùm obſervat pudibundæ Virginis ora:
Aure micans, tacitus ſingula verba notat.
Illa Maron Graiis, Latiis Maro, quin Marot illa
Gallis, cum loquitur ſuſpicioſa ſonat.
Miratur Momus, victuſque cupidine fandi:
Dicendum Latio eſt, imò Marotus ait.
Cui Dea, finge Maron jam dicant, nonne Maronus?
Deſine ſis, Momo Momus Athena ſuo eſt.

Fin du Tome IV.





3 4
4

1 3 2
6 3 6
3 4 3
2 4

9 1
1 9 6

